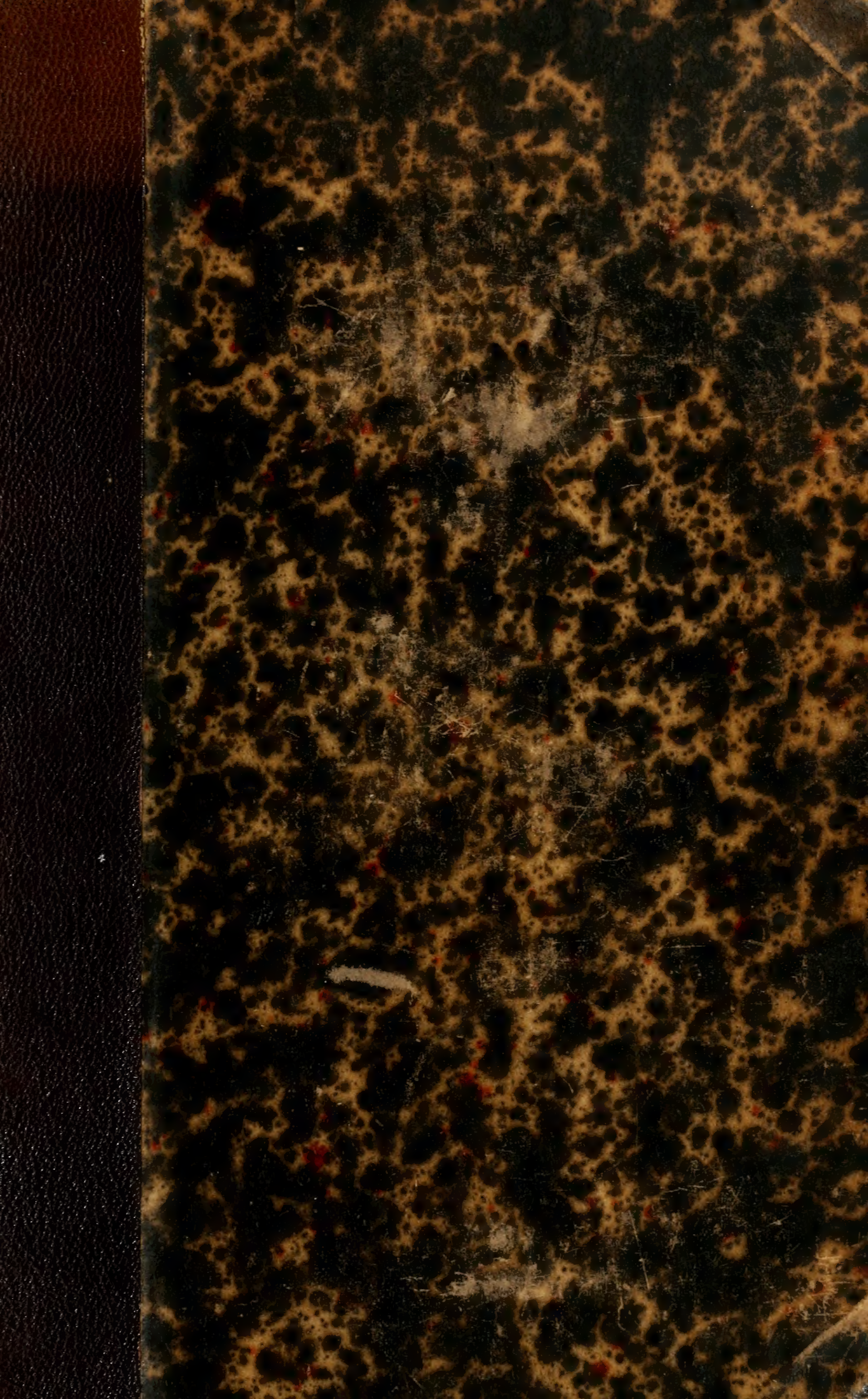



BOOKSELLER



La

Douce France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Librairie CALMANN-LÉVY

Ma tante Giron, roman (format in-12) .... 1 vol.
Une tache d'encre, roman .... —
Les Noellet, roman .... —
A l'aventure, croquis italien .... —
La sarcelle bleue, roman .... —
Sicile .... —
Madame Corentine, roman .... —
Les italiens d'aujourd'hui .... —
Terre d'Espagne .... —
En province .... —
De toute son âme, roman .... —
La terre qui meurt, roman .... —
Croquis de France et d'Orient ....
Les Oberlé, roman .... —
Donatienne, roman .... —
Pages choisies .... —
Récits de la Plaine et de la Montagne .... —
Le guide de l'Empereur .... —
Contes de bonne Perrette .... —
L'Isolée, roman .... —
Questions littéraires et sociales .... —
Le blé qui lève, roman .... —
Mémoires d'une vieille fille .... —
Le mariage de Mlle Gimel, dactylographe, roman .. —
La barrière, roman .... —

Librairie ÉMILE-PAUL

Le duc de Nemours. Un volume in-8°.

Librairie MAME et FILS

Stéphanette, roman .... 1 vol.
L'enseigne de vaisseau, Paul Henry .... 1 —

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Douce France

Illustrations de J. M. BRETON

VINGT ET UNIÈME MILLE

PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR

AVANT-PROPOS

Voici comment ce livre est né. Au mois d'août 1909, l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne* tenait, à Nancy, sa trente-deuxième assemblée générale. Elle s'occupa, parmi d'autres questions, des livres de lecture courante en usage dans les écoles, fut d'avis qu'il en fallait de nouveaux, et voulut bien m'inviter expressément à en écrire un. J'ignorais tout à fait le vœu qui me désignait ainsi. Il me fut communiqué quelques semaines plus tard. J'avais d'autres projets, d'autres travaux en cours. Il me sembla que je ne trouverais pas de temps pour celui-là. Et je refusai d'abord.

J'avais tort. Je réfléchis, et je ne me sentis plus soutenu par ces raisons que j'avais crues suffisantes. Je songeai que c'était un beau service qu'on m'avait demandé et un bel honneur qu'on m'avait fait; je pensai qu'il serait bon,

toujours, qu'il était nécessaire aujourd'hui de montrer, aux petits Français et aux petites Françaises, pourquoi nous devons aimer la France et ne jamais désespérer d'elle, car déjà le sujet que je devais traiter m'apparaissait; je me dis qu'il y a des désignations inattendues, qu'il faut les écouter comme des voix ayant autorité, et qu'elles sont dignes surtout d'examen lorsqu'elles troublent nos préférences et l'ordre de nos pauvres projets.

Bientôt je n'hésitai plus. Oui, j'écrirais pour les écoliers de France. Je leur dirais ce qu'est l'âme de ce pays, son caractère, sa vocation, son visage de nation. Le titre allait de soi. Ce serait *La Douce France*, vocable magnifique, où toute la tendresse de nos pères est enclose, et qui fut vivant dès le XIe siècle dans les poèmes populaires, et dans les cœurs longtemps avant.

Enfants, comprenez bien pourquoi la France est appelée douce. On l'a nommée ainsi à cause de sa courtoisie, de sa finesse, de son cœur joyeux et tout noble. Mais la Douceur n'est pas faible, elle n'est pas timide. La Douceur est forte. La Douceur est armée pour la justice et pour la paix. Elle ne fait pas d'inutiles moulinets avec son épée, mais elle

en a une le long de son flanc, et elle en tient la garde dans sa paume solide et calme. Sans elle il n'y a que violence. On la reconnaît tout de suite dans les victoires qu'elle remporte. Elle a pitié de ceux qu'elle a vaincus. Elle se les concilie; elle sait que le monde ne peut être sage sans une puissance qui règle et qui punit, mais elle sait aussi qu'il ne peut être heureux si les âmes ne sont pas conquises, charmées, libres dans leur amour, reconnues pour de hautes puissances, traitées en immortelles. La France justicière, la France guerrière, la France conquérante est encore la Douce France.

Enfants, dès que l'idée d'écrire ce livre a eu pris possession de mon esprit, des centaines de raisons d'aimer notre pays se sont présentées à moi. J'en ai choisi un bon nombre, que je crois vraies et solides. J'ai commencé de les exposer, et je puis dire de les éprouver dans un grand journal de Paris. Et un de mes lecteurs m'a écrit : « c'est le catéchisme de la France que vous faites! » Ah! que je voudrais l'avoir fait! Que je voudrais avoir glorifié toute l'âme de la France! J'ai seulement essayé de vous dire : « Aimez-la bien; servez-la bien. » Mais souvenez-vous

que je n'ai pu tout dire, et que nous aurons toujours plus de raisons qu'un livre n'en peut tenir, d'aimer une patrie comme la nôtre.

René BAZIN.

Paris, Pâques 1911.

LA DOUCE FRANCE

LA FRANCE EST TOUTE BELLE



Nos pères disaient : « La France est le plus beau royaume après le ciel. » Ils disaient ainsi une vérité qu'ils avaient devinée. Nous la connaissons mieux. Depuis que le proverbe a commencé de courir parmi le peuple de France,

les voyages à travers le monde se sont multipliés. Aujourd'hui, il n'y a guère de territoire habitable qui n'ait été visité, décrit, photographié, dont les plus beaux paysages ne soient reproduits, — bien imparfaitement il est vrai, — sur les cartes postales, ou projetés en couleur sur les écrans des cinématographes. Mais la connaissance de toute la terre n'a pas diminué l'idée qu'il faut avoir de la beauté de la France. Ouvrez votre atlas de géographie. Voyez comme notre pays est de plein air, relié sans doute à l'Europe, mais non entouré, ni encerclé, libre de voisinages immédiats, au nord, à l'ouest, au midi même sur la moitié de sa largeur. Voyez quelles vastes routes lui ont été données, la Manche, l'Océan, la Méditerranée, afin qu'il répande aisément tout ce qui naîtra d'heureux de son âme ou de son sol; quelle richesse aussi dans le nombre de ses ports, dans l'étendue ouverte à ses marins et à ses pêcheurs. Il n'est ni trop près du pôle, ni trop près de l'équateur, et ses champs, répartis entre des climats différents, mais dont aucun n'est excessif, depuis la Normandie humide jusqu'à la Provence, produisent presque tous les fruits, à l'exception de ceux qui ne mûrissent que dans l'ardeur inapaisée du jour, comme les dattes. Encore le soleil est-il assez chaud, tout le long de la Corniche et même un peu plus haut, pour faire pousser les palmiers, pour qu'il sorte du tronc, sous le bouquet des feuilles courbes, un régime de

gousses et de filaments d'un jaune d'or, de sorte que nous possédons encore l'image et l'illusion des récoltes que nous n'avons pas.

Les voyageurs vont chercher au loin des sujets d'étonnement. Ils en trouvent. Mais la plupart conviennent que nulle contrée n'est plus variée que la nôtre, que nulle part la joie d'un beau paysage ne s'achète au prix d'un moindre effort, et qu'elle est une merveille unique de formes et de couleurs, cette France où les belles montagnes, les belles plaines, les forêts, les fleuves, la mer, sont plus qu'ailleurs voisins et rassemblés. Même dans ses parties qui ne sont pas renommées, là où elle n'offre aux yeux que ses guérets et ses pâtures, qui montent, descendent et remontent encore, emplissant l'étendue, elle est harmonieuse de lignes, bien faite et souvent noble. Elle n'a point de longs brouillards. Elle est claire. Un moulin qui vire sur sa colline, un arbre qui fait la gerbe et se lève dans le ciel, un champ dans son habit de moisson, une lande qui retient longtemps la rosée aux épines de ses tiges, les plus simples choses, d'ailleurs, les plus communes, un talus, une route, un mur de vieilles pierres, sont peut-être meilleurs à voir dans la lumière des bords de la Seine, de la Loire ou du Rhône.

Feuilletez encore votre atlas. Comparez la carte de France avec celle des autres pays. L'Italie a une longue étendue de côtes, et des ports, et des golfes, mais tous sur la même mer; elle

est soulevée en son milieu par la chaîne des Apennins ; on n'y rencontre pas cette proportion si remarquable chez nous, entre la montagne et les plaines. L'Autriche n'a qu'une fenêtre sur l'Adriatique ; l'Allemagne que des côtes basses, froides et grises. Et si vous m'opposez que l'Amérique du Nord, plus grande que toute l'Europe, sépare deux océans, et ne manque ni de beautés naturelles, ni de la variété des climats, je vous répondrai qu'elle n'a point de passé et que nous en avons un.

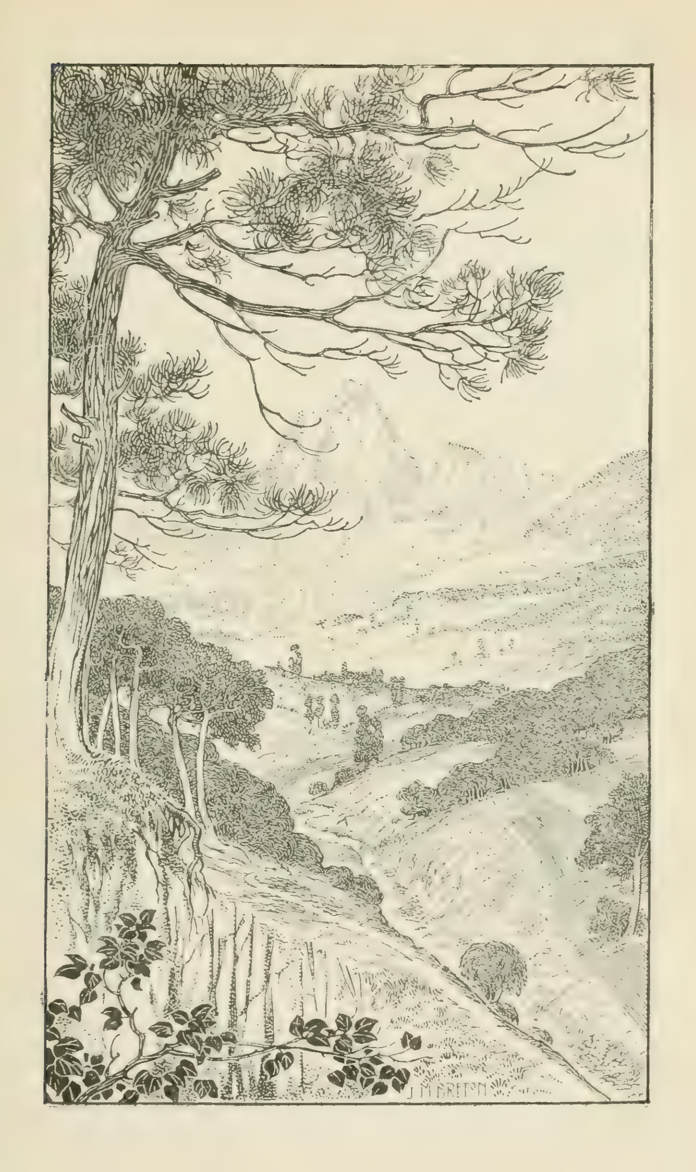
Il faut être fier d'appartenir à une nation de vieille civilisation et de vieux renom, qui a donné tant d'exemples de sainteté, de courage militaire, de travail, de génie dans les arts et dans les sciences, de charité dans la vie. Notre sol est couvert de monuments bâtis par nos artistes pour exalter cette noblesse de la race. On ne citerait guère une commune de France où quelque grand personnage n'ait vécu ou passé. Là même où l'histoire n'a retenu aucun nom, il faut que vous vous souveniez à sa place. Elle n'a pas tout dit. Dans le même paysage où vous vivez, enfants, presque toujours vos parents ont vécu, non seulement ceux que vous avez pu connaître, mais ceux qui respiraient, parlaient et songeaient au dix-huitième siècle, au quinzième, au treizième, et plus loin encore dans les âges écoulés. Eux aussi, ils ont été associés à la grandeur française. Quelle part y prenaient-ils? celle de la tâche quotidienne. Les hommes gagnaient

le pain de la famille; les femmes tenaient le ménage; ils obéissaient à la loi de Dieu; ils ne causaient ni trouble dans l'Etat, ni préjudice à leurs voisins : et cela suffit pour faire une vie admirable, utile à l'entourage et à toute la nation. Ils ont contribué à l'ordre, à l'aide fraternelle, à l'excellence du métier, à la richesse commune. Ne doutez pas, s'ils ont eu l'occasion d'un dévouement difficile, dans un danger public, qu'ils ne l'aient acceptée et comme il le fallait. Mais leur soumission à la loi de leur état, le progrès de leur expérience, leur âme toute ennoblie par l'idée d'un ciel à gagner, la famille qu'ils élevèrent pour les continuer : voilà de quoi furent faits les services certains qu'ils rendirent au pays. Par eux, la France fut soutenue et accrue. Vous pouvez dire, quand on vous parle des chansons de l'ancienne France : « Nos grand'mères les ont chantées » ; quand on vous parle de ses batailles : « Nos grands-pères les ont combattues » ; quand on vous parle de ses douleurs : « Nos grands-parents en ont pleuré » ; quand on vous parle des vertus de la race : « Ils les avaient » ; quand on vous parle de la France généreuse, courtoise et fière, vous pouvez répondre : « Ils l'ont faite ! »

La terre où vous vivez, enfants, est pleine de ces souvenirs, qu'elle soit du nord ou du midi. Elle a d'autres beautés, comme je l'ai montré, mais celle-là les dépasse toutes.

LA FRANCE EST VARIÉE

Les paysans sont la forte infanterie des nations et les ouvriers seraient plutôt la cavalerie légère. Les paysans se remuent lentement, ils ont la patience, l'endurance, et, dans la France tout au moins, ils sont le nombre, l'élément principal de la population. Mais vous devinez bien que dans cette armée il y a beaucoup de régiments, qui n'ont ni le même uniforme tout à fait, ni les mêmes qualités dans le travail de chaque jour. Comment en serait-il autrement? La France est un pays si varié d'aspects! Il faut bien que les races qu'elle nourrit soient comme elle, et, fortement unies ensemble pour ne faire qu'un pays, diffèrent cependant, comme les paysages. Prenez une carte de géographie; tirez une ligne du nord au sud, de Cherbourg par exemple, à la frontière des Pyrénées. Que trouvez-vous? D'abord la Normandie, pays d'herbages et de pommiers. La seule présence du pommier indique la qualité du climat et celle du sol. Car le pommier n'est pas un bonhomme d'arbre de robuste santé, comme on le croit, et qui se plaît partout, et qui produit chaque année des pommes. Quelle erreur de citadin! C'est un délicat, au contraire, un difficile, un capricieux. Il lui faut un sol profond et fort, frais mais non mouillé; il lui faut de la lumière et de la chaleur, mais l'une et l'autre


J M BRETON

tamisées; le pommier grille vite, il a besoin d'une voilette, comme une jolie femme, et les pays brumeux et tempérés sont les siens. Quand il rencontre ces conditions, il se couvre de fleurs au mois de mai, de fruits jaunes ou de fruits rouges à l'automne. Il est d'une générosité presque régulière, comme l'herbe des prés. La population qui vit aux dépens de l'herbe et du pommier sera donc riche, peu laborieuse, volontiers joviale, et processive comme tous les gens qui ont de grands loisirs pour méditer leurs ennuis.

En continuant de suivre la ligne droite, vous arrivez dans ce qu'on appelle le bocage angevin, pays de collines rondes qui portent à leurs sommets de grandes fermes aux toits de tuiles, et qui ont à leur pied beaucoup de ruisseaux étroits protégés par des aulnes, et souvent contenus entre des bords très rapides plantés de chênes et de châtaigniers. Là les champs parfaitement cultivés donneront toutes les belles moissons que prépare la charrue : le blé, le seigle, l'avoine, et toutes les luzernes, les trèfles, les choux presque aussi hauts qu'un chasseur debout. Là aussi, les hommes seront fermes, ardents, inventifs et de nature très fière. Plus bas, c'est le pays des Charentes. C'est le pays du vin avec ses kilomètres carrés presque sans arbres; plus bas encore les vastes forêts de pins qu'on appelle les Landes, puis la montagne et l'Espagne toute proche. Comment voulez-vous que des terres qui se ressemblent si peu n'aient pas chacune

un type particulier et bien marqué de paysans?

Quand vous voyagerez, — et on voyage aujourd'hui comme on se promenait autrefois, sans plus de fatigue et pour peu d'argent, — vous observerez que la manière de prononcer le français n'est pas tout à fait la même dans les diverses régions de la France, ni celle de se vêtir, ou de marcher, ou de chanter. De l'une à l'autre, les gens diffèrent de goûts, de coutumes et d'esprit. Il ne faut pas s'en plaindre. Cette variété est une richesse. Elle est une beauté. Elle est une grâce. Et c'est le cœur qui fait l'unité, parmi tant d'hommes qui ne se ressemblent pas.

LA FRANCE EST UN PAYS DE RÉSURRECTION

Notre France, au cours de son histoire, a connu de bien durs moments. Dix fois, ses ennemis, qui la guettent à mourir, ont cru qu'elle allait enfin disparaître de la carte du monde, cette nation dont ils convoitent le sol et la richesse, dont ils convoiteraient l'esprit s'ils le pouvaient saisir. Elle est éprise d'idéal, ambitieuse de répandre les idées qu'elle aime, capable de tous les sacrifices, moins commerçante que soldat, et moins soldat que missionnaire. Dieu

lui a demandé, en la formant, et par les dons qu'il lui a faits, de répandre la vérité religieuse, et toute la justice et toute la bonté qui s'ensuivent. Elle a été l'initiatrice des croisades, qui furent les luttes armées de la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane. A coups d'épée, elle défendit non pas seulement l'Europe menacée d'invasions, l'indépendance des royaumes d'alors, les vies humaines, les maisons, les richesses, mais les âmes, et leur progrès, dont le germe a été mis dans la morale divine et non ailleurs. Elle combattit pour le bonheur présent et futur de l'humanité. On vous a dit que les croisades furent au nombre de huit. Cela est vrai, car il n'y en a que huit qui soient terminées. Mais la neuvième a commencé tout de suite après la huitième, et elle continue. Elle ne se fait plus sur les champs de bataille, et les chevaliers de France ne luttent plus, pour l'honneur de Dieu et pour le bien de leurs frères, avec des armes d'acier. Ils combattent par la parole et par la plume, par le sacrifice, par la prière, par l'exemple. Quand un homme prend soin de vos âmes, s'efforce de leur donner plus de pureté, plus de vaillance, plus d'amour de Dieu, plus de charité envers le prochain, plus de fidélité dans le devoir, cet homme est un chevalier. Un instituteur, une institutrice qui vous forment ainsi au bien, sont des chevaliers. Les plus pauvres gens d'une paroisse, que ni la pauvreté, ni la moquerie, ni la menace quelque-

fois, ne détournent de leurs devoirs religieux, font partie de la chevalerie nouvelle, et de même ceux qui relèvent une injure adressée à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avec les évêques et les prêtres, avec les savants, les écrivains, les artistes qui défendent la foi attaquée, avec les saintes femmes qui soignent les malades dans les hôpitaux et qui le font avec une compassion véritable, ils forment la nombreuse armée de la neuvième croisade, et c'est par eux que sera maintenue, à jamais, la doctrine de noblesse, de justice et d'amour. Vous ne voyez, sur leur tête, ni le casque, ni l'aigrette de plumes, vous ne voyez pas de cuirasse sur leur poitrine, ni de bouclier dans leurs mains. Mais peu importe. Le costume du soldat peut changer : c'est le combat qui est le même, et le cœur qui est semblable.

Cette nation missionnaire a de grands défauts, qui tiennent à son ardeur, à sa promptitude d'émotion, à la rage de sa logique, et, pour le surplus, aux causes qui rendent, partout ailleurs, les hommes faibles, envieux, paresseux et méchants. Elle se divise, elle se laisse égarer, elle détruit elle-même son bien ; par moments elle n'a plus de justice, ni de frein d'aucune sorte. L'ennemi profite souvent de ces divisions pour l'attaquer. Peu de pays sont tombés aussi bas que l'était la France au temps de Charles VII. Il lui fut envoyé alors, vous le savez, un secours miraculeux, en la personne de Jeanne d'Arc, de la bonne Lorraine, dont on peut dire avec vérité :

« Aucune nation moderne n'a, dans ses annales, une figure pareille à celle de Jeanne d'Arc, héroïne, sainte et martyre... Il n'est pas permis aux Français d'ignorer, d'effacer ou d'altérer son souvenir, et il ne leur est pas permis de ne pas se connaître et s'aimer en elle [1]. » Mais ce n'est point seulement à cette époque que l'on vit la France comme morte, et qu'on la vit bientôt après pleine d'une vie nouvelle, rendue à l'espérance, puis à la grandeur : c'est dix fois au cours de son histoire que cette merveille a frappé le monde d'étonnement. Le relèvement du pays se faisait, à chaque fois, d'une manière différente et plus ou moins rapide. Mais la chère douce France pouvait dire pareillement : « J'ai été sauvée. » Un jurisconsulte du XVIIe siècle, Claude Henrys, avait traversé la période bien troublée de la Fronde. Il avait vu la France s'en échapper. Il savait ce que c'est que de chercher son espoir comme on cherehe son pain, difficilement. Et il a célébré, dans sa huitième harangue, cette miséricorde de Dieu, qui tire la France, toujours, de ses périls extérieurs ou intérieurs, et qui la fait renaître. Il use d'une belle comparaison :

« Il semble que la France se maintienne par où les autres Etats se perdent, et que la Providence divine permette, par une faveur particulière envers ce royaume, qu'il subsiste par les

1. G. Hanotaux, de l'Académie Française. *Jeanne d'Arc*. Paris, Hachette et Cie, éditeurs.

mêmes accidents qui en renversent plusieurs.

« En effet, on peut dire qu'en cela, la France ressemble à la mer, qu'elle a quelque rapport à cet élément, et que, comme les vagues et les orages empêchent la corruption de la mer, ce soient aussi les mouvements divers qui consomment les mauvaises humeurs de la France. Quand on croit qu'elle est à la veille de souffrir les plus grands désordres, c'est alors qu'elle se remet en meilleur état, et qu'elle tire profit de ses fautes. C'est par l'agitation qu'elle s'affermit encore mieux, et, en un mot, tout ainsi que la mer, son plus grand calme vient de la tourmente ».

Plusieurs fois, depuis le temps de Claude Henrys, la France a été encore accablée, puis relevée, accablée par ses fautes et sauvée par une grâce évidente de Dieu, qui ne veut pas laisser périr sa nation missionnaire, la fille aînée de son Église, sa préférée, le pays que la Vierge Marie a choisi pour y apparaître. Lorsque vous entendrez dire que la France est perdue, ne le croyez pas, enfants, dites qu'elle ressuscitera, et joignez les mains afin que l'heure soit proche.

PAROLES DU PEUPLE DE FRANCE

J'ai fait, tout le long de ma vie, cette remarque à propos des ouvriers et des paysans

de la campagne française : ils n'ont assurément pas tous la même sorte d'esprit, et rien ne paraît plus différent et ne l'est, en effet, dans un certain sens, qu'un Béarnais et un habitant de la Franche-Comté ou de la Picardie, un Breton et un Provençal ; mais lorsqu'on parvient à connaître intimement ces fils peu parleurs ou peu confiants de la terre, on recueille, à la longue, des réflexions, des jugements, des reparties, qui sont bien de la même âme spirituelle, affinée, et naturelle dans la grandeur.

Oui, j'ai entendu d'épais manieurs de bêches dire, au moins une fois dans leur vie, un mot plein de saveur, plein de bonhomie et de malice, ou plein de beauté. Je pourrais citer une foule de traits qui ont été rapportés dans des livres, mais je n'ai qu'à choisir, dans mes souvenirs personnels, des mots qui m'ont été dits, tous, et auxquels je ne vais rien changer.

Un jour de mai, je rencontrai, devant la mairie d'un village, un terrassier qui était boiteux, manchot et un peu sourd. Il causait avec le maire, ou plutôt il l'écoutait. Il s'entendait dire que, pour des raisons administratives, ses infirmités ne lui donnaient pas le droit de recevoir l'argent de la commune. Alors, le bêcheur de terre éclopé, montrant sa jambe, son bras et son oreille, riposta :

— En vérité, monsieur, ça n'est pas facile d'être assez malheureux pour être secouru !

18 juillet. On fête Jeanne d'Arc. Le bourg est décoré de banderoles, de drapeaux, de gros festons de gaze bleue, rose, blanche, qui vont d'une porte à l'autre, de lanternes vénitiennes qu'on allumera ce soir, et de verres posés sur l'appui des fenêtres et qui seront des lampions La cavalcade va passer dans une heure à peine On y verra l'héroïne dans son armure d'acier, et montant un cheval dont la crinière est tressée. dont la queue est ornée de rubans. C'est la fille du métayer de la Renardière, qui a le visage rond et les yeux fermes, couleur de châtaigne mûre. On y verra La Hire et Xaintrailles, et des hommes d'armes. Chacun des habitants passe l'inspection de la façade décorée de sa maison, ajoute un clou, change un pli, rectifie l'alignement des verres. J'aperçois mon ami Jardivet, le journalier, qui porte dans ses deux mains, et appuyé sur sa poitrine, un pot de géranium lierre tout fleuri en haut et frangé de tiges tombantes qui luisent au soleil. Il assure la potée au sommet de son mur de clôture, se recule, et lui sourit.

— Que c'est joli, monsieur Jardivet, et que votre maison est donc bien fleurie!

Mais lui, presque mécontent, il se détourne, il me reprend, il dit :

— Non, monsieur, je ne fleuris pas ma maison : je fleuris Jeanne d'Arc! je fleuris l'Eglise!

Vers le milieu d'octobre, qui fut tout doré

cette année-là, il y eut une nuit et une journée de brume froide. Le lendemain, quand reparut le soleil, les belles masses de verdure étaient trouées par la mort. Les peupliers avaient jauni de la pointe, les alisiers avaient rougi; les allées étaient toutes blondes de feuilles tombées. J'avisai un bonhomme qui balayait l'avenue. Son grand balai de bruyère étalé comme une queue de paon, effleurant le sable en demi-cercle, il avançait en mesure d'un pas après chaque coup. Mais, derrière lui, sur son dos même et sur son chapeau, les chênes, les platanes, les peupliers laissaient tomber leurs feuilles, tantôt une à une, tantôt par troupes emportées dans un souffle. Je lui dis :

— Quand vous serez au bout, là-bas, vous n'aurez qu'à vous retourner et à recommencer.

— C'est vrai, monsieur, fit-il, on n'est pas le maître des feuilles!

Il me les montrait, volant en nuées autour de nous. Il ne se doutait pas qu'il venait de rééditer un mot de Victor Hugo, qui a écrit, dans la *Rose de l'Infante :*

> Madame, dit la duègne, avec sa face d'ombre,
> A la petite fille étonnée et rêvant,
> Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent.

Je descends jusqu'aux bâtiments construits en bordure des vignes, et où sont le pressoir et les celliers. On achève de presser le raisin blanc, et les grives le savent bien. Perchées,

depuis l'aube, sur les arbres où elles ne touchent pas au gui, provision pour l'hiver, et qui n'est point à complète maturité, elles ont attendu le départ des vendangeurs, et, maintenant, elles grappillent sur les ceps, trottent sous les pampres, et, parfois, s'envolent, mal assurées et tournant sur elles-mêmes, comme les buveurs du dimanche. Le vigneron chef est au cellier, où, dans le demi-jour et sous la voûte basse, sa face ronde rubiconde et finaude se balance, comme une lanterne de cortège nocturne dont on ne voit pas le bâton. Il va, d'un fût à l'autre, un pichet à la main, se penchant, « faisant le plein », car le vin nouveau bout, écume, et coule en filets boueux par la bonde. Je l'interromps. Il en a l'air fâché, mais il devine que je viens le consulter, et son humeur n'est là que pour cacher son importance et son contentement.

— Eh bien ! monsieur Rondeau, vous avez goûté la récolte ? Quel est votre arrêt ?

Le vigneron se recueille ; il fait une moue qui n'est point celle du dédain, mais du doute mêlé d'un peu de faveur.

— Nous n'aurons pas la grande qualité, prononce-t-il, mais ce petit vin-là a du courage, il cherche déjà son bouquet...

Un plissement rapide des lèvres, un coup d'œil de côté, pour montrer qu'on n'ignore pas qu'on a de l'esprit, et M. Rondeau conclut :

— Bien enfermé, il fera une bonne fin.

J'ai descendu, vers le soir, jusqu'auprès de la ville, à l'entrée du faubourg, et je suis allé voir mon ami le maréchal ferrant. Il avait quitté le travail et détaché son tablier qui en est le signe. Sur le seuil de l'atelier large ouvert, au bord de la grande route, il respirait l'air qui venait par la vallée, et qui était doux, sucré comme le vent de printemps, et humide pour avoir traversé les bois et les vignes. Je me suis approché, sans faire de bruit, et j'ai vu tout le changement de son visage, quand il m'a soudain reconnu, et que son amitié a monté dans ses yeux songeurs.

— Je viens vous payer, monsieur Artaud. Vous avez ferré mon cheval quatre fois et trois fois réparé une bicyclette, car vous êtes mécanicien. Qu'auriez-vous dit, si j'avais quitté la campagne sans passer chez mes créanciers?

— J'aurais attendu votre retour! Si vous croyez que ça ne m'arrive pas souvent, d'avoir des débiteurs en retard, d'autres qui oublient leur dette tout à fait? Par petites sommes, depuis que je travaille, je suis sûr que j'ai perdu plus de deux mille francs, qui sont encore dans la poche de mes clients.

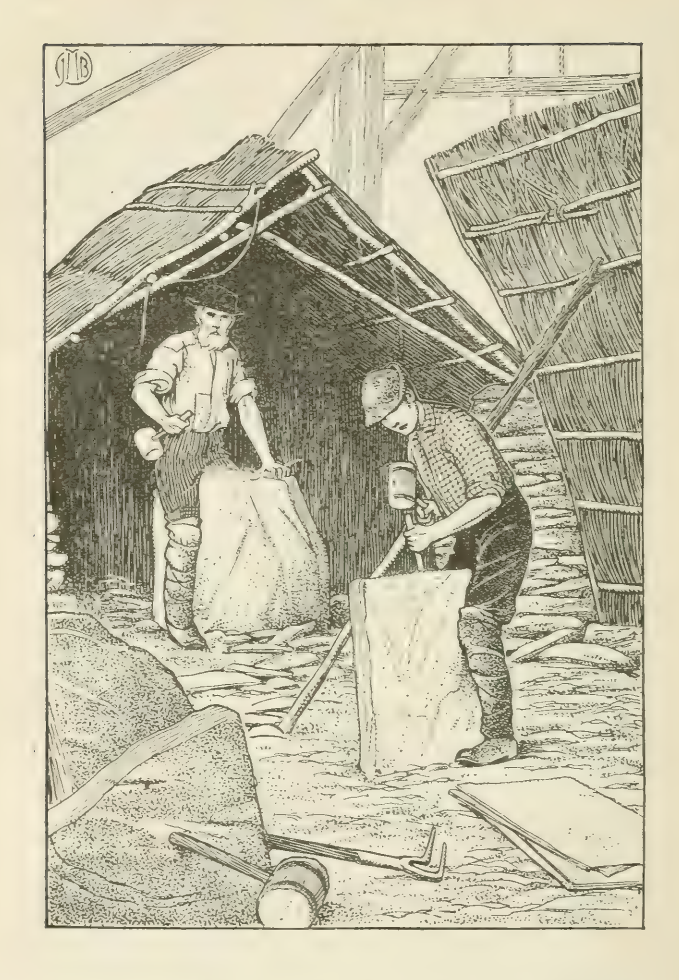
— Deux mille francs! Mais, quand vous rencontrez ces clients-là, et ils ne sont jamais bien loin, je pense que vous réclamez votre dû?

M. Artaud, qui riait, devint grave; il reprit la physionomie qu'il avait tout à l'heure, quand, par-dessus la route, il regardait la vallée, com-

blée jusqu'aux collines par la brume et par l'ombre.

— Non, monsieur, je ne réclame pas souvent. Je vais bien les trouver; j'ai mon relevé de compte dans le creux de ma main. Et qu'est-ce que je vois? deux, trois, quatre enfants autour du père ou de la mère qui me doit de l'argent. Ça n'est pas heureux; ça change de logement sans changer de misère. Alors, je me dis : « Maréchal ferrant, ne leur demande rien; tu ne peux pas faire l'aumône directement : ça t'en servira. »

Avant de rentrer à Paris, j'ai voulu encore faire visite à mon ami Halprais, qui est un des anciens parmi les fendeurs d'ardoises de Trélazé. Je sais où il a établi, sur les buttes bleues, ses claies réunies par le haut comme les toiles d'une tente, qui forment son atelier et qu'on appelle ses tue-vent. J'y vais tout droit. Le cliquetis de la pierre, fendue à coups de tranchet, sonne clair et menu de tous les côtés. Les tue-vent forment des lignes, entre lesquelles roulent les lourds fardiers qui ont apporté la pierre et qui reviennent à vide vers les puits. Presque toutes les ouvertures sont orientées du côté de l'est, car le vent de galerne, mouillé et bourru, souffle comme de coutume. A-t-il souvent grogné contre le vent de galerne, qui passe entre la chemise et la peau, mon ami Halprais! Depuis quarante ans qu'il travaille là, en a-t-il vu des



nuages ! En a-t-il essuyé, du revers de sa manche, des gouttes de pluie qui lui cinglaient le

visage, quand il fallait fendre les blocs avec le « bouc », devant la hutte! A-t-il eu souvent de la mauvaise pierre! A-t-il connu des semaines de grève forcée, et d'autres où la fatigue rend le métier plus rude, la main moins forte et moins adroite! Son cœur a été blessé par les mêmes coups qui atteignent les autres cœurs, mais, de plus, il a été injustement rejeté et délaissé, parce qu'il était fidèle à la foi. Des camarades ont injurié cet ouvrier, qui pardonne toujours, mais qui ne plie jamais. Ils lui reprochent son Dieu. J'ai pensé bien des fois à l'exemple qu'il m'a donné, et à la puissance de la prière qui l'a sauvegardé. Il est joyeux, tran quille et net en paroles. Je vais le trouver sans doute parmi les apprentis qu'il forme. Ils sont trois jeunes hommes, en effet, travaillant à l'entrée de la hutte, les jambes protégées par des guêtres de chiffons. Halprais travaille au fond du tue-vent. Je reconnais sa manière franche et hardie de regarder qui vient, et de tendre la main. Nous causons d'abord du métier, de la carrière, du pain quotidien. Mais il est de ces âmes qu'un autre pain nourrit. Bientôt, mon ami me parle des attaques dirigées contre la foi, non comme un homme qui les redoute, mais comme un soldat plein de confiance, qui sait où est le secours, et qui demande seulement de ne point mourir avant d'avoir entrevu le salut de ses frères. Il me dit, — oh! bien simplement! — cette parole magnifique :

— Voyez-vous, ce qu'il nous faut, monsieur, c'est des prêtres bien surnaturels. Et c'est pourquoi, à l'époque des ordinations, nous devons redoubler de prières !

Halprais me raconte ses débuts de travailleur. les jours froids, les jours chauds, et aussi les voyages qu'il a faits avant de s'établir au pays.

— J'ai passé quinze mois, reprend-il, dans un canton où tout le monde avait une petite fortune, à cause de la vigne qui donnait bien et chaque année en ce temps-là. Les habitants étaient riches, mais ils ne s'entr'aidaient point. Chacun vivait pour soi et chez soi. S'ils avaient une joie, ils la mangeaient entre eux, tout entière, et ils étaient jaloux, même de leurs peines, qu'ils ne partageaient point. Triste contrée ! Monsieur, il n'y a de bonheur que là où il y a des pauvres. »

Comprenez bien, enfants, ce que voulait dire cet ouvrier. Il avait remarqué que l'envie est plus ardente entre des hommes à peu près égaux en richesse; qu'ils cherchent à se dépasser l'un l'autre; qu'ils ont d'autant moins de fraternité qu'ils paraissent de conditions plus voisines, et que peut-être une certaine inégalité est-elle une condition de bonheur, même pour ceux qui ont le moins. Ce mot-là, dit par un riche, eût été odieux; dit par un pauvre, je l'ai trouvé bien émouvant et digne de méditation.

Dans la maison de Charles Huet, tout à la

fin de l'automne. J'entre. Il est dehors, là-bas. au travail, comme un bon maître pépiniériste qu'il est, ambitieux pour chaque arbre qu'il sème, levé avant ses journaliers, plus appliqué que ses élèves, plus court de dîner, plus soigneux de toute chose. Son art d'arboriculteur, l'espèce de divination qu'il a du terrain qui convient à chaque semis, son habileté de greffeur, sa maîtrise à tailler la vigne, et, mieux encore, sa rude honnêteté et son esprit de justice, ont fait de lui un homme qui n'est pas sans ennemis, mais que ses ennemis eux-mêmes respectent. Quand il a dit : « Foi de Huet, je ferai ceci, » on n'a point à redouter de tromperie ou d'oubli. Mme Huet, quand elle m'a vu entrer, est sortie par l'autre porte, celle qui ouvre sur les pépinières en pente, et elle a crié : « Huet! Viens-t'en. Il y a du monde qui veut te parler! » Le monde c'est moi. Huet laisse le travail, car il est exact, mais il arrive lentement, car il est de l'école qui va toujours et ne se presse jamais.

Je le vois qui plisse les paupières sous les sourcils en broussaille, et qui sourit dans sa barbe, quand il est bien sûr que celui qui le demande est une ancienne connaissance. Il s'excuse d'être en bras de chemise ; il m'offre à boire, ce qui le rattache étroitement, lui déjà bourgeoisant, à sa souche paysanne. En buvant, je lui fais ma commande de pruniers, de pommiers et de poiriers. Puis nous parlons du fils

aîné, qui a quinze ans. La figure de Charles Huet s'émeut. Je sens que j'ai fait comme les pêcheurs, qui cherchent une petite anguille sous une pierre de bord : ils soulèvent la pierre, et toute l'eau est troublée. Ce n'est pas un chagrin, je le devine aussi, mais une pensée grave, qui commande l'esprit et le corps de celui qui me parle.

— Mon fils n'est plus ici, dit-il. Vous ne saviez pas cela?. Il m'a demandé à entrer au petit séminaire... Il y est à présent... J'étais à cette place, tenez, où je suis; je revenais de mon travail; je me suis assis. Lui, il s'est approché. Il m'a dit : « Papa, j'ai une grande grâce à te demander... » Et il m'a demandé la permission de devenir prêtre.

— Qu'avez-vous répondu?

Je regardai l'homme : il avait une expression d'autorité et de dignité qui lui venait de la belle mission de juge dont je ranimais le souvenir. La mère s'effaçait dans l'ombre.

— J'ai répondu, dit-il, à peu près comme ceci : « Mon garçon, si tu m'avais demandé la permission, il y a quelques années, quand la vie du prêtre n'était pas sans bien-être, je t'aurais dit d'attendre, de réfléchir encore; mais, à présent que, pour vivre de cette vie-là, il n'y a plus que des sacrifices à faire, je te dis oui du premier coup.

C'est là un mot sublime. Écoutez encore ce-

lui-ci, et, souvenez-vous-en quand vous voyagerez. Une jeune femme, dans les montagnes d'Auvergne, habitait une ferme isolée, très haut, à la lisière d'un pré qui était comme une émeraude en été, comme une grosse perle ronde en hiver, à cause de la neige, et que la forêt de sapins, de tous côtés, enveloppait. Chaque matin, elle descendait, portant le lait de ses vaches dans un grand pot de cuivre qu'elle posait sur sa tête; elle descendait jusqu'à la petite ville de S..., où elle avait ses clients. Il fallait partir aux premières lueurs du jour, traverser les bois, longer les torrents, faire une longue route, et, quelquefois, elle se hâtait si bien qu'elle arrivait devant la première maison de la ville avant que les volets fussent ouverts. Elle avait le visage rose et un air de bravoure tranquille qui plaisait.

— Claude-Henriette, lui demanda quelqu'un que je connais bien, est-ce que vous avez peur, en descendant de la ferme?

— Jamais.

— Vous êtes toute seule; vous partez dans la nuit encore...

— Mais non, monsieur, je ne pars qu'après que l'*Angelus* a sonné. Et après l'*Angelus,* les anges sont par les chemins.

DEUX MOTS D'ENFANTS

Il y a, au musée de Cluny, à Paris, une vitrine où sont exposés des crucifix anciens, très précieux. Je considérais l'un d'eux, sculpté dans un morceau d'ivoire par un grand artiste, qui avait exprimé la douleur sans pareille du Fils de Dieu mourant pour tous les hommes, et qui sait n'être aimé que de quelques-uns. La tête était penchée à droite, les lèvres entr'ouvertes allaient dire : « Tout est consommé », et achever ainsi l'Évangile; les yeux regardaient avec tant de douceur que les visiteurs qui s'approchaient et rencontraient ce regard, devenaient graves tout à coup, et laisaient voir un peu de pitié, quand ce n'était pas un peu d'amour.

Deux jeunes filles vinrent s'accouder sur la vitrine; la plus âgée avait quinze ans peut-être, et elle tenait par la main un petit garçon, blond comme elle, qui se levait sur la pointe de ses souliers. Ensemble ils considérèrent les crucifix, et je ne vis, sur leur visage, que de l'étonnement. L'aînée dit :

— Regarde donc, Marguerite, comme on lui a fait un air malheureux, à cet homme-là!

Marguerite ne répondit rien. Le petit seul demanda :

— Pourquoi penche-t-il la tête? on dirait qu'il pleure, tu ne trouves pas?

Ils ne se moquaient pas. Ils cherchaient à comprendre.

Moi, je songeais : « Oh! Jésus-Christ, vous êtes mort pour elle et lui, et ils ne le savent pas! »

Heureusement beaucoup d'enfants de France ne sont pas ignorants comme ceux-là; ils connaissent l'histoire de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. Peu de temps après ma visite au musée de Cluny, j'assistais à une leçon de catéchisme, qui était faite devant une centaine de petits garçons, dans une paroisse de Paris. Le quartier était pauvre, l'église aussi. Au moment où j'entrai, le vicaire racontait la trahison de Judas, qui vendit son Maître. Il termina son récit par ces mots : « Judas fut pris de désespoir, et il se pendit ».

Aussitôt, parmi les petits garçons, un des plus jeunes se dressa, monta sur le banc, et fit signe qu'il voulait parler.

— Je ne vous interroge pas, dit le prêtre. Quelle idée avez-vous?

— Dire ce que j'aurais fait, si j'avais été Judas.

— Quoi donc?

Les cent gamins étaient tournés du côté de leur camarade. Mais lui, pas intimidé, très sûr parce qu'il entendait parler son cœur, il répondit :

« Moi, je me serais pendu au cou de ce Jésus! »

Quelques-uns des petits rirent de l'idée; mais

la plupart comprirent mieux, et ils sentirent leur cœur prêt à pleurer.

LE PAYSAN DE FRANCE

On a fait, du paysan, beaucoup de portraits non ressemblants, et cela ne date pas d'hier. On a exagéré ses défauts, car il en a. Je voudrais essayer de montrer, non pas le modèle purement idéal de cette grande famille française, mais le type supérieur qui a été réalisé, dans de nombreuses provinces. Et je connais encore, Dieu merci, des hommes qui ressemblent à celui que je vais peindre. Je ne considérerai que le laboureur des terres fortes, celui qui tenait la charrue, faisait ses semailles et récoltait son froment.

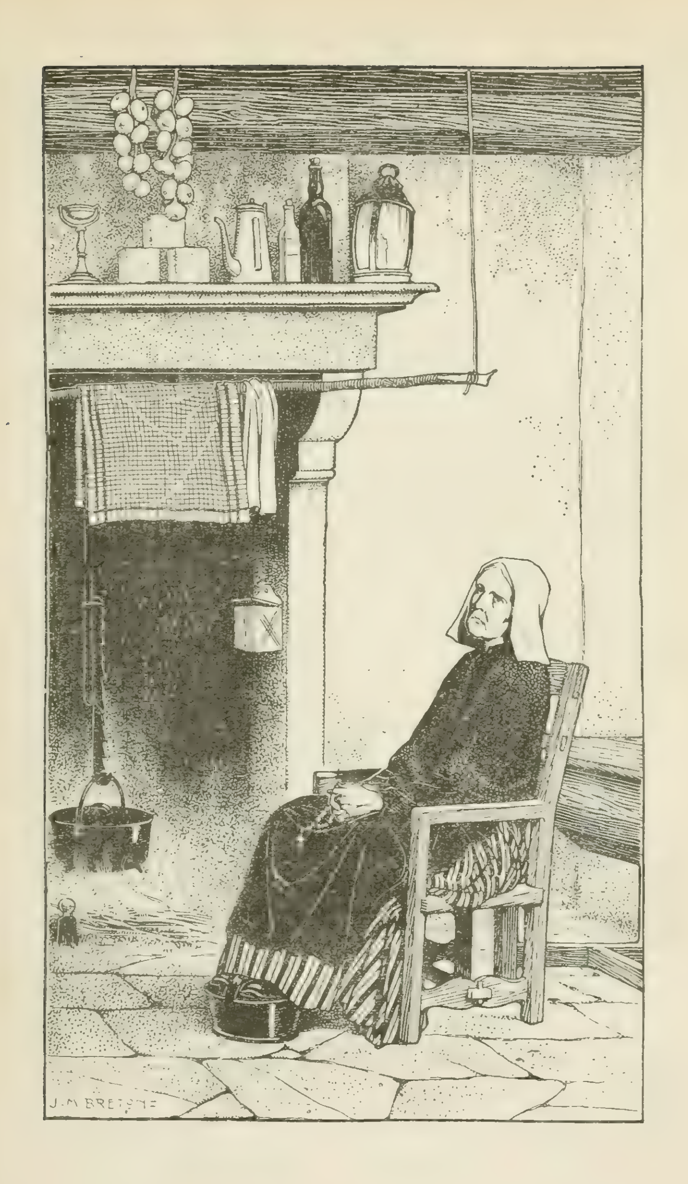
Il avait une vie rude, toute de vigilance et de lutte contre l'innombrable ennemi de son bien; il en gémissait et l'aimait tout ensemble, et, s'il s'enrichissait, il voulait rester pauvre de maison et pauvre de vêtement, pour augmenter seulement le nombre de ses bœufs ou celui de ses champs. Il avait l'esprit lent, mais tout à fait solide, judicieux, hardi dans la riposte, et instruit dans les deux choses nécessaires : les éternelles et celles de son état. Il n'était point servile, parce qu'il avait une conscience, mais il avait le respect de la hiérarchie, étant prince lui-même dans sa

famille et dans sa ferme. Vis-à-vis de celui qu'il appelait souvent « notre maître », son indépendance était grande, et il savait la montrer, mais entre eux l'amitié n'était pas rare. S'il acceptait un menu cadeau, il remerciait, la semaine suivante, avec une couple de poulets, une motte de beurre ou une oie grasse. Il ne changeait guère de ferme et demeurait sur le même sol, entre les mêmes haies, devant le même horizon. J'ai entendu un de ces anciens faire cette réponse. Quelqu'un lui disait : « Eh! maître Thibault, vous devriez envoyer un échantillon de vos terres au laboratoire, pour les faire analyser. — Il n'y a pas besoin, monsieur, elles parlent toutes seules. » Pour lui, en effet, elles parlaient; il les comprenait; il avait même, obscurément et certainement, une idée de la beauté de la campagne. Surtout, le paysan avait l'intelligence traditionnelle de la foi. C'est de son sang, mille fois baptisé, que sont sortis et que sortent encore les prêtres de nos paroisses, et nos religieuses, qui ne sont autre chose que la glorification du paysan par Dieu lui-même. Cet homme mourait en paix, laissant à quelqu'un de ses fils le plus beau des métiers, celui qui dépend le moins des hommes : le soin et l'amour de la terre que le feu ne dévore pas, de la terre qui n'a pas de grèves, et où il y a plus de sujets de pensées que les livres n'en ont dit depuis le commencement du monde. Ce paysan-là, je le répète, je l'ai connu, je le connais. Et récemment, écrivant sur l'album d'un Cana-

dien français, je traçais ces lignes : « Frères canadiens, nés du sang des provinces que je connais bien, Anjou, Maine, Vendée, Normandie, Bretagne ou Poitou, restez dignes de cette bonne maison d'où vous sortez, la famille paysanne ancienne, la plus solide, la plus tendre, la plus laborieuse, la plus heureuse, parce qu'elle était chrétienne dans les moelles. Developpez-vous dans le sens de vos origines. Et, si vous doutiez de votre noblesse, venez voir ce qui nous en reste, dans les campagnes demeurées fidèles à la foi : c'est plus beau que tous les musées de l'Europe ! »

LES BONNES FEMMES DE FRANCE

Il y en a de grosses ; il y en a de maigres qui sont pâles comme des cierges ; il y en a qui trottinent, d'autres qui se traînent, d'autres qui ne marchent plus du tout, et qu'on aperçoit derrière les vitres des fenêtres, assises à perpétuité, une couverture sur les genoux. J'ai vu des enfants se moquer des bonnes femmes. Ne faites jamais ainsi. Elles sont, pour la plupart, de vieilles mamans qui ont usé leurs forces à nourrir des petits comme vous, à s'inquiéter pour eux, et puis à les pleurer, les uns parce qu'ils sont morts, les autres parce que, devenus grands, ils ont quitté la mère et l'ont payée en



solitude. Si vous pouviez voir dans leur cœur, vous y découvririez des images qui vous ressemblent. Mariées ou non, ces vieilles femmes ont eu leur part de souffrance, et, bien que vous ne sachiez pas encore ce que c'est, il est bon de vous dire, mes petits, que ceux qui ont souffert, sans trop se plaindre, valent mieux que les autres. Ils sont comme des soldats qui ont été au feu, et qui se sont montrés braves, en ne saluant pas trop bas les balles quand elles passaient.

Si les bonnes femmes sont dévotes, assidues à l'église, et qu'on les rencontre, ici ou là, égrenant leur rosaire, oh! alors surtout ne vous moquez pas d'elles. Ceux et celles qui ont le plus de puissance près de Dieu n'en ont souvent aucune sur la terre. Je pense bien souvent que ce sont de saintes âmes inconnues, dans les cloîtres et dans le monde, dans les villes et dans les villages, qui ont le plus heureusement travaillé à l'histoire de France. Personne ne les entendait, si ce n'est par hasard. Elles disaient : « Seigneur, voici les ennemis qui pénètrent dans le pays, et qui menacent de tout ravager, donnez la victoire à nos gens; voici la désunion parmi les habitants de notre cité, et les partis vont s'entr'égorger, apaisez les querelles entre frères français; voici la famine menaçante, permettez que les greniers publics soient ouverts, et que les blés nouveaux montent bien nourris et bien drus dans le soleil; voici des injustices commises au préjudice des faibles, punissez la force qui

abuse; que le royaume ne périsse point, ni la cité, ni la corporation! »

Combien de fois de telles prières ont-elles été exaucées! Les choses n'allaient pas aussi vite ni aussi simplement que les femmes l'eussent désiré. Mais le malheur redouté s'éloignait, ou bien, quand le châtiment avait passé, une grâce, qu'on n'attendait point, rétablissait les affaires de la cité ou de l'Etat. L'honneur en revenait à des hommes. Mais la secrète puissance des bonnes femmes de France avait tout gouverné. Leurs *Ave Maria* avaient pris le chemin des cieux, et ils étaient allés tomber au loin, comme la foudre ou comme la rosée. Une pauvre petite vieille, qui priait pour la France, au coin de sa cheminée, pendant que le vent soufflait, pouvait ignorer bien longtemps que sa prière avait été exaucée. Elle n'en avait que la confiance, qui est faite de notre espoir et de notre amour mêlés. Il lui arrivait cependant de sourire, tandis que d'autres gémissaient et croyaient tout perdu. Elle ne savait pas plus qu'elles que tout allait mieux. Les chemins étaient longs, les journaux n'étaient pas inventés, et ni les seigneurs, ni les hommes d'armes, ni les bourgeois ne pouvaient lui écrire. Cependant, elle était sûre, aussi sûre que de vivre et d'être vieille, que l'armée avait reçu un secours, que les querelles entre les hommes s'apaisaient, que la miséricorde s'était fait jour dans des cœurs inconnus, et que, dans les provinces affamées, l'épi nouveau grenait à quatre rangs.

NOS RELIGIEUSES

Vous les voyez passer dans les rues des villages et des villes; vous les rencontrez près du lit des malades, dans les hôpitaux; vous savez qu'elles se sont données aux œuvres de miséricorde et de piété; quand vous les nommez : « ma bonne sœur », vous dites bien. D'où viennent-elles? de partout. Elles sortent de familles pauvres et de familles riches, de familles chrétiennes le plus souvent, et parfois de maisons où Dieu est comme ignoré. Leur enfance a ressemblé à la vôtre. Quand elles étaient petites, elles jouaient, elles couraient, elles aimaient à rire, elles avaient des amies, leur mère les grondait plus d'une fois par semaine, elles avaient peut-être beaucoup de peine à être sages : rien, dans l'apparence, ne les distinguait des autres enfants. Celui qui aurait lu dans leur cœur y aurait vu de la bonne volonté, et une attention plus grande à demeurer pures.

Un jour, plus ou moins tôt, elles ont entendu l'appel de Dieu. C'est là une chose mystérieuse et certaine. Une force raisonnable, persuasive et puissante, les attire au sacrifice, et leur demande, pour le soulagement de la misère du monde, leurs douces mains, le regard compatissant de leurs yeux, chacune des heures de leur vie et tout l'amour de leur cœur. Même


J M BRETON

celles qui devront s'enfermer dans les clôtures et passer dans la prière la plus grande part de leurs jours et de leurs nuits, le feront par tendresse pour toute l'humanité vivante et pour les âmes des morts, afin de réparer les ignorances, les lâchetés et les fautes. Toutes, elles ont lutté contre elles-mêmes, elles ont souffert de la séparation. J'ai un ami que sa fille a quitté ainsi, quand elle avait vingt ans. Il m'a raconté quelques-uns de ses souvenirs, et il en parlait comme de l'heure qui vient de sonner, et qu'on entend encore vibrer par toute la maison. Il disait :

« Mon enfant va se faire religieuse. Elle achève de se faire aimer de nous. Elle vit ses derniers jours parmi nous, et ils sont remplis de la joie jalouse de l'avoir, et de la douleur de la perdre. Quand nous nous regardons, elle y pense, et j'y pense à ce départ dont la date est écrite entre nous. Elle est calme, plus prévenante que jamais, et joyeuse par l'extrême pointe de sa volonté, qui dépasse le trouble où nous sommes, où elle est comme moi. Elle ne cache pas sa peine, qu'elle domine. Elle me dit : « Les moindres choses de la maison m'attachent : ma chambre qui est dans l'ordre que j'ai voulu, un ruban, mes oiseaux, mon dé d'argent, mon bénitier, le jour qui entre droit en face de mon lit, les photographies rangées sur ma table. J'ai de la peine à briser. Cependant il le faut. » Elle est appelée en pleine jeunesse, en pleine

beauté. Près de nous, elle a vu un de ses cousins se fiancer et se marier. Et elle m'a dit encore : « Je pourrais aimer comme d'autres, et vous savez, quand j'aime, j'aime dur, mais je ne dois pas, je ferais tort à trop de pauvres, et au premier d'entre eux, qui est Dieu. » Elle a offert à Dieu ce cœur vite ému, délicat, prompt et ardent. Elle se garde. Elle aura le sourire intérieur qui descend du ciel, il se reposera en elle, et elle le distribuera au monde misérable. Ma fille aura la paix promise aux forts. Moi, je la donne à toute heure, comme je donnerais mon sang, goutte à goutte. Je l'aime de plus en plus, et je ne veux pas trop le lui dire. Que Dieu comble le vide avec sa grâce!

« Elle a rapporté un chapeau neuf, pour le dernier voyage que nous devons faire ensemble, avant de nous séparer : feutre bleu marine, deux ailes qui vont s'écartant, un nœud bleu au milieu. J'ai pensé, en le voyant sur sa tête, et tandis qu'elle disait : « Est-il joli? » j'ai pensé que j'achèterais une boîte pour le conserver, quand elle ne sera plus ici, dans trois semaines.

« Et nous avons fait le voyage promis, à l'autre bout de la France. J'étais seul avec mon enfant. Je ne cessais de regarder ses yeux, et j'y voyais la campagne, le ciel, les passants et les villes. Tout le long du chemin, on l'admirait, comme une fleur splendide. Beaucoup d'initiative, une jeunesse alerte et endurante, une bonne grâce dont elle sentait le pouvoir

et qui l'empêchait d'être timide, un reste d'enfantillage. Elle m'avait fait lui offrir vingt petites cigarettes turques qu'elle fumait drôlement. « Je n'en fumerai jamais d'autres », disait-elle. Nous recevions des lettres que je ne lui lisais pas tout entières. Sa mère m'écrivait : « Je voudrais être encore au temps où je la nourrissais; où je lui donnais la vie qu'elle va donner à Dieu. » Nous tâchions, mon enfant et moi, d'être braves. Mais je n'étais fort que par elle, de son sourire, de sa générosité. Elle l'était de par Dieu. Elle ne Le nommait pas plus souvent que de coutume. Cependant, au détour des vallées, lorsque l'horizon s'ouvre et que la vue de la terre est nouvelle pour nous, elle envoyait son cœur à tous les clochers blancs. Je le devinais parce que ma pensée l'enveloppait. Je devinais, au recueillement bref de son visage, qu'elle saluait de loin les églises, toutes, comme les maisons sûrement amies des campagnes inconnues.

« J'aurais voulu que cette souffrance et cette joie n'eussent pas de fin. Aujourd'hui le souvenir en est sans amertume. Ma fille n'est plus à moi. Elle est à Dieu, aux pauvres, à la misère des âmes abandonnées, et la paix qu'elle a méritée nous est venue à tous deux. »

Bien des pères, bien des mères ont éprouvé les sentiments qu'exprimait mon ami. Leurs filles, séparées d'eux, ont gardé de la maison de l'enfance et de chacun des êtres qui ont

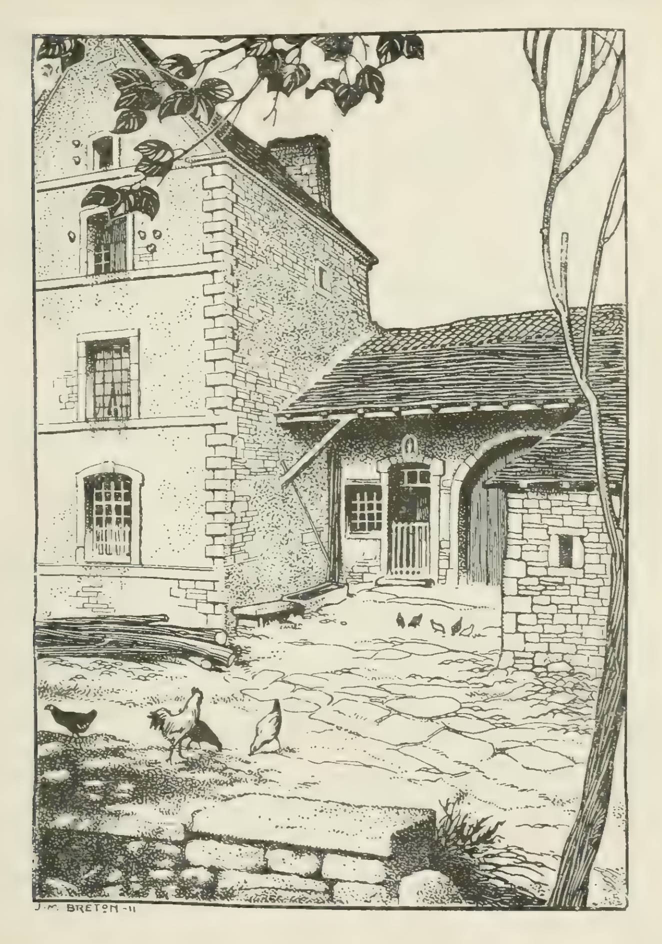
veillé sur elles, un souvenir dont rien, depuis, n'a diminué la tendresse. Elles servent Dieu, ce qui a toujours été la plus grande façon de servir le pays. Elles le servent en France, et cette armée pacifique et modeste a dompté plus de révoltes que toutes les autres forces ensemble; elle a relevé plus de cœurs que les meilleurs livres et les plus répandus; elle a lavé plus de souillures que les eaux des fontaines et des fleuves; elle a nourri plus de pauvres que les greniers publics dans les temps de famine; elle a remplacé, dans leur devoir de secours et de pitié, ceux que l'oubli ou la mort écartait des vivants. Mais beaucoup de ces filles intrépides se sont faites missionnaires. Elles partent, par petits groupes, pour tous les points du monde. Il n'y a guère de long courrier, sur les lignes d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique, qui n'en porte quelqu'une. Par elles, comme par les prêtres des Missions, notre pays, associé plus qu'aucun autre à la propagation de l'Évangile, sème Jésus-Christ dans les terres barbares. Elles vivent intactes parmi la corruption, douces parmi la violence, persévérantes parmi des peuplades à l'esprit changeant. Leur effort semble parfois stérile; il est souvent contrarié; elles meurent et sont remplacées par d'autres. Cependant les enfants qu'elles élèvent, les malades qu'elles soignent, savent toujours d'où elles viennent. Pour les avoir vues, ne fût-ce qu'un moment, ils savent qu'il existe, loin de leur Afrique ou de

leur Asie, un pays qu'il est dur de quitter, une nation héroïque et prédicatrice, dont l'âme est attirante et bonne à connaître.

LA MAISON

Aimez la maison où vous êtes né. Si pauvre qu'elle soit, elle vous a défendu. Sans les murs, le plafond, les vitres des fenêtres, vous seriez mort. Rappelez-vous que, dans l'hiver, vous avez vu des oiseaux, les plumes gonflées et soufflées par le vent, se poser sur l'appui de la fenêtre, et vous regarder, en penchant la tête de côté. Les rouges-gorges même, qui sont curieux et hardis comme des explorateurs, ont peut-être frappé du bec contre les carreaux. Cela voulait dire, dans la langue des oiseaux : « Petit, comme il doit faire bon là-dedans! S'il y avait un trou pour m'y glisser, surtout si tu n'étais pas là, comme j'entrerais avec plaisir! » Bien des voyageurs, obligés de faire une longue route à pied, sous la bourrasque, bien des bergers gardant les bêtes, bien des marins ont désiré d'avoir, pour s'y réfugier, une chambre, grande comme la moitié de la vôtre. Mais la meilleure raison, pour laquelle il faut aimer votre maison, c'est que c'est là que vous-même vous avez été le plus aimé, qu'on a le plus souvent pensé à vous,

que votre père et votre mère ont parlé de vous,



se sont inquiétés à votre sujet, ont fait plu-

sieurs projets, pour que vous soyez bon et pour que vous soyez heureux, vous, leur enfant.

Quand le père rentre, fatigué, le soir, quand la mère s'assied enfin, les mains allongées sur sa robe, et qu'elle reste un moment sans rien dire, vous regardant, il faut que vous songiez que, dans leur travail, à tous deux, c'est la pensée des enfants qui les a soutenus. S'ils sont chrétiens, ils ont prié chaque jour, entre ces murs, qui étaient alors comme les murs d'une église. Même si vous ne les avez pas vus prier, ils l'ont fait, sans que vous le sachiez : ils ont eu un cri du cœur, une supplication, lorsque vous étiez malade, lorsqu'un de leurs parents, peut-être un de vos frères ou de vos sœurs, est mort dans la maison, et les anges sont venus pour les écouter et pour se joindre à eux. Les anges sont venus. On ne les voit pas, vous le savez, ils sont de purs esprits, ils n'ont pas d'ailes, et ce ne sont pas des plumes blanches ou vermeilles qu'ils laissent en s'envolant, mais des pensées meilleures dans le cœur de ceux qui ont prié, plus de force, plus de tendresse, plus d'espérance. Les maisons reçoivent des visites qui ne font pas de plus bruit que des songes.

Si vous êtes né à la campagne, si vous habitez une ferme, il me semble qu'il est encore plus facile d'aimer la maison, parce qu'elle est souvent celle où la famille a vécu, depuis bien des années, et parce qu'elle est enveloppée par les champs qui sont bons à regarder.

Il y aurait une bien belle histoire à écrire de l'habitation rurale en chaque pays du monde Songez combien émouvante ! Là est l'origine de toutes les patries, la source cachée des familles devenues illustres et la force principale des États durables. Une politique prévoyante doit s'appliquer à faire de chacune de ces cellules, répandues sur le sol national, un petit centre de richesse et de bon sens. Elles ont connu et protégé, pour la plupart, de nombreuses générations d'enfants. Si elles sont neuves, elles ont été construites sur l'emplacement des anciennes, et presque toutes ont un aspect vénérable et las, avec leurs toits couverts de mousse, leurs murs fanés, leurs arbres qui protègent comme des rideaux; elles sont les berceaux toujours pleins où les hommes grandissent pour le travail inconnu, tantôt celui des champs, tantôt celui des villes, quelquefois celui de la guerre. Elles ont une personnalité si grande et si douce que, dans certaines provinces, par exemple dans le pays basque, sur le versant français des Pyrénées, ce sont elles qui donnent leur nom à la famille qui les habite et à chacun de ses membres. On s'appellera, par exemple, Jean Bindet, pour l'état civil, sur le registre de la mairie; mais tout le monde dira : Jean d'Eliçabidia, c'est-à-dire *Jean sur le Chemin de l'église*. Un autre se nommera Goyenetche ce qui signifie la *maison d'en haut;* et il y aura Marianne d'Ithurralde, *Marie-Anne d'à côté de la fontaine,* et

Pierre Dihursubéhère, celui *qui est au bas de l'étang plein de joncs.*

Lors même que l'usage n'est pas aussi général et antique, il existe, et, bien souvent, j'ai entendu confondre l'habitant avec la demeure patrimoniale, comme il est arrivé aux hommes anoblis, auxquels le roi donnait le nom de leur terre. J'ai chassé avec un Ménard qui s'appelait dans le pays Bellangerie, et avec un vieux maître laboureur qui se nommait Bouvet, et qu'on connaissait sous le titre de père Ravardière, parce que les Bouvet, commandant, labourant, semant et fauchant les terres de la Ravardière depuis trois cents ans, s'étaient identifiés avec leur domaine.

L'architecture des maisons paysannes varie beaucoup, de même que les matériaux de construction. Dans les départements du Nord, les maisons sont rouges comme les betteraves qu'on cultive par là, bâties en brique, couvertes en tuile ; dans le pays d'Anjou et du Maine, elles ont des toits d'ardoise bleue et des murs de tuf blanc, ou crépis de chaux blanche ; en Bretagne et dans d'autres provinces reculées, par exemple dans le Morvan, on trouve encore beaucoup de toits de chaume. Presque toujours les bâtiments qui servent à l'habitation et ceux qui servent à l'exploitation forment un angle droit, ou encore les trois côtés d'un carré, l'autre côté demeurant ouvert. Quelquefois, comme dans les grandes fermes de la Brie et de la

Beauce, le carré est fermé complètement, et la ferme offre l'aspect d'une vraie citadelle, dans laquelle on entre par une porte monumentale. Mais, qu'il s'agisse d'une grande ferme ou d'une petite, il y a presque toujours deux pièces principales : l'une qui est banale, qui sert de cuisine et de salle à manger, puis la chambre, c'est-à-dire une sorte de chambre plus luxueuse, où l'on ne couche pas toujours, et qui est la pièce d'honneur de la maison, le salon du paysan. Quand je visite une maison rurale, je suis désappointé si je ne rencontre pas les trois éléments habituels de la décoration : la couronne de mariée de la maîtresse de maison, fleurs et boutons d'oranger sous un globe de verre, la photographie encadrée des vieux parents et des enfants, presque toujours ceux-ci en uniforme de soldat, et le crucifix pendu près du lit ou au-dessus de la commode. C'est là qu'on voit les armoires luisantes, cirées avec un amour jaloux, et dont les portes ont été fabriquées avec les plus belles planches des plus beaux noyers, cerisiers ou chênes, qui ornaient le voisinage il y a un ou deux siècles. Dans l'armoire, la femme a serré les piles de larges draps que sa grand'mère avait filés, et qu'elle-même a bien souvent lavés et étendus pour les sécher, sur la haie voisine, devenue pour un jour toute blanche comme au temps de Pâques.

La femme est la maîtresse de la maison. Ce mot dit bien son rôle et son autorité. Partout

elle commande, dans le domaine de sa maison et de sa basse-cour. Elle y est reine, sans que cela soit toujours apparent, mais il faut, pour le voir, posséder une longue pratique des gens de la campagne. Ainsi, supposez que vous entriez dans une de ces belles fermes de la Vendée bocagère, où les mœurs anciennes sont mieux conservées qu'en plusieurs autres coins de France, et que ce soit à l'heure de midi. Vous serez très surpris de voir, assis au haut bout de la table, le chef de la ferme ; à côté de lui, ses fils, et, plus loin, les valets de charrue, tandis que les femmes restent debout et servent les hommes. A en juger superficiellement, on pourrait croire que les femmes ont, en Vendée, une condition inférieure. Il en est tout autrement. Nulle part, elles ne sont plus respectées, nulle part elles n'ont une action plus considérable dans la vie morale et même dans les décisions d'affaires de leur mari. La maîtresse du logis ne travaille jamais aux champs, dans les métairies vendéennes, et ceux qui ont été reçus par elles savent qu'elles ont une politesse très attentive, très digne et très raffinée. Il suffit d'être présenté par quelqu'un du pays : alors, toute la maison accueille, sourit, et cherche ce qu'elle a de meilleur à offrir. Même hospitalité dans les mas de Provence et dans tant de provinces, d'ailleurs, que je n'essaierai pas de les énumérer.

Là, surtout, la femme est « la mère ». On lui donne presque partout ce beau nom. « La

mère un tel est-elle chez elle? » Ne souriez jamais de cette appellation, qui est la plus tendre, la plus glorieuse du monde. La mère, c'est la souveraine de qui tout dépend dans la ferme, qui a charge de tous les gens, de toutes les âmes, de toutes les choses, par qui le bonheur vient à chacun, selon son rang, aux pigeons du colombier aussi bien qu'aux petits enfants.

Aimez vos maisons. Si vous êtes nés dans une ferme, aimez la ferme, et les champs qui l'entourent, et la mère qui l'a rendue heureuse.

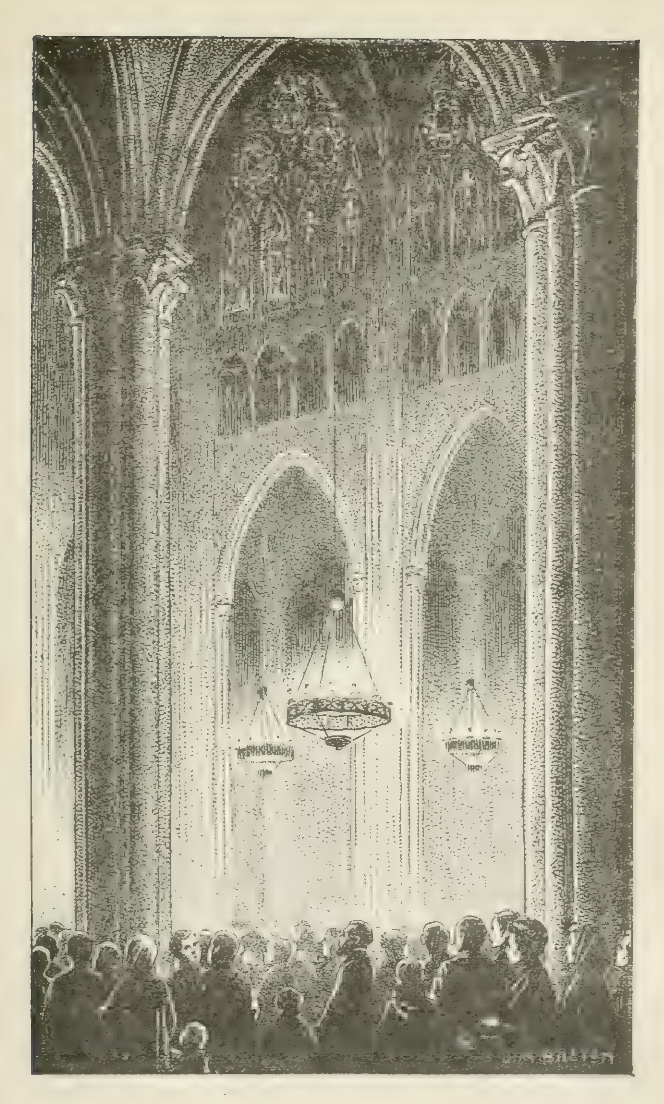
UN SOIR A SAINT-DENIS

Un soir du printemps dernier, à cette époque de l'année où la lumière est guettée par les brumes autour de l'horizon, et ne dure que tout en haut du ciel, je suivais une rue de Saint-Denis. Une foule s'y pressait, toute en mouvement vers le souper, hommes, femmes, enfants, lâchés par l'usine à la même heure, tous appartenant au même monde du travail manuel. Partout des murs noircis par la fumée, des fenêtres violemment illuminées en bas, où sont les cabarets et les magasins, peu éclairées aux étages supérieurs, et seulement d'une clarté de veilleuse. Et, à l'extrémité, je vis la silhouette, noire et grande, de la basilique bâtie

par saint Louis. « Bonne garde que ce peuple d'ouvriers, pensais-je, lorsqu'ils auront compris de nouveau que les plus libres âmes sont celles qui n'ont peur ni de la vie, ni de la mort; celles qui chantent plus vite que d'autres, et qui ne souffrent jamais sans espérance. Ils savaient cela, les vieux qui ont pris dans leurs mains chacune de ces pierres alors toutes blanches et moites encore de l'humidité de la carrière, les ont taillées, posées, cimentées, sculptées. Aujourd'hui, une élite seulement traversera la place et entrera dans l'église, fidèles qu'amène l'habitude, néophytes surpris de la grâce, et incertains, et inquiets, premiers appelés de la résurrection nouvelle. »

J'allais assister à la clôture de la mission qui durait depuis trois semaines, et voir, une fois de plus, la rencontre du Christ avec l'âme populaire. Je pensais encore aux cortèges magnifiques du passé, qui enveloppèrent cette église, ou celles qui l'ont précédée, du reflet des étendards et des armes de parade : au Dagobert de la légende, à Charlemagne qui fut un des dévots de Saint-Denis, à saint Louis partant pour la Croisade, à Charles-Quint conduit en pèlerinage par François I[er], à Henri IV. Et, songeant à tout cela, j'entrai dans la grande nef aux sept travées.

Elle était pleine, jusqu'au portail, d'auditeurs non pas bourgeois, non pas endimanchés, mais pris à même la foule que je venais de traverser



dans la rue, hommes du côté de l'Évangile, femmes de l'autre. L'usine les avait tenus depuis leur jeunesse, employés, contre-maîtres, ouvriers, ouvrières. Ils avaient le stigmate de la vie enfermée, et leurs joues, leurs tempes, leurs mains, n'étaient pas de celles que le vent fouette; il s'y était glissé des pâleurs de poison, des blémissures faites par l'air vicié, par l'alcool, la préoccupation, l'usure précoce. Les yeux avaient peu de jeunesse, et souvent beaucoup de rêve. C'était bien de la souffrance humaine qui était venue pour espérer, de la tendresse déçue qui venait chercher plus haut. Un prêtre parlait; il appelait au renouvellement d'eux-mêmes, à l'aveu des fautes, à la liberté des âmes, tous ces frères prisonniers de tant de servitudes, il leur promettait ce bien qui n'est en aucun plaisir, en aucune étude, en aucune compagnie ou solitude, en aucune richesse : la paix, dont la plupart des hommes savent le nom seulement, comme celui du Paradis. Eux, ils vivaient dans la guerre, la concurrence, les jalousies, les injures, les mépris, dans le bruit qui ne cesse pas même tout à fait dans le sommeil. Et sans doute, s'ils écoutaient la parole, ils continueraient d'habiter le court horizon des mêmes murailles, et de faire les mêmes gestes, et de souffrir de plus d'une manière, mais ils auraient en eux le bien qui est acquis au prix mystérieux de toute la volonté, en une seconde, mais dure à vouloir.

Le prêtre disait cela avec une ambition fervente, et des mots bien simples, que des générations avaient entendus, ici même. Ils résonnaient jusqu'au fond des chapelles où sont les tombes de tant de princes et de princesses; ils donnaient toute sa beauté et tout son sens à ce temple magnifique, bâti, comme les autres, non pour la mort, mais pour les vivants, pour ces ouvriers du XXe siècle, qui s'étaient réunis afin d'écouter les mots qui nous relèvent. Toutes ces splendeurs d'architecture étaient d'abord pour ces pauvres, et elles n'étaient pas trop éloquentes, puisque la pente est rude, et que les choses sont aussi des missionnaires qui ne cessent pas d'enseigner. Je m'étonnais seulement de ne pas les avoir bien comprises. J'étais venu, autrefois, à des heures qui ne sont pas celles des basiliques. Il faut voir ces vieilles églises pendant les offices du soir, quand la foule les fait vivantes, quand les ombres, à peine dissipées par places, les font comme infinies. Les piliers des bas-côtés, ceux du transept, ceux du chœur, les voûtes, les dalles, les rampes, conduisaient le regard jusqu'à des profondeurs de clair obscur, où il se perdait comme dans les gouffres d'eau, et dans les forêts. La grande verrière du chœur recevait encore de la nuit extérieure assez de rayons pour transparaître, avec de vagues dessins inachevés; en face du banc d'œuvre, dans la seconde rangée de vitraux, celle qui est bien haut, par-dessus

les galeries, la lune éclairait un bout de vitrail, deux personnages difficiles à reconnaître, et tout rouges, comme ceux dont on approche une lanterne. De tous côtés, les ténèbres, creusées par la faible lumière des cierges et de quelques lampes, immensifiaient les routes par où l'esprit pouvait voyager. On était comme à l'intérieur d'un joyau de topaze brûlée. Les pensées des créateurs de l'œuvre apparaissaient magnifiquement. L'abbé pouvait parler de la paix, et les choses ne le contredisaient point. Il pouvait parler de la grâce qui descend par des chemins secrets, et de tout le mystère où nous sommes. Quand il disait le mot de beauté, ou celui d'infini, tout le monde comprenait.

Je ne sais combien de temps il exhorta les fidèles. Mais, à un moment, je ne le vis plus dans la chaire, et je vis, à l'entrée du chœur du chapitre, le curé de la basilique, un vieillard, qui se tenait debout. Et il y avait, à côté de lui, un enfant avec une grande corbeille. Alors les ouvriers se levèrent. Les hommes, tous les hommes s'avancèrent en files, et ils passaient devant le prêtre qui leur donnait un crucifix. Je les regardais avec émotion. Plusieurs baisaient la croix, d'autres la portaient devant eux, à bras tendus, et il y avait un dialogue et un peu d'amour entre eux et l'image sainte; d'autres, avec un reste de respect humain, considéraient les voisins, et ils retournaient vers le bas de l'église, rassurés, parce que personne

n'était resté assis sur les chaises. J'en voyais quelques-uns pleurer, et quelques-uns sourire bonnement, ceux qui apercevaient, dans un coin, là-bas, derrière le pilier, une figure de femme, brave et pâle, et qui àvait eu peur, jusqu'au dernier moment, que l'homme ne fît pas ce qu'il avait promis.

TROIS JEUNESSES :

L'Enfance de Jeanne d'Arc.

A Domrémy-sur-Meuse, en Lorraine française, une petite fille naquit chez des laboureurs, dans la nuit de l'Épiphanie 1412. Le père se nommait Jacques d'Arc, la mère Isabelle Romée. La nuit était sûrement froide, puisqu'on était au commencement de janvier, et les bonnes gens du bourg, fatigués par le travail de la journée, auraient dû, comme d'habitude, veiller au coin du feu. Cependant, ils furent vus, ce soir-là, au seuil des portes. Une porte s'ouvrait, pùis une autre, et une autre encore.

— Qu'avez-vous, mon voisin, à mettre le nez dehors et à regarder les étoiles?

— Et vous donc, qui faites de même?

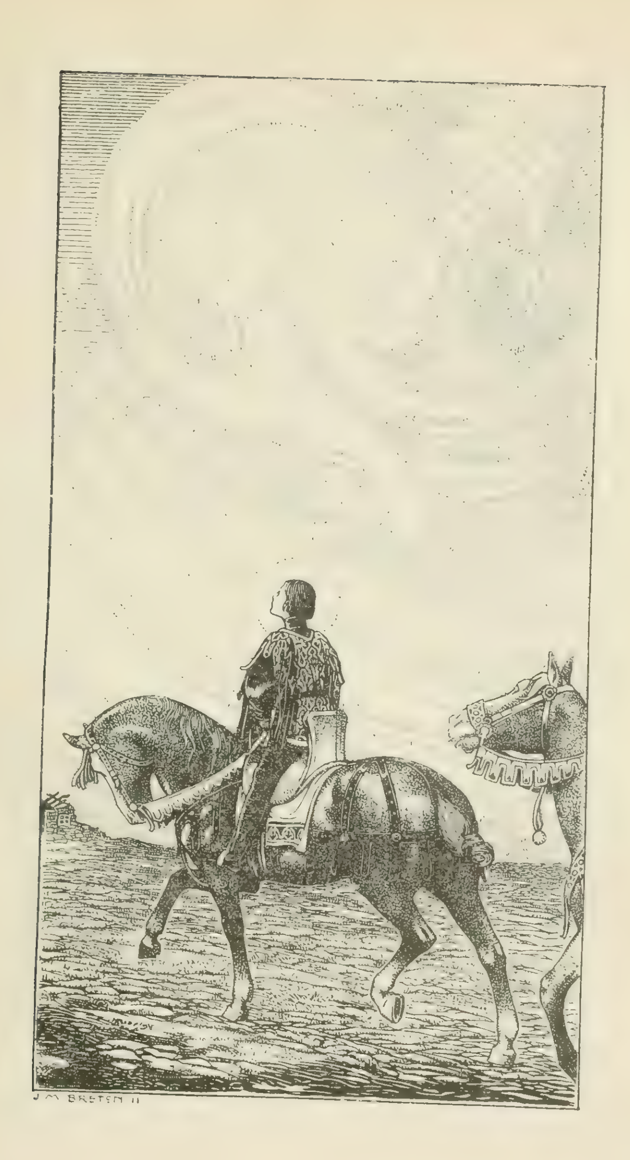
— Il nous est venu, tout à l'heure, une joie au cœur, et nous ne savons pourquoi. Nous pensions que la nuit était douce.

— Elle ne l'est pas, mais je suis comme vous; je ne puis tenir en place; j'ai l'âme en fête. Qu'est-il donc arrivé, pour que tout le bourg s'émeuve?

Ils causaient ainsi. Et les coqs dans les poulaillers, bien qu'on fût loin de l'aurore, s'éveillèrent, et, pendant plus de deux heures, ne cessèrent de chanter.

Une petite fille était née, — et les voisins ne le savaient point encore, — dans la maison de Jacques d'Arc, où ils savaient seulement qu'il y avait déjà trois petits garçons. Dès le lendemain, elle fut portée à l'église, qui n'était séparée de la ferme que par un jardin et un petit mur. Et quand le prêtre demanda « Quel nom voulez-vous donner à cette enfant que je baptise? » quatre voix répondirent : « Jeanne, Monsieur le curé! » L'usage permettait alors plusieurs parrains et marraines. Jeanne en avait sa douzaine : quatre parrains qui tous s'appelaient Jean, et au moins huit marraines, dont la femme du maire Aubry.

On voit ainsi, par le nombre des compères et commères, et par leur qualité, que le ménage de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée était en considération dans le pays. On faisait grand cas de leur honnêteté, de leur jugement et de leur foi. Ils possédaient quelques champs, un troupeau de bœufs et de vaches, et des moutons que les enfants allaient garder, tantôt au bord de la rivière, tantôt sur les pentes de la colline de



Domrémy. Le soin de leurs terres et de leurs bêtes n'absorbaient pas toute la pensée de ces laboureurs. Leur vigilance était grande aussi pour conserver la foi, pour vivre selon les règles de la religion, les faire aimer autour d'eux, les défendre quand il en était besoin. C'étaient de bons chrétiens et des Français fidèles. Ils souffraient de voir la France amoindrie, les Français divisés, le roi d'Angleterre maître de Paris et des provinces au nord de la Loire, le roi de France presque abandonné et réduit à si peu de puissance que ses ennemis, pour se moquer, l'appelaient le roi de Bourges. D'affreuses famines, par moments, ravageaient des villes du royaume, d'autres fois des maladies, plus souvent des bandes armées, qui se levaient du désordre de toutes choses et couraient au pillage. Ils apprenaient toujours quelque malheur nouveau. La rumeur leur en venait vite à Domrémy, car la route de Langres à Verdun traversait le village, et les voyageurs, les marchands, les troupes d'hommes d'armes ne manquaient pas de raconter, en passant, ce qu'ils avaient appris au loin, et, dans chaque maison, le soir, à la veillée, on parlait des douleurs de la France. Isabelle Romée joignait les mains de ses enfants, et ils répétaient après elle : « Mon Dieu, sauvez la France ! »

Sur cette miette de terre conservée au roi de France, l'espoir de la délivrance était ardent et tenace.

Jeanne, dès qu'elle put comprendre, sut que la patrie était digne de tout amour. On lui apprenait à travailler de ses mains, et à garder son cœur très noble. Elle n'était bergère que comme les autres enfants des fermes, qui vont aux champs, avec les bêtes, quand les prés sont mal clos. Son premier ouvrage était dans la maison. Elle aidait sa mère à faire la cuisine, à laver le linge, à raccommoder les hardes, à filer le chanvre et le lin. « Je vais filer, dira-t-elle plus tard, aussi bien que femme de France. » Puis, si le père sortait avec le harnais, pour les labours d'automne, elle conduisait la jument de tête. Au printemps, elle sarclait les blés; en été, elle les coupait à la faucille. C'était une belle enfant, robuste, enjouée, que les petits du village aimaient à cause de sa bonté, et que les pauvres allaient trouver d'instinct, à cause de la miséricorde qui était dans ses yeux. On ne saurait trop dire qu'elle réunissait les plus certaines qualités de l'esprit français, enthousiaste et sensée, audacieuse, vive de repartie, prudente à sa manière, vraie fille du terroir, en qui la race est éclatante, et que la grâce de Dieu porta jusqu'au sublime. Jeanne vivait toujours en présence de Dieu, priant tant qu'elle pouvait, assidue à l'église où, chaque matin, elle entendait la messe, et où elle recevait souvent, avec larmes, la communion. Quelques filles du bourg la trouvaient trop dévote. Elle laissait dire, et elle avait raison. Mais son âme grandissait jusqu'à la sain-

teté. Et Dieu, qui la destinait à sauver la France, la voyant si fidèle, lui envoya son ange, afin de la préparer à tant de gloire et de péril.

Jeanne était dans sa treizième année, lorsqu'un matin d'été, tout animée encore par une lutte à la course qu'elle venait de faire avec ses compagnes, elle entra seule dans le jardin de son père, et se tint debout, regardant vers l'église. Midi sonnait au clocher. Elle récita l'*Angelus*, et, à peine avait-elle achevé, qu'elle s'entendit appeler par son nom. Dans une lumière, qui n'était point celle du soleil, mais une autre plus puissante et faite pour être mieux aimée, elle aperçut un ange d'une majesté très souveraine et très douce. Une légion d'anges, d'un moindre pouvoir, resplendissaient et se mouvaient dans le rayonnement de celui-là.

— Jeanne, Jeanne, dit-il, sois bonne et pieuse! Aime Dieu! Fréquente l'église!

Elle s'était jetée à genoux. Mais déjà il avait disparu. Que voulait-il donc, ce personnage du ciel, en lui parlant ainsi? Elle le savait dès ce moment. Elle sentait que de grandes choses seraient accomplies par elle, que Dieu l'en prévenait et lui demandait son consentement. Il nous demande avis, lorsqu'il veut bien nous employer.

Jeanne ne raconta à personne, si ce n'est à son confesseur, ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Elle se remit au travail de chaque jour, et demeura simple comme par le passé. Mais sa

volonté d'être tout à Dieu s'était fortifiée. La vision se renouvela. Jeanne avait besoin de tant de courage, elle devait apprendre tant de choses en si peu de temps, pour se faire écouter du roi, rallier les cœurs français et conduire une armée, qu'il fallait bien que les anges vinssent l'instruire. Ils conversaient avec elle et, peu à peu, lui révélaient ce que Dieu voulait d'elle. L'ange très puissant qu'elle avait vu le premier lui dit bientôt : « Je suis Michel, le protecteur de la France, » et elle lui fit une grande révérence, se souvenant de la dévotion que les meilleures gens de France avaient pour l'archange, et de l'église de Moncel où elle allait souvent le prier. Il reprit : « Jeanne, il y a grande pitié au royaume de France. » Et elle baissa le front. Mais il la consola. Il était le victorieux, celui qui communique sa force aux armées qui l'invoquent. Il promit à l'enfant que le pays serait sauvé, que Dieu susciterait, du milieu du peuple, un être élu, qui serait la délivrance de tous.

— Dites-moi son nom? demanda Jeanne. Que je connaisse celui par qui viendra le salut?

— C'est toi, fille de Dieu, répondit l'archange; pars, il le faut!

— Mais je ne suis qu'une pauvre fille! Je ne connais ni a, ni b; je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre!

Elle ne refusait pas d'obéir; elle ne comprenait pas qu'elle pût être choisie, elle paysanne, ignorante et enfant. Pour l'enhardir, et par

avance la consoler de tout de ce qu'elle devrait quitter, deux saintes du paradis, sainte Catherine et sainte Marguerite, venaient aussi la visiter. Les autres enfants de Domrémy ne les voyaient pas, mais Jeanne les voyait. Plus tard, quand elle fut obligée de révéler quelques-uns des secrets de sa vie, pour désigner les anges et les saintes, ses amis, elle disait : « Mes Voix m'ont parlé; mes Voix m'ont commandé... » Elle devenait grande. On la citait pour une fille parfaite, selon son état. Mais tout le sublime de sa vie, personne encore, parmi ses proches, ne le pouvait soupçonner.

Quand Jeanne eut seize ans, les Voix se firent plus pressantes; elles annoncèrent que le moment était arrivé, et qu'il fallait qu'elle se rendît près du seigneur de Baudricourt. Celui-ci, avec quelques hommes d'armes, habitait le château de Vaucouleurs, la dernière forteresse qui fût au pouvoir du roi de France dans les provinces de l'Est. C'était un homme brave et brusque, peu porté à écouter une femme qui viendrait lui parler de la guerre et des affaires du royaume. Seul, cependant, il pouvait permettre à Jeanne d'accomplir sa mission, et lui donner une escorte qui l'accompagnât jusqu'en Touraine, où était le roi Charles VII. Comment le persuader? Comment la jeune fille ferait-elle la route de Domrémy à Vaucouleurs? Ses parents la retiendraient. Personne ne voudrait la croire. Elle attendait le secours. Il vint.

Le 1er mai de cette année, un paysan de Burcy-le-Petit, Durand Lassois, qui était son cousin. homme très droit et beaucoup plus âgé qu'elle, vint visiter Jeanne d'Arc et Isabelle Romée, et demanda la permission d'emmener celle qu'il appelait sa nièce. Ils s'en allèrent donc par les chemins, entre les blés jeunes; ils regardaient autour d'eux ces moissons que l'ennemi peut-être moissonnerait, ou qu'il incendierait, et les collines douces, vêtues de bois, qui était la frontière du royaume plein d'angoisse, et ils causaient de la misère de la France. Les larmes coulèrent des yeux du paysan; elles étaient venues tout de suite aux yeux de la jeune fille. Alors, Jeanne commença à dire son secret.

— Rien n'est perdu. Dieu viendra au secours de la France qui périt. Une vierge de Lorraine la sauvera; elle triomphera de l'Angleterre. Vous la verrez, mon oncle. Vous la voyez même en ce moment : c'est votre pauvre Jeannette.

Jeanne continua en racontant ses visions, et ce qu'avaient dit ses Voix, et les ordres précis qu'elle en avait reçus. Bientôt il ne douta plus. Comme Notre-Seigneur avait eu des bergers pour premiers adorateurs, et des pêcheurs pour premiers disciples, Jeanne, sa servante, trouvait d'abord un pauvre pour la comprendre.

— Dieu t'a parlé, dit-il. Que puis-je faire?

— Me conduire au seigneur de Baudricourt.

Il se passa bien peu de jours avant que ce pauvre homme allât trouver le capitaine de

Vaucouleurs. On le fit entrer dans le château-fort. Mais à peine avait-il raconté que sa nièce demandait à être conduite près de Charles VII, que le seigneur de Baudricourt s'écria :

— Ta nièce est folle ! Soufflette-la comme il faut, et ramène-la à son père !

Le paysan de Lorraine ne fut pas ébranlé. Il eut recours à deux gentilshommes qui habitaient non loin de Vaucouleurs. Ils virent Jeanne d'Arc, et, l'ayant interrogée, ils crurent qu'elle disait vrai. Tous ensemble, les gentilshommes, le paysan et Jeanne, ils retournèrent au château. Mais le seigneur ne se laissa pas convaincre, et Jeanne revint à Domrémy.

Elle ne fut pas étonnée, ni chagrine. Ses Voix l'avaient prévenue que la première tentative échouerait. Mais elle résolut de ne pas laisser ignorer tout à fait son secret, afin qu'on sût, plus tard, que ses Voix étaient du ciel. Ayant rencontré un jeune homme de son âge, un ami d'enfance, et, comme il s'affligeait de tant de maux qui faisaient de la cause de la France une cause désespérée :

— Il y a, dit Jeanne, entre Coussey et Vaucouleurs, — c'est-à-dire à Domrémy, — une jeune fille qui, avant la fin de l'année prochaine, fera sacrer le roi de France.

Ce qui était une prophétie. Elle parla de même, et plus clairement encore, à un ouvrier de son père, qui se nommait Jean Waterin, et à d'autres.

Le temps mesuré par Dieu pour l'épreuve de la France était enfin achevé. En décembre 1428, Jeanne, pour la seconde fois, quitta Domrémy. Elle savait sans doute qu'elle n'y reviendrait jamais, et elle pleurait, laissant derrière elle toute la joie et la coutume de sa vie, ses parents, ses amis, sa maison, l'église voisine et le pays où tout le monde l'aimait. Quand elle passa devant la porte de son amie Mengette, qui était comme sa sœur, elle ne put se retenir d'entrer et d'embrasser la jeune fille.

— Je te recommande à Dieu, dit-elle.

Mais le cœur était près de défaillir. Elle ne voulut pas revoir la petite Hauviette, qu'elle aimait aussi tendrement. Conduite par le même parent, Durand Lassois, qui l'avait déjà menée au château de Vaucouleurs, elle s'en alla. Quels grands sacrifices déjà pour le salut de la France!

Elle eut encore à souffrir beaucoup de difficultés et de retards avant de convaincre le seigneur de Baudricourt. Mais les témoins de la bonne Française, les âmes gagnées par la sainteté de l'enfant, commençaient à se déclarer ouvertement pour elle. Une espérance était née sur la terre malheureuse. Elle grandissait. Un jeune gentilhomme, Jean de Metz, et des bourgeois, et des prêtres, et des marchands de la ville venaient interroger l'envoyée de Dieu, chez les pauvres gens qui la logeaient. Les habitants s'entendaient pour lui offrir des vêtements pareils à ceux des hommes d'armes, un cheval, des

provisions. Ils étaient tous émerveillés de l'autorité et de l'assurance qui étaient dans ses paroles, et ils l'appelaient « la messagère de Dieu ».

— N'avez-vous pas peur? disaient-ils. Les routes sont longues, jusqu'à Chinon, où est le Dauphin. Elles sont barrées d'ennemis qui vous arrêteront.

Mais Jeanne disait fermement :

— Je ne crains pas les hommes d'armes; la route est toute ouverte devant moi. J'ai pour moi Dieu mon Seigneur. C'est lui qui préparera les voies pour me conduire au Dauphin. C'est pour cela que je suis née.

Robert de Baudricourt céda enfin; il écrivit une lettre qui devait être portée au roi de France, et donna à Jeanne une épée.

Dans l'après-midi du mercredi 23 février 1429, six cavaliers étaient groupés devant la porte de la maison où Jeanne habitait depuis plusieurs semaines, à Vaucouleurs. Un bourgeois alla chercher un cheval tout sellé et le tint en bride. Il y avait un grand nombre de spectateurs, et ils étaient émus, parce qu'ils savaient que Jeanne allait partir. Ils attendaient, et se montraient l'un à l'autre Jean de Metz, qui devait commander l'escorte. Sur le seuil, entourée de ses hôtes et de son cousin, qui lui disaient adieu, Jeanne d'Arc parut. Elle était toute vêtue de sombre, pourpoint, chausses, robe courte, et elle avait les cheveux coupés à la naissance du cou, comme un chevalier.

Allez, Jeanne! La France est bien malade. Vous la délivrerez, de par le Roi des cieux, et vous mourrez pour elle!

Jeanne s'approcha du cheval qui était tout sellé, sauta dessus légèrement, et se mit à chevaucher du côté où est la Loire.

L'enfance d'un grand savant : Pasteur

Peu de noms sont aussi justement célèbres que celui de Pasteur. Dans l'ordre de la science, le XIX[e] siècle n'en a pas de plus grand, il n'en a pas, je puis dire, de meilleur. Vous-mêmes, enfants, vous devez le retenir et l'aimer. Car Louis Pasteur a été votre ami, sans que vous vous en doutiez; il a travaillé utilement pour vous, pour vos parents, pour toutes les générations d'hommes qui vivront. Toutes les gloires ne sont point faites ainsi de services rendus. Lui, par chacune de ses découvertes, il a servi les hommes, directement; il a trouvé des méthodes et des remèdes qui ont conservé et qui conserveront beaucoup d'existences humaines; il a protégé d'immenses richesses nationales. N'avez-vous pas entendu parler des infiniment petits appelés microbes, qui sont la cause de la fermentation, et les agents d'une foule de maladies? Pasteur les étudia et les combattit. Pensez à la puissance d'esprit et à la patience qu'il faut pour

lutter contre des ennemis si mystérieux et si nombreux! Il reconnut le microbe de la rage, et composa un sérum qui, injecté dans le sang, préserva d'abord des animaux mordus par des chiens enragés. Puis, ses expériences lui semblant probantes, il osa essayer le traitement sur un homme. Jusqu'à lui, il n'y avait pas de remède.

Un matin, il vit arriver à son laboratoire un



petit Alsacien de neuf ans. L'enfant lui était envoyé par un médecin de Strasbourg. Il se rendait à l'école de son village, raconta sa mère, quand il fut assailli et terrassé par un chien qui lui fit quatorze blessures. Il pouvait à peine marcher, tant il souffrait, le jour où il se présenta devant Pasteur. Celui-ci, ayant pris conseil de plusieurs médecins, ses amis, et tremblant comme s'il avait été le père de l'enfant, résolut de faire une première vaccination avec le sérum qui avait sauvé des animaux, mais qui

pouvait tuer les humains. Le petit Joseph Meister supporta, sans même pleurer, cette première piqûre, puis les autres. Il dormait toute la nuit, tandis que Pasteur ne dormait pas. Après vingt jours, il repartait pour l'Alsace, et le terrible mal n'avait pas éclaté. Trois mois plus tard, un jeune berger du Jura, Jean-Baptiste Jupille, accourait au laboratoire de Pasteur. Celui-là, il s'était battu avec un chien enragé, afin de protéger cinq enfants plus jeunes, ses camarades, qui se sauvaient; il l'avait terrassé et assommé à coups de sabot. Mais ses deux mains étaient criblées de morsures. Pasteur le soigna comme l'autre. Et, bien que les blessures fussent déjà vieilles de six jours, il réussit à empêcher la rage d'éclore dans les tissus.

Le remède était désormais éprouvé. Depuis lors, c'est-à-dire depuis 1885, les inoculations contre la rage se pratiquent dans le monde entier, et ont sauvé des milliers de personnes. Pasteur a, de même, découvert des moyens de combattre la maladie charbonneuse, qui fait tant de ravages parmi les troupeaux de moutons et de bœufs, et aussi la maladie des vers à soie, celles du vin, celles de la bière. C'est d'après les méthodes pastoriennes que le docteur Roux a inventé le sérum qui guérit le croup.

Quand on représentait à Pasteur qu'il s'exposait, en manipulant tous les jours tant de germes mortels, en étudiant, sur des animaux ou des hommes, les causes des maladies conta-

gieuses, il répondait : « Eh! qu'importe? La vie au milieu du danger, c'est la vraie vie, c'est la grande vie, c'est la vie du sacrifice, c'est la vie de l'exemple, celle qui féconde! »

Ses découvertes, sa probité scientifique, la dignité de sa vie, son désintéressement, — car Pasteur ne voulut point tirer un profit personnel de ses inventions dont une seule eût pu faire sa fortune, — valurent au savant français une gloire incomparable. Toutes les nations adoptèrent ses méthodes, célébrèrent son nom, et reconnurent la noblesse de la France, dans ce fils d'un tanneur de la Franche-Comté.

A l'origine de cette illustre vie, on trouve une famille où l'on s'aimait, l'exemple du travail, le sentiment vif de la patrie et de l'honneur.

Les Pasteur étaient originaires de la Franche-Comté. Laboureurs et meuniers aux siècles anciens, ils étaient représentés à Dôle, au commencement du XIXe siècle, par Jean-Joseph Pasteur, ancien soldat de l'Empire, qui avait fait la campagne d'Espagne, puis gagné les galons de sergent-major et la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Bar-sur-Aube, en 1814. A la paix, il avait repris son métier de tanneur. Ce fut le père de Louis Pasteur, né à Dôle, le 27 décembre 1822. L'enfant, lorsqu'il eut l'âge d'apprendre à lire, alla à l'école primaire d'Arbois, petite ville où son père était venu habiter. « L'enseignement mutuel était alors de mode. Les élèves étaient divisés par

séries. Un camarade apprenait à lire aux autres, qui épelaient ensuite à haute et assourdissante voix. Le maître, M. Renaud, se promenait de groupe en groupe, et désignait les moniteurs[1]. » La première dignité que connut Louis Pasteur fut celle-là : moniteur d'alphabet.

Au collège d'Arbois, où son père le plaça ensuite, il se montra un élève appliqué, et que, peu à peu, la passion du travail pénétrait. Il n'était pas dans les premiers de son cours, mais il sentait la puissance de sa volonté, et déjà, il se fiait en elle, comme au plus sûr moyen de dépasser tous ceux de ses camarades qui semblaient plus brillants que lui. « Une fois que l'on est au travail, écrivait-il à une de ses sœurs, on ne peut plus vivre sans lui. D'ailleurs, c'est de là que dépend tout dans ce monde. » L'ambition lui venait. Il se laissait aisément persuader de se préparer pour l'École Normale supérieure. Mais un sentiment plus rare accompagnait cette ambition naissante. Louis Pasteur voulait s'élever pour faire le bonheur des siens, pour honorer et remercier son père, et il éprouvait une reconnaissance touchante envers ceux qui l'aidaient dans ses études. Ses premiers petits appointements, lorsqu'il fut nommé surveillant au collège de Besançon, il les offrit, pour payer l'éducation de sa plus jeune sœur. Un peu plus tard, en 1843, ayant été reçu, le

1. La *Vie de Pasteur*, par M. René Vallery Radot.

quatrième, à l'École Normale, il se souvint qu'il n'avait point payé pension entière chez un compatriote établi à Paris, M. Barbet, qui dirigeait une école préparatoire. Et, de lui-même, il alla proposer, à son ancien préparateur, de venir chaque semaine, le soir du jour de sortie, donner une leçon de physique aux élèves de la pension.

D'après tout ce qu'on sait de l'enfance de Louis Pasteur, l'éducation de la volonté et celle du cœur fut admirablement comprise par ces parents si laborieux, si droits, si attentifs. La médiocrité de leur fortune ne nuisit point à la perfection du chef-d'œuvre. Elle y servit au contraire, en prouvant au jeune homme que le bonheur familial, la beauté du caractère, la générosité, sont indépendants de la richesse. Lui-même il l'a reconnu, dans une lettre que je veux citer.

Louis Pasteur était déjà un savant très connu ; il était directeur des études scientifiques à l'École Normale supérieure de Paris, et membre de l'Académie des sciences, lorsqu'il perdit son père. Le soir même du jour où il arriva à Arbois, dans la maison en deuil, il écrivit à sa femme et à ses enfants une lettre où il laisse parler son grand cœur simple, et où l'on voit ce que son génie devait à la forte tendresse paternelle[1].

1. Cette lettre est extraite du beau livre, *La Vie de Pasteur*, par M. René Vallery Radot, Paris, Hachette et Cie, éditeurs.

« Ma chère Marie, mes chers enfants, le pauvre grand-père n'est plus, et nous l'avons conduit ce matin à sa dernière demeure. Il est aux pieds de la pauvre petite Jeanne. Jusqu'au dernier instant j'ai espéré le revoir, l'embrasser une dernière fois, lui donner la consolation de presser dans ses bras son fils qu'il a tant aimé; mais, en arrivant à la gare, j'aperçus des cousins tout en noir qui venaient de Salins. Seulement alors j'ai compris que je ne pourrais plus que l'accompagner au cimetière.

« Il est mort le jour de ta première communion, ma chère Cécile : deux souvenirs qui ne sortiront pas de ton cœur, ma pauvre enfant. J'en avais le pressentiment lorsque, le matin même, à l'heure où il était frappé pour ne plus se relever, je te demandais de prier Dieu pour le grand-père d'Arbois. Tes prières auront été bien agréables à Dieu, et qui sait si le grand-père lui-même ne les a pas connues, et ne s'est pas réjoui avec la pauvre petite Jeanne des saintes ferveurs de Cécile?

« J'ai repassé tout le jour, dans ma mémoire, toutes les marques d'affection de mon pauvre père. Depuis trente années, j'ai été sa constante et presque unique préoccupation. Je lui dois tout. Jeune, il m'a éloigné des mauvaises fréquentations, et m'a donné l'habitude du travail et l'exemple de la vie la plus loyale et la mieux remplie. Cet homme était, par la distinction de l'esprit et du caractère, bien au-dessus de sa

condition, à juger des choses comme on le fait dans le monde. Lui, ne s'y trompait pas : il savait bien que c'est l'homme qui honore sa position, et non la position qui honore l'homme. Tu ne l'as pas connu, ma chère Marie, au temps où ma mère et lui travaillaient si durement pour leurs chers enfants qu'ils aimaient tant, pour moi surtout, dont les livres, les mois de collège, la pension à Besançon coûtaient cher. Je le vois encore, mon pauvre père, dans les loisirs que lui laissait le travail manuel, lisant beaucoup, s'instruisant sans cesse, d'autres fois dessinant ou sculptant du bois... Il avait la passion du savoir et de l'étude. Je l'ai vu étudiant des grammaires, la plume à la main, les comparant, les commentant, afin d'apprendre, à quarante et cinquante ans, ce que lui avaient refusé les infortunes de ses premières années...

« Et ce qu'il y a de touchant dans son affection pour moi, c'est qu'elle n'a jamais été mêlée d'ambition. Tu te rappelles qu'il m'aurait vu, disait-il, avec plaisir régent du collège d'Arbois. C'est que, derrière mon avancement possible, il voyait le travail qui le procurerait, et, derrière ce travail, ma santé qui pourrait en souffrir. Et pourtant tel qu'il était, tel que je le vois mieux aujourd'hui, quelques-uns des succès de ma carrière scientifique ont dû vivement l'enorgueillir en le comblant de joie. C'était son fils, c'était son nom. C'était l'enfant qu'il avait guidé et conseillé. Ah! mon pauvre père, je suis bien heu-

reux de penser que j'ai pu te donner quelques satisfactions! »

La jeunesse d'un grand peintre : Jean-François Millet

Je veux vous raconter l'enfance et la jeunesse d'un paysan qui fut un homme de haut esprit, et l'un des plus grands peintres du XIXe siècle.

Il était Normand, mais Normand de la falaise, né le 4 octobre 1814, au hameau de Gruchy, qui dépend de la commune de Gréville, non loin de Cherbourg. Enfance magnifique! Elle eut trois maîtres qui tous trois la firent sérieuse, et préparèrent la noblesse de l'homme; elle eut trois disciplines et trois amours : la terre qu'il travaillait, la mer qu'il regardait en travaillant, et une famille de vieille souche chrétienne.

Les Millet vivaient sur leur bien. Le père était un homme grave, songeur, qui avait le don de comprendre la nature, et un goût développé pour la musique. Il disait à son fils, quelquefois, en prenant un brin d'herbe : « Vois donc comme c'est beau! » ou, en montrant un arbre : « Vois comme cet arbre est bien fait; il est aussi beau qu'une fleur! » Le dimanche, il chantait à l'église. « Millet avait conservé des chants d'église que son père avait notés, et qu'on croirait de la main d'un scribe du XIVe siècle[1]. »

1. Sensier, *La Vie et l'œuvre de J.-F. Millet.*

La mère, née à Sainte-Croix-Hague, vivait dans le devoir effacé, et la sollicitude de tous les êtres qui dépendaient d'elle la tenait toujours agissante, inquiète et pâle de sourire. Quand elle fut toute vieille, elle osa exprimer cette âme maternelle et effarée, dans une lettre qui est bien émouvante. Mais, à l'époque où, jeune femme, elle élevait ses huit enfants, elle avait dans la famille le rôle de la Providence, attentive et secrète. De très vigoureux caractères l'entouraient et gouvernaient la ferme. C'était d'abord la mère de son mari, la grand'mère Jumelin, tendre, ardente, pieuse, portée à traduire en paroles et en lettres les pensées qui lui venaient. La grand'mère Jumelin avait un frère dans une vallée voisine, un frère meunier dans la vallée Hochet, et qui, ayant les loisirs des meuniers pour qui le vent travaille, les passait à lire Pascal et les écrivains de Port-Royal. Elle avait un autre frère religieux. Elle en avait un autre qui faisait, en deux jours et deux nuits, à pied, sans prendre le temps de dormir, le trajet de la Hague à Paris, soit cent lieues de pays, comme on disait. Femme éminente, de qui vinrent à Jean-François Millet beaucoup d'exemples décisifs. Elle était sa marraine, elle portait le costume ancien de la Hague, et parlait patois. Vous savez qu'aux heures où le soleil commence à monter, les maisons de paysans sont très silencieuses, car les hommes et les bêtes sont partis pour les champs. Dans les

berceaux ou les lits, les enfants qui sont encore petits font de bons sommes. Les fenêtres sont ouvertes, la volaille picore devant, et le chien, qui a aboyé la nuit, dort dans sa niche. C'est l'heure où les femmes sont souveraines, les mères et les grand'mères. La grand'mère Jumelin



La maison natale de Millet.

s'approchait du lit où son Jean-François ne bougeait pas. Vous vous rappelez, quand on est petit, qu'on est réveillé, mais si bien au chaud, qu'on fait semblant de dormir? « Réveille-toi, mon petit François, disait-elle, si tu savais comme il y a longtemps que les oiseaux chantent la gloire du bon Dieu! » Elle était d'une charité grande. Les mendiants de ce temps-là ne menaçaient pas d'incendier les meules de paille.

Lorsqu'ils se présentaient à la ferme de Gruchy, la vieille femme « les saluait avec une révérence, et les faisait approcher du feu. Elle leur offrait à manger, elle les hébergeait, après s'être entretenue des nouvelles du pays; puis, quand ils partaient, elle remplissait leur besace[1] ».

Deux tendresses maternelles, comme on le voit, veillaient autour des enfants. Mais elles n'étaient point faibles, et elles savaient punir. Elles étaient l'amour véritable. Millet a raconté qu'après une tempête si forte qu'elle avait emporté les chaumes des toits, et brisé les ailes des oiseaux, même des mouettes, il était descendu sur la grève. « Là, disait-il, je me mis à ramasser sur le sable une petite sculpture en bois qui venait bien certainement d'un des navires perdus sur nos côtes. Quand ma mère me la vit, elle me gronda bien fort, se signa, et m'ordonna de la reporter où je l'avais trouvée, et de demander pardon au bon Dieu de mon larcin, ce que je fis de suite, bien honteux de mon action. »

Une autre figure de haut relief, un autre parent de la plus haute noblesse paysanne habitait la ferme de Gruchy, un grand-oncle Millet, prêtre, autrefois curé d'une paroisse d'où la Révolution l'avait chassé.

Pendant les mauvais jours de la Révolution, il s'était refugié à Gruchy. Mais sans vouloir aller plus loin dans la prudence, ayant peur que

1. A. Sensier.

ce ne fût lâcheté, il avait gardé la soutane, célébré la messe dans une chambre, et consacré le sang du Christ dans un calice de plomb. Après la tourmente, il était demeuré parmi les siens. Chaque matin, cet homme vénérable, confesseur de la foi, taillé en gladiateur, passait la première heure à l'église de Gréville où il remplissait l'office de vicaire, puis, revenant à la ferme, il prenait la bêche, ou attelait les chevaux à la charrue ou au tomberau, et il partait pour le travail. Arrivé dans le champ, il enlevait sa soutane, restait en manches de chemise et en culotte, et, le front rafraîchi par le vent de la mer, comprenant toute la beauté du monde visible et songeant à l'autre, il travaillait. Il s'interrompait, à certaines heures, pour lire son bréviaire. Et il emmenait presque toujours avec lui son petit-neveu Jean-François, auquel il avait appris à lire. Ensemble ils retournaient le guéret; ensemble ils semaient ou moissonnaient, le petit faisant comme un jeu ce que le grand vieux faisait pour vivre; ou bien ils descendaient au bas des falaises, et, avec des rateaux, pieds nus dans l'écume des vagues étalées, ils amassaient les varechs abandonnés par le flot, et qui servent d'engrais, tout le long de nos côtes.

Avec lui encore, Jean-François faisait des promenades. Il racontait plus tard, dans une note intime, que le grand-oncle l'avait mené chez une vieille dame qui habitait une maison plus belle que la leur. « La dame était âgée, et

reste dans mon souvenir comme le type de la dame d'autrefois. Elle me fit beaucoup de caresses, me donna une beurrée de miel, et, pardessus le marché, une belle plume de paon. Comme je me souviens d'avoir trouvé le miel bon et la plume belle! J'avais déjà été émerveillé en entrant dans la cour, car j'avais vu deux paons perchés sur un grand arbre, et je ne revenais pas des beaux yeux qui étaient sur leur longue queue. »

Quand il fut en âge de faire sa première communion, Jean-François Millet alla au catéchisme de Gréville. Et vous pourrez l'y suivre. Vous n'aurez qu'à regarder le portrait de cette église au musée du Louvre; vous verrez de vieilles pierres usées par le vent, un sol pauvre et sans arbres, la mer, présente dans l'aspect du pays et dans les brumes mauves, vers la gauche, et, par-dessus tout cela, un ciel clair qu'on dirait encore mouillé et brillant d'une pluie récente, comme des yeux jeunes qui ont pleuré. Le vicaire de Gréville, ayant remarqué la belle intelligence de l'enfant, avait proposé à Jean-François de lui apprendre le latin. Il lui fit traduire très aisément Virgile et la Bible. Et comme ce petit Millet parlait avec beaucoup d'âme de son Virgile, et des images de la Bible, et des nuages, et de la mer, le curé du village l'ayant considéré, lui dit : « Ah! mon pauvre garçon, tu as un cœur qui te donnera du fil à retordre; va, tu ne sais pas comme tu souf-

friras! » Ce qui fut vrai. Mais les cœurs qui souffrent, et qui sont braves, sont les grands cœurs.

Bientôt, il fallut abandonner les leçons, parce que le père eut besoin que Jean-François revint au travail de la terre. Mais le goût de l'étude ne changea pas. Au retour des champs, Jean-François Millet, à l'âge indécis où tant d'ardeur se mêle à tant de paresse, lisait les deux livres que j'ai déjà nommés, et aussi les volumes que le grand-oncle et la grand'mère avaient introduits sous le toit de chaume de Gruchy : la Vie des Saints, les Confessions de saint Augustin, les Lettres de saint François de Sales, les Lettres de saint Jérôme, Bossuet, Fénelon... Quelquefois aussi, et même dans le chaud de la moisson, quand les autres travailleurs dormaient sur leur lit, « faisaient la mérienne », comme on dit joliment dans les provinces, il dessinait ce qu'il voyait autour de lui.

Or, un jour, un dimanche, Jean-François, qui était le second des enfants et l'aîné des fils, venait d'avoir dix-huit ans, lorsque, rentrant de la messe, il prit un charbon dans le foyer, et dessina, de souvenir, un bonhomme qu'il avait rencontré sur la place. La ressemblance, la vigueur du dessin, révélaient autre chose qu'un goût enfantin de la caricature. Le père rentra à son tour, considéra la feuille de papier, puis son grand fils, et il dit, lui qui parlait rarement : « Mon pauvre François, je vois bien que tu es

tourmenté de cette idée-là; j'aurais bien voulu t'envoyer te faire instruire dans ce métier de peintre qu'on dit si beau, mais je ne le pouvais : tu es l'aîné des garçons et j'avais trop besoin de toi; maintenant tes frères grandissent, et je ne veux pas t'empêcher d'apprendre ce que tu as tant envie de savoir. Nous irons bientôt à Cherbourg, nous saurons si tu as vraiment des dispositions dans ce métier pour y gagner ta vie. »

Alors commence, pour Jean-François Millet, la seconde vie, celle du peintre, qui fut plus glorieuse que la première, mais moins heureuse, et qu'il fallait bien qu'il vécût, pour l'honneur de la peinture française, pour que la grandeur de la vie rurale fût mieux comprise, et que plusieurs âmes fussent attendries et élevées, par l'art muet de ce petit paysan du Cotentin. Il va apprendre à dessiner et à peindre, et essayer tous les genres, mais il ne sera lui-même que le jour où il aura repris contact avec la campagne, et retrouvé là toutes les images, toutes les émotions de sa jeunesse laborieuse, saine et religieuse.

Le jeune Millet partit pour Cherbourg, avec son père, et commença à travailler sous la direction d'un homme obscur, qui donnait dans la ville des leçons de dessin. Bientôt, ayant obtenu une bourse de la ville de Cherbourg, il partait pour Paris, où il arriva, bien seul, bien triste, effaré à la vue de tant de monde, de tant de boue, et de tant de fumée, un soir de janvier 1837.

Je n'ai pas à vous dire la suite : comment il travailla dans la pauvreté et dans la vaillance, comment il fit choix, un peu plus tard, pour y peindre, d'un village en lisière de la forêt de Fontainebleau, Barbizon, et comment il devint le plus sûr, le plus émouvant, le plus célèbre des peintres de la vie rurale[1]. Mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'il ne renia jamais ses origines paysannes, sa Normandie, son enfance nourrie de l'Évangile et de la Bible, et que la grandeur de son œuvre est due, pour une part, à cette fidélité.

FÊTES RELIGIEUSES AU PAYS DE FRANCE

La fête de Pâques.

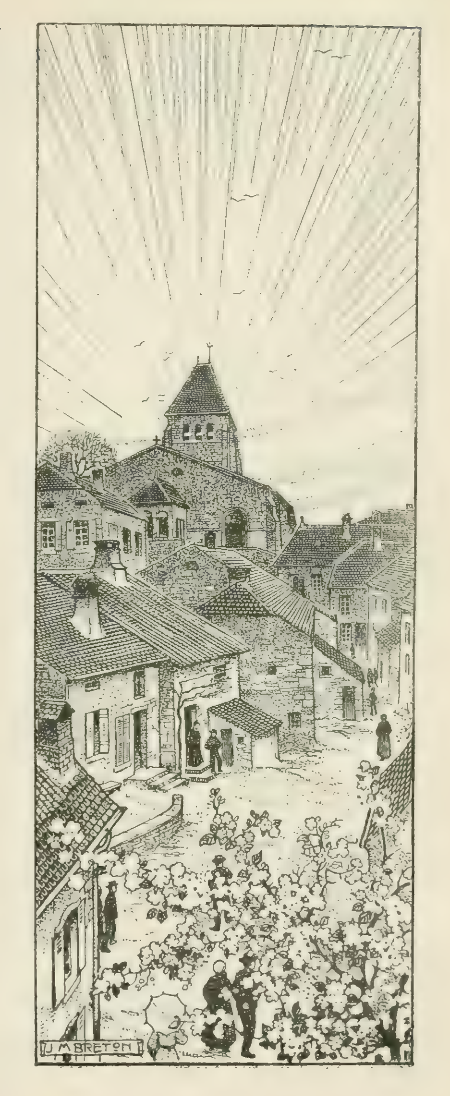
Voyez comme, le jour de Pâques, chacun sort son plus beau chapeau, sa plus belle robe, sa plus belle jaquette, un col blanc, et comme les demoiselles, même celles de la campagne, habituées à travailler tête nue, au grand air, se

1. *L'Angelus, Les Trois glaneuses dans les chaumes, Le Vanneur, Le Berger au parc, L'homme qui greffe un pommier, La mère qui donne la becquée, La femme donnant à manger aux poules,* sont parmi ses œuvres les plus connues.

hâtent d'ouvrir l'ombrelle neuve qu'elles ont achetée à la ville! Elles n'ont pas tort. J'ai connu des bonnes gens qui n'avaient pas coutume d'aller, le dimanche, à la messe, mais qui, le matin de Pàques, n'auraient pas manqué l'office pour l'empire du monde. Ils étaient les premiers arrivés à la porte de l'église, un gros livre sous le bras, une petite joie dans les yeux. Ils voulaient qu'une fois au moins dans l'année, leur cœur oublieux, leur cœur distrait, battît près des autres qui furent toujours fidèles, pensàt comme eux et se réjouît avec eux. Ils avaient bien raison. La fête est celle de la résurrection de Notre-Seigneur. Le printemps l'annonce et l'accompagne. Il a été fait pour que, voyant toutes choses ressusciter, nous pensions plus aisément qu'il en sera de même de nous.

La date de la fête varie. Nos pères disaient que Pàques peut être haut ou bas. Mais toujours la terre a commencé sa vie nouvelle. Quelquefois elle est toute parée et resplendissante, et l'on peut répéter, en se mettant à la fenêtre, les phrases, douces à entendre, du Cantique des Cantiques : « L'hiver a achevé son cours; les pluies ont cessé; les fleurs se sont écloses dans nos champs; on entend la voix de la tourterelle, le figuier pousse ses fruits, et la vigne en fleur exhale ses parfums ». Le plus souvent, il n'y a que de petits signes de printemps, lorsque les cloches, muettes dans les clochers depuis le jeudi saint, recommencent à sonner :

mais ils ne laissent point de doute. C'est la pâquerette dans les prés, c'est une branche d'amandier dans le verger, et, s'il n'y a pas de verger, ni de haie d'aubépine ou d'épine noire, c'est, bien sûr, un pauvre brin de saule qui s'est dépêché de grossir ses bourgeons.



Regardez les bourgeons du saule : ils sont dodus, poilus, soyeux,comme des petits chats qui s'amuseraient à grimper au même mât de cocagne. Regardez

encore les genêts, que personne n'a semés, parce qu'ils n'ont pas de bois qu'on puisse vendre, ni de fruit qu'on puisse manger. Les genêts sont des gueux, ils ont le pied dans la terre pauvre, dans la pierraille, mais qu'importe? ils fleurissent de toutes leurs forces, de tout leur cœur. Il n'y eût jamais une fête de Pâques, fût-elle au mois de mars, qui ne trouva point le genêt tout habillé, dans sa belle robe dorée qui ne lui coûte rien. Et que disent-ils, les genêts, les aubépines, les saules, les amandiers? Ils disent : « Alleluia! alleluia! Pâques va venir, Pâques est venu! Le Seigneur du monde a racheté la terre! Les hommes avaient peur d'eux-mêmes, parce qu'ils avaient péché, et voici que Jésus-Christ a obtenu leur pardon s'ils le veulent! Ils avaient peur de la mort, et il a traversé la mort, il l'a vaincue pour eux, il leur a montré le passage! »

Petits, pourquoi les hommes ne sont-ils pas tous joyeux quand de si belles nouvelles leur sont annoncées? C'est un mystère de tristesse. Vous, du moins, ayez l'âme fleurie, comme les genêts, quand vous entendrez dire que le jour de Pâques s'est levé, et que le Christ est ressuscité.

La Toussaint.

Le mois de novembre est le mois de la Toussaint, et la pensée de cette fête le remplit. Pensée

grave et apaisante, qui me paraît être comme une bonne herbe, dont on mâche la feuille en se promenant, et qui laisse dans les veines la vie puisée aux sources de la terre. Elle est d'abord amère. La fête du 1er novembre et celle des morts sont aussi voisines que possible. Dans la réalité, et pour chacun de nous, la seconde sera chômée la première : nous mourrons.

Si bien habitué qu'on soit à cette idée, elle n'est pas de celles qu'on retient volontiers. On lui dit : « Il faut sans doute que vous paraissiez en scène et que nous vous regardions en face. Mais votre rôle n'est que d'un moment. Entrez, sortez, et laissez-nous. Vous troublez depuis l'enfance tous ceux qui vivent. » Nous sommes très ridicules dans nos rencontres avec elle. Les braves ne sont point alors les hommes célèbres, ni les puissants, ni les soldats, même rengagés, ni les parleurs qui ont fait taire souvent le bon droit effrayé; mais des femmes, des pauvres, des méditatifs, des mystiques, comme disent les gens de bourse. Pour moi, j'avoue ingénument que je passe vite sur les scènes de ce cinquième acte de la vie, pour arriver au dénouement. C'en est bien un. J'ai toujours senti nettement, sûrement, que ce quelque chose qui nous anime pouvait se suffire, et que cela s'échapperait d'un vol puissant, et laisserait le corps « comme un vêtement », et tressaillirait d'une épouvante et d'une joie qu'aucun de ses sens ne lui avait donnée. Je la vois d'abord, cette

âme, la mienne, celle de mes proches, lancée à travers l'ombre, puis pénétrant dans l'infinie lumière. Elle ne monte pas, elle glisse, rasant l'abîme, comme les cailles vont sur la mer, droit vers la plage. Et alors il y a tout plaisir et tout profit à imaginer la compagnie des saints, où elle n'eût jamais osé entrer, si Dieu l'avait laissée se juger elle-même.

C'est une compagnie délicieuse. Songez donc : rien que d'honnêtes gens, contents de vous voir, qui vous font place, des parents qu'on retrouve, de très vieux pères qu'on n'a pas connus, qui vous embrassent en disant : « Tu es de ma race! » des accueils dont pas un ne ment, des regards qui n'ont rien à cacher, une multitude fraternelle, rassemblée à travers tous les temps et tous les pays, pour vivre dans l'éternel merci.

Dans l'éternelle surprise également. Quelle prodigieuse histoire ils connaîtront, tous ceux-là qui aborderont au rivage! la vraie, la dramatique, l'insoupçonnée, toute l'histoire vue dans les âmes! Ils découvriront le sens caché de la vie, les desseins, les élans, les volontés, les faiblesses, les repentirs, l'incessante poursuite de chacun par une miséricorde attentive et rebutée. Tout le meilleur du monde sera là, et nul ne sera fier de soi : la Puissance qui sauve aura presque tout fait.

La plupart seront de ma religion, mais il s'en trouvera aussi qui ne savaient point en être, et qui en étaient par la bonne foi, par la bonne

volonté et par la droiture de la vie : des païens, des schismatiques, des hérétiques, plusieurs de ceux que les hommes eussent damnés volontiers, et qu'une justice plus miséricordieuse aura déclarés recevables là-haut. Je médite souvent sur cette doctrine, et j'admire combien elle est large, et combien fortement elle incline au respect d'autrui. Je pense, avec délices, que la plupart de ces âmes saintes ne sont que des pardonnées. Je les appelle à mon secours, je leur dis : « Donnez-moi la bonne volonté à laquelle une si belle promesse a été faite : la paix qui est si loin de l'immobilité. »

Noël.

En certains villages normands, aujourd'hui encore, on peut voir, à la messe de minuit, des bergers avec un agneau. Si j'en crois un de mes amis, on a compté, cette année même, dans le bourg de Venable, près de Gaillon, plus de quinze bergers, couverts de la houppelande et portant la houlette. Ils se tenaient, par honneur, dans le chœur de l'église. Que venaient-ils faire? Vous le devinez. Un grand souvenir a traversé les siècles. Les pauvres furent les premiers invités à saluer Dieu fait homme. Ils le furent par les plus grands seigneurs, les anges, qui se montrèrent à eux et chantèrent le premier Noël. Ah! je les vois, ces bergers, sur les collines de

Bethléem! Ils sommeillaient à demi, appuyés sur leur bâton, n'attendant rien, sinon que la lumière de la lune passât et que vînt celle du soleil. Le vent glissait le long des pentes. Ils se défendaient contre lui en lui tournant le dos, en s'accroupissant sur leurs talons, et leur manteau traînait à terre. L'ombre des oliviers voyageait lentement parmi les cailloux. Une rumeur inusitée arrivait de la ville assoupie et blanche. Il y avait des lueurs de lampes à quelques fenêtres, à cause de la foule qui emplissait les hôtels. Un des bergers, le plus vieux, songeait : « Si je pouvais avoir un abri! » Et le plus jeune rêvait : « Si quelqu'un pouvait me sourire! » Ce fut alors que les anges parurent et dirent : « Venez! »



Les bergers descendirent tous des collines. Ils vinrent chacun de son pâturage. Les plus âgés ne tiraient plus la jambe; les plus soigneux ne pensaient plus aux brebis : ils avaient le cœur tout plein de la musique divine qu'ils venaient d'entendre, et de la promesse faite aux hommes de bonne volonté. Et, tant qu'ils furent en chemin, ils se crurent bien heureux. Mais quand ils virent l'Enfant, ils jugèrent que la joie an-

cienne n'était rien, et que le bonheur c'était maintenant; ils sentirent que leur cœur s'ouvrait tout grand; ils comprirent que la joie des âmes était née, que la loi de crainte était finie, que tous les hommes étaient aimés, et que, pour aller à Dieu, les bergers avaient le pas sur les rois.

Depuis lors, tous les pays de chrétienté ont composé des chansons de Noël; tous les fidèles ont chanté la nuit la plus belle que le monde ait vue. Ils ne savent quel nom lui donner, comment lui dire : « Nous vous remercions. » Un poète du XVIe siècle, le comte d'Alsinois, l'appelle « la nuit la plus heureuse, nuit couronnée en beauté non pareille, nuit éclairée en beauté plus que rare, nuit divine, nuit bénite, nuit désirée, qui à tous jours doit être préférée ».

Ne restez pas dans vos lits, cette nuit-là, mes petits; demandez à vous lever; prenez le chemin de l'église : votre place est auprès de la crèche. Comme les bergers, vous ne pensez pas à grand'chose; comme eux, vous n'apporterez d'autres présents que vos cœurs tendres. Si vous laissiez venir les années, vous seriez comme les rois, qui ne furent reçus que les seconds, qui eurent bien du tracas pour former leur cortège, et un voyage bien long à faire, et qui donnèrent de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

Mes petits, j'ai souvent songé : que devinrent les présents des rois? Il me semble que l'or fut distribué, par l'Enfant Jésus, aux bergers qui

ne se lassaient pas de revenir. La myrrhe, qui embaume, Jésus la remit à sa mère, en lui disant : « Gardez-la pour m'ensevelir. » L'encens fut jeté au feu de l'étoile, de l'étoile qui avait amené les mages, et dans les nuits de Noël, quelquefois, j'ai cru respirer son parfum et voir sa vapeur blanche.

LA FRANCE AU DELA DES VOSGES

Ce que furent les deux provinces d'Alsace et de Lorraine.

L'histoire de l'Alsace-Lorraine, depuis la guerre de 1870, c'est le livre des regrets. Nulle fraction de peuple, séparée par la force, n'a donné de plus belles preuves, ni de plus constantes, de sa fidélité à l'ancienne patrie. Or, cette patrie est la nôtre. Toutes les larmes versées, tous les sacrifices faits pour elle, disent qu'elle est digne d'amour.

On peut affirmer que la Lorraine devint toute française dès l'avènement du duc Stanislas en 1736; mais elle était partiellement à nous depuis bien plus longtemps, et des Lorrains avaient combattu pour la France avant même que Jeanne d'Arc eût paru.

La réunion de l'Alsace à la France, qui eut

lieu en 1648, était désirée par la plupart des Alsaciens. Ceux mêmes qui ne l'avaient pas souhaitée s'y rallièrent vite et fortement. La domination française fut douce. Elle respecta les franchises, la langue, la liberté religieuse des nouveaux Français. Rien ne ressemblait moins que l'Alsace d'alors, à un pays conquis, soupçonné et contraint. Déjà, en 1709, sous Louis XIV, l'ambassadeur du roi de Prusse écrivait : « Il est notoire que les habitants de l'Alsace sont plus Français que les Parisiens, et que le roi de France est si sûr de leur affection à son service et à sa gloire, qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, de hallebardes, d'épées et de plomb, toutes les fois que le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et qu'ils courent en foule sur les bords du Rhin, pour empêcher ou au moins disputer le passage à la nation germanique, au péril évident de leur propre vie, comme s'ils allaient en triomphe. Il faut donc laisser les Alsaciens au Roy qu'ils adorent, et au pays auquel ils donneront maintenant toujours conseil, faveur, aide et secours dans l'occasion. »

Louis XV fut reçu triomphalement par l'Alsace. Plus tard, sous le règne de Louis XVI, Strasbourg célébra par de grandes fêtes l'anniversaire de sa réunion à la France, et ses représentants proclamèrent en son nom : « Tous les ordres et citoyens de la ville de Strasbourg, jouissant depuis cent ans, sous la domination

de la France[1], d'une tranquillité et d'un bonheur inconnus à leurs ancêtres, ont marqué le désir unanime de témoigner publiquement leur reconnaissance et leur attachement. »

Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, plus encore que sous l'ancien régime, l'Alsace et la Lorraine firent superbement leur devoir de provinces frontières. De tous les vignobles, de toutes les houblonnières de l'Alsace, et des plateaux onduleux de la Lorraine, il se leva tant de soldats glorieux que la liste en serait lourde, même pour la mémoire d'un enfant bien doué. Rappelez-vous seulement Kellermann, de Strasbourg, le héros de Valmy; le comte de Custine, de Metz, qui prit Mayence; Kléber, de Strasbourg, dont la statue est encore là, sur une place, comme un peu de France, vivante mystérieusement, et devant laquelle les étudiants défilent chaque année; Mouton, de Phalsbourg; Rapp, de Colmar, engagé à seize ans; Lefebvre, de Rouffach, duc de Dantzig par la grâce de la victoire; le maréchal Ney, de Sarrelouis; Lassalle, de Metz; Richepanse, Molitor, Eblé... Aujourd'hui encore, en 1910, soixante-seize généraux, originaires d'Alsace-Lorraine, figurent sur les contrôles de l'armée française.

C'est une partie de cette Lorraine et c'est presque toute l'Alsace, qui furent arrachées à

1. Strasbourg n'avait été définitivement réuni à la France qu'en septembre 1681.

la France par le traité de Francfort. Oh! quelle douleur vraie, des deux côtés, et comme cette frontière nouvelle était bien une blessure! Les protestations, les cris, les appels à la justice et les appels à la pitié des vainqueurs se croisèrent inutilement d'un bout du monde à l'autre.

Devant l'assemblée nationale, réunie à Bordeaux, les députés des départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges, portèrent la protestation de l'Alsace et de la Lorraine, avant que ne fussent signés les préliminaires de paix. Elle avait été rédigée par Gambetta. Elle fut développée par Keller. Les députés disaient :

« Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française, et nous jurons, tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendants, de le revendiquer éternellement, et par toutes les voies, envers et contre tous usurpateurs. »

Le 12 janvier 1871, l'évêque d'Angers, Mgr Freppel, né et élevé en Alsace, écrivait à l'empereur d'Allemagne cette lettre d'un accent si juste et comme prophétique.

« Sire,

« Au moment où l'Assemblée Nationale va « délibérer à Bordeaux sur les conditions de la

« paix, permettez à un évêque français, enfant
« de l'Alsace d'élever la voix pour plaider au-
« près de Votre Majesté la cause de sa patrie.
« Je cède à un besoin de cœur, comme je rem-
« plis un devoir de conscience, en faisant une
« démarche à laquelle je me sens autorisé par
« mon origine et par mon caractère.

« La guerre a été favorable à vos armes;
« vous avez eu, Sire, la plus haute fortune mi-
« litaire qui puisse échoir à un souverain, celle
« de vaincre les armées de la France. Ne soyez
« pas surpris d'entendre dire à un ministre de
« l'Évangile qu'il vous reste à vous vaincre vous-
« même. Autant le succès peut flatter une âme
« guerrière, autant la modération après la vic-
« toire a de quoi séduire un cœur généreux...

« Il semble résulter de divers documents que
« la cession de l'Alsace serait l'une des condi-
« tions proposées pour la paix future. Si telle
« était votre pensée, Sire, je supplierais Votre
« Majesté de renoncer à un projet non moins
« funeste à l'Allemagne qu'à la France. Croyez-
« en un Évêque qui vous le dit devant Dieu
« et la main sur sa conscience : l'Alsace ne vous
« appartiendra jamais. Vous pourrez chercher
« à la réduire sous le joug; vous ne la dompte-
« rez pas.

« Ne vous laissez pas induire en erreur par
« ceux qui voudraient faire naître dans votre
« esprit une pareille illusion. J'ai passé en Al-
« sace vingt-cinq années de ma vie; je suis

« resté depuis lors en communauté d'idées et
« de sentiments avec tous ses enfants : je n'en
« connais pas un qui consente à cesser d'être
« Français. Catholiques et protestants, tous ont
« sucé avec le lait de leur mère l'amour de la
« France, et cet amour a été, comme il de-
« meurera, l'une des passions de leur vie... Le
« même esprit vivra, soyez-en sûr, dans la gé-
« nération qui s'élève, comme dans celles qui
« suivront; rien ne pourra y faire, les séductions
« pas plus que les menaces. »

Plus tard, quand l'Assemblée Nationale, entraînée par M. Thiers, allait voter les préliminaires de paix, c'est-à-dire la cession des deux provinces, Keller s'écria :

« J'en appelle à Dieu, vengeur des justes
« causes, j'en appelle à la postérité qui nous
« jugera les uns et les autres, j'en appelle à
« tous les peuples, qui ne peuvent pas indé-
« finiment se laisser vendre comme un vil bé-
« tail, j'en appelle enfin même à l'épée de tous
« les gens de cœur, qui, le plus tôt possible,
« déchireront ce détestable traité. »

Aucune de ces voix ne fut écoutée. La force est née sourde. Il faut qu'elle ait peur de Dieu, pour ne pas abuser. L'Alsace-Lorraine devint terre d'Empire, gouvernée directement par l'Empereur. Alors, dans chaque famille lorraine, dans chaque famille alsacienne, la dure question de l'exil fut posée, discutée, méditée : « Devons-nous partir? Quitter l'Alsace? Quitter

la Lorraine ? Quitter notre maison, nos champs, nos voisins et nos affaires, nos morts qui sont dans nos cimetières, tant d'intérêts, d'affections, de souvenirs qui sont une grande part de nous-mêmes, peut-être la principale? Et si nous partons, où vivrons-nous? Comment? » Le traité de Francfort ordonnait aux sujets des territoires annexés, qui voulaient conserver la nationalité française, de quitter leur province avant le 1er octobre 1872. Supposez, enfants, qu'un pareil ordre soit donné, à vos parents et à vous, et que vous voyiez, attelée devant votre porte, la charrette qui emportera le mobilier de votre maison; représentez-vous les adieux de votre père et votre mère aux grands parents qui sont trop vieux pour faire le voyage, aux voisins, aux amis, qui n'ont pas pu trouver de travail au loin et qui doivent rester; pensez à la détresse de ces derniers regards, qui cherchent à retenir l'image de la chambre, de l'église, du village, du jardin, de la campagne familière, de la rue où chacun vous connaissait, et des figures aimées, qui sont toutes aux fenêtres, aux portes, et qui deviennent petites, petites, méconnaissables, parce que la charrette s'éloigne avec vous!

Voici la réponse de l'Alsace-Lorraine. Au 1er octobre 1872, 60.000 personnes, pour ne pas perdre leur part de France, avaient passé la frontière, et l'émigration continua, même après qu'elle ne fut plus légale. De 1875 à 1880,

le nombre des émigrants fut de 35.000; il fut de 60.000 entre 1880 et 1885; de 37.000 entre 1885 et 1890; de 34.000 entre 1890 et 1895. Cet exil par souvenir et par amour n'a pas entièrement cessé. Les jeunes gens d'Alsace et de Lorraine viennent encore s'engager dans notre Légion Étrangère. Cependant la plupart, même ceux qui aiment le mieux la France, acceptent aujourd'hui de servir dans l'armée allemande. Reconnaissent-ils la cession qui fut faite, malgré eux, de leur race française ou francisée à la race germanique? Non. Ils protestent d'une autre manière. Ils maintiennent, sur le sol gouverné à la manière allemande, un peu de la langue et beaucoup de l'âme française. Ils ne renoncent pas à leur civilisation, la nôtre, qu'ils estiment supérieure. N'ayant pas vu venir la revanche militaire qu'ils espéraient, ils affirment leur droit de former, à l'ouest de l'empire allemand, un pays à part; ils sont un peuple soumis, qui n'a de révolté que son idéal; qui demande la liberté d'aimer ce que nous aimons, et de se souvenir de nous.

Vous, enfants, prononcez avec respect le nom de l'Alsace et de la Lorraine. Et, pour que vous compreniez mieux comment les habitants de ces deux provinces sont les meilleurs témoins de la France, les plus braves, les plus fidèles, écoutez quelques histoires de là-bas.

QUATRE HISTOIRES ALSACIENNES OU LORRAINES

PREMIÈRE HISTOIRE (1870).

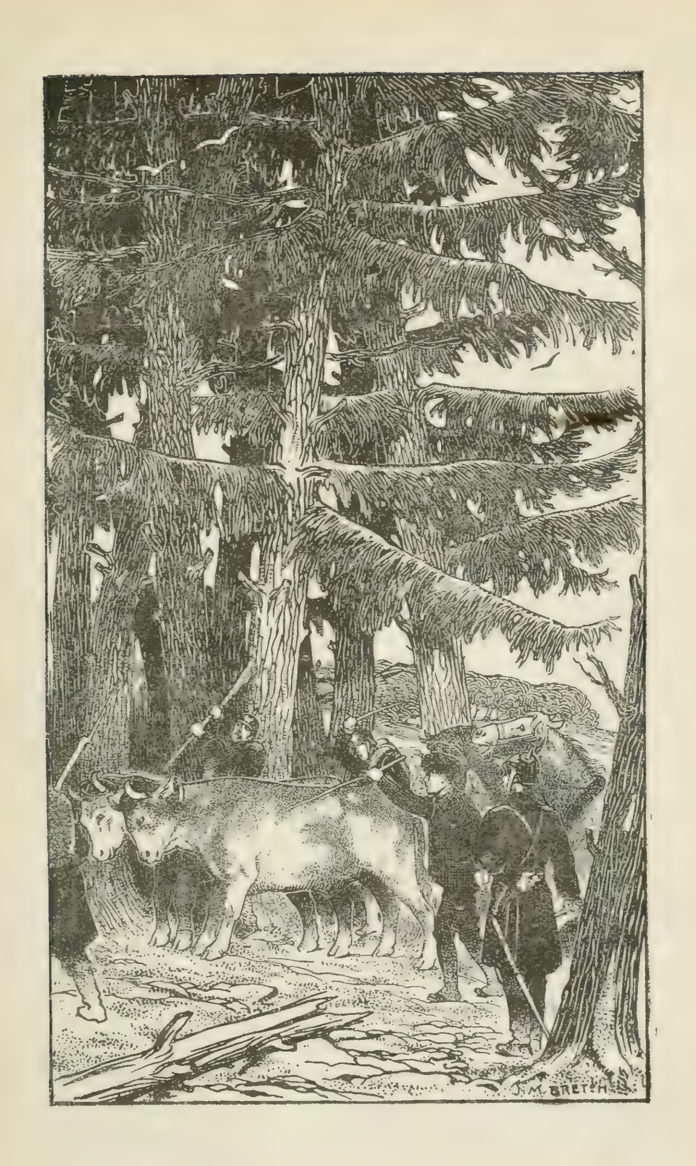
Les bœufs d'Alsace.

Un soir que j'étais assis, devant la porte d'une ferme alsacienne au long toit avançant, le fermier, qui causait avec moi depuis une heure, se leva à moitié et écouta le bruit d'un chariot invisible, engagé dans les chemins de la forêt. Nous étions au pied des Vosges, séparés seulement par une prairie des hêtres de lisière, au-dessus desquels se pressaient en montant les flèches noires des sapins. Les cris des charretiers, la plainte de l'essieu, le piétinement et même, il me semblait, le souffle précipité des bœufs, nous arrivaient dans l'air froid qui coulait des montagnes. Mon hôte se souvint alors d'un jour déjà lointain, et il dit :

— Vous entendez? La pente est rude, là où l'attelage se démène.

Puis, se rasseyant, baissant la voix, il poursuivit :

— Moi, Monsieur, au temps français, je ne me suis pas battu, parce que la maladie me clouait au lit quand la guerre a éclaté. Mais j'ai pourtant rendu service à la France. En ce temps-là, Monsieur, les Prussiens tenaient tout le pays.



Nous étions la rue où ils passaient pour aller écraser la France. Un matin que je donnais à manger aux deux seuls bœufs que j'avais pu conserver, car tous mes serviteurs étaient partis, un sous-officier d'artillerie entra dans ma ferme : « Paysan, j'ai besoin de tes bœufs ! — Pourquoi faire? — Tu vas le voir, dépêche-toi, le capitaine attend ». Je pensai tout de suite qu'il s'agissait de faire franchir la montagne à des pièces de siège qu'on dirigeait sur Paris, et vous comprenez, Monsieur, que je ne pouvais pas combattre la France, même de cette manière-là. Pendant que j'entrais dans l'étable, et que je déroulais dans mes mains les lanières de cuir qui assujettissent le joug aux cornes de nos bêtes, une idée me vint, et je la mis à exécution sans que le soldat pût s'en apercevoir. Quand nous fûmes rendus dans la sapinière, là-bas, nous vîmes, en effet, un canon en détresse, que les chevaux, trop peu nombreux, ne pouvaient tirer sur la pente. L'officier me dit : « Attelle tes bœufs ! » Je le fis. « En avant maintenant ! » Je sifflai, comme j'ai coutume de le faire au départ du labour. Mais les bœufs tendirent à peine la chaîne, et ils s'arrêtèrent sans avoir donné leur effort. Je les piquai, ils ne bougèrent que de la croupe, qui s'écartait de la ligne droite. L'officier allemand et les soldats frappèrent, et blessèrent à coups de baïonnette mes pauvres bœufs. Ils menacèrent de me fusiller, soupçonnant que j'avais un secret. Mais ils

n'obtinrent rien, ni d'eux, ni de moi. Je puis bien vous dire maintenant ce que j'avais fait : j'avais enjugué mes bœufs à l'envers; j'avais mis à droite celui qui avait l'habitude d'être à gauche, et à gauche celui qui avait l'habitude d'être à droite; dès lors, ils ne voulaient plus tirer.

Et c'est ainsi que les bœufs d'Alsace ont refusé de faire passer les Vosges aux canons de la Prusse.

DEUXIÈME HISTOIRE (1908).

Une chasse dans les îles du Rhin.

— Dans les îles du Rhin, oui, parfaitement : c'est là qu'est notre territoire de chasse. Est-ce décidé? vous venez?

— Je n'ai pas de permis, et, si vous en demandez un pour moi, il vous sera refusé : les Français n'ont plus la permission de chasser en Alsace.

— Vous prendrez un bâton. Venez quand même!

Je cédai aux instances de mes hôtes, qui savaient quel chasseur passionné je suis resté; mais plus sûrement encore je cédai à la séduction d'une image. Les journaux illustrés ont si souvent reproduit ces tableaux des peintres alsaciens qui représentent les îles du Rhin! Rappelez-vous; je suis sûr que vous avez vu,

comme moi, ce paysage noyé dans la brume du matin : des eaux peu profondes, étroites, sinueuses, barrées de reflets d'arbres, deux pointes d'ilôts boisés, et, dans celui de droite, à peine dessinée, entre les branches, la tête inquiète d'un chevreuil. Que de fois j'en avais rêvé! J'allais donc vivre un de mes rêves de jeunesse.

Un jour de novembre, nous partons, mes amis et moi, par la ligne badoise qui passe à Fribourg-en-Brisgau. Un arrêt; un changement de train; un coude brusque vers l'ouest : et voici que nous franchissons le Rhin, et que mon cœur se serre, parce que j'aperçois toute la plaine que j'aime, et les villages où les habitants, autrefois, peinaient pour la France, s'inquiétaient pour elle, se réjouissaient avec elle, et, les soirs de dimanche, levaient leur verre en pensant aux mêmes choses que nous.

C'est en ce temps-là qu'il y avait des îles tout le long du Rhin; il n'y a plus que des maquis. L'eau qui flânait a été endiguée, mise en route bien sagement entre de hauts talus, elle n'est plus libre et inutile comme au temps français; il reste seulement son ancienne seigneurie, les larges plates-bandes fouillées par elle pendant des siècles, modelées par elle, toutes pleines encore de ses détours, de ses caprices, de ses pièges à présent découverts et visibles.

De loin, l'aspect est celui d'un taillis. Mais ce sont des bois coupés de fondrières, traversés en tous sens par des fossés, çà et là troués par des

étangs taris, clairières qui n'ont pour toute verdure que des bottes de joncs groupées vers le milieu, au-dessus de la vase craquelée. Parfois, un banc de cailloux que pressait jadis, aux jours de crue, le double courant du fleuve, lève son dos nu et arqué. Les arbres se nourrissent mal, dans ce sol de pierrailles mêlées de fanges. Les cépées de chênes sont maigres, et l'épaisseur des bois n'est due qu'aux parasites, aux épines, aux saules, aux viornes grimpantes et à deux sortes d'arbustes épineux qui foisonnent, l'un qui porte des graines noires et l'autre qui porte des baies rondes et roses comme des grains de corail. Les grives de passage, aux premiers froids d'automne, tous les oiseaux migrateurs dont l'Alsace est une des grandes routes par le monde, retrouvent là, en abondance, les porte-sorbes, les porte-grappes et toute la collection des baies alpestres, semées par les torrents dans les îles du Rhin.

Nous entrons presque tout de suite en chasse. Le garde en second est venu nous attendre à la station. Il est Alsacien, brun, sanglé dans un costume vert, et sa maigre figure jeune, sa parole brève, son attitude sont d'un soldat. A peine avons-nous descendu le talus de la voie, une compagnie de perdreaux s'élève en fouettant les brindilles d'une touffe de bouleaux, puis ce sont des poules faisanes, saluées de leur nom français, en mon honneur, par le garde, puis

un coq, une belle fusée de plumes couleur de soleil qui monte dans le jour laiteux. Les coups de fusil partent en salve ou isolés, à intervalles inégaux, comme dans la petite guerre, — ou dans la grande, — quand les tirailleurs prennent contact avec l'ennemi. Chaque fois qu'une pièce de gibier est rapportée par un des chiens, un homme sort du fourré, un Allemand gigantesque, qui prend le lièvre ou l'oiseau, l'accroche aux clous d'une hotte qu'il porte sur le dos, secoue les épaules pour rajuster les courroies, et, sans se soucier du poids qui augmente, ni des branches, ni des épines, continue de foncer en avant, tranquille comme un grand fauve dans sa forêt. A chaque instant, j'aperçois à ma gauche, émergeant d'un buisson comme un nageur d'une lame, son visage plein et rose, ses yeux bleus qui rient fixement, sa barbe rousse et carrée, et sa pipe en porcelaine peinte, dont il protège le fourneau avec la main, quand les branches sont trop grosses.

La chasse continue en ligne droite. Je la suis pendant une heure et demie. Puis, dans une lande, deux chevreuils, que j'ai cru voir rentrer au bois, m'entraînent du côté de la plaine. Je contourne une boire, je traverse une vieille coupe, et tout à coup je sens que le vent change de parfum, et qu'il m'arrive tout plein de l'odeur des guérets. Les coups de fusil s'éloignent vers le nord. Et voici la lisière, et voici la plaine, la terre brune, teintée de vert pâle, çà et là, par

les navets. La brume est égale sur l'étendue immense, quelques villages y font des ombres, comme de grandes taupinières dans un champ, le clocher étant le sommet; je devine la dentelure des Vosges, lointaine. Rien ne bouge, dans l'horizon où le blé travaille seul, rien, si ce n'est des corbeaux, de l'espèce petite, et qui tournent, tout gris, dans le brouillard.

Je commençais à songer, et le songe, assurément, aurait été triste, lorsque, tout près de moi, un peu en retraite, à la lisière du bois, quelque chose remua. Je sursautai, et je vis un homme, assis près d'un baliveau de hêtre, sur lequel il appuyait la tête, et qu'il entourait de son bras droit pendant. C'était un dormeur que je venais d'éveiller; c'était un ouvrier, et probablement un couvreur ou un charpentier, car il portait le pantalon de velours à large jupe; c'était aussi, à n'en pas douter, un Alsacien d'origine française. Il avait ce masque étroit, ces traits secs terminés par une barbiche en virgule, ce type du « vieux brave » qu'on rencontre par douzaines, chez nous, quand les recrues reviennent des manœuvres, vieillies de dix ans par la poussière et la fatigue. Je doutais si peu de la nationalité de l'inconnu, que je dis, en français :

— Bonjour, je ne vous avais pas vu!

— Bonjour, répondit-il.

Et il se mit à regarder devant lui, vers la

plaine, comme ceux qui ne se soucient pas de grossir le nombre de leurs relations. Mais je connaissais ce premier accueil de toute la campagne, et je continuai la conversation, ne pressant pas les choses, parlant du temps, de la récolte des houblons, de la vendange dernière, disant surtout qui j'étais, et pourquoi j'étais venu. Après une demi-heure, d'un geste décidé, l'homme tourna la tête vers moi, et, en même temps qu'il me regardait en face et me donnait ses yeux à lire :

— Moi aussi, je suis Français, dit-il.

J'attendis la suite.

— Ils font ce qu'ils peuvent, les Prussiens, pour qu'on ne soit plus Français : on vous l'a peut-être appris?

— Oui.

— Mais ils ne réussissent pas à tout coup, vous savez!

Il leva les épaules, pour montrer que c'était là un sentiment profond. Puis le rire du paysan madré, le rire qui retrousse les moustaches, qui monte aux joues, qui met une flamme au coin des yeux, et qui cependant n'éclate point, lui rida le visage de bas en haut.

— Voyez-vous, dit l'homme, chacun son goût : moi, je suis comme les cigognes, je ne les aime pas...

— Comme les cigognes?

— C'est juste, vous ne pouvez pas comprendre; vous ne savez pas les histoires du pays. Et pour-

tant, il n'y a rien de plus vrai : à mesure que les Prussiens s'établissaient chez nous, les cigognes partaient. On n'en voit presque plus.

— Quel dommage !

— Dans toute la ville de Strasbourg, on ne compte plus que deux nids. Les enfants disent que c'est l'odeur des bottes d'Allemands qui les a chassées de nos prés... Moi, je crois que ce sont les Allemands, en effet, qui ont fait fuir les oiseaux, mais d'une autre manière : ils ont quasiment supprimé les marais, et alors, plus de marais, plus de cigognes... Ici, où nous sommes, il y avait de quoi pêcher, pour elles !

L'homme se leva, enfonça sur sa tête sa casquette de laine grise à oreilles, et je crus qu'il allait me quitter. Mais, ayant un moment considéré les bois et les landes, en arrière, il se rapprocha de moi, au contraire, comme si les cépées de saules et de chênes eussent pu nous entendre. Il ne riait plus ; l'histoire des cigognes l'avait engagé dans la voie où l'esprit de tout Alsacien est si souvent ramené.

— Je vais vous raconter une chose que j'ai vue et qui s'est passée il n'y a pas longtemps, Monsieur, mais je ne vous dirai pas le nom du village, parce que c'est inutile. J'habite d'ailleurs le bas pays, assez loin d'ici. La charpente de la mairie a eu besoin de réparations. On m'a chargé du travail, comme de juste, et comme de juste j'ai emmené du monde pour m'aider.

Nous étions cinq compagnons, dans la grande mansarde au-dessus de la salle des mariages, cinq dont pas un, naturellement, n'était né hors de l'Alsace. Moi, j'étais monté par une brèche que la tempête et la pluie avaient faite, dans un grenier perdu, sous le faîtage; je ne pouvais m'y tenir debout; je m'avançais, les jambes et le dos ployés, dans la presque complète obscurité, tâtant les solives et les traverses pour me rendre compte des dégâts. Tout à coup, mes pieds heurtent quelque chose. Je me baisse : c'était long, ça avait un manche, c'était couvert d'au moins trois centimètres de poussière et de moisissure. Je prends l'objet, je le jette, par la brèche, dans la mansarde :

— Eh! vous autres, voilà une trouvaille! Regardez donc ce que c'est?

J'entends le bruit que fait la chose en tombant; j'entends les compagnons qui jurent après la poussière; j'entends Pierre qui m'appelle d'une voix que je n'oublierai de ma vie : « Léon? Descends! Fais pas de bruit... C'est sérieux... Descends voir? »

J'arrive, noir comme un ramoneur, en haut de l'échelle; je croyais qu'ils voulaient rire, et je riais. Mais non. L'un disait : « Ferme la porte, Jean, et fais attention qu'on ne monte pas! Ça ne serait pas drôle! » Je me débarbouille d'un revers de main. Je descends. Je vois le plus ancien de nous, Jean justement, qui avait à la main... je peux vous le dire, à

vous : un drapeau français. Il le tenait penché, et l'étoffe pendait, bleu, blanc, rouge, devant la fenêtre... C'est un homme fort, Monsieur, et qui ne se trouble pas quand la charpente est haute et que les jeunes ont peur. Il était brigadier de cuirassiers en 1870. Eh bien! il tremblait de tout le corps, en tenant son drapeau. Les autres avaient aussi la mine pâle, comme s'ils voyaient revenir une âme. Et ils n'avaient d'yeux que pour l'étoffe qui pendait. Et ils parlaient bas, tous.

— C'est le maire, l'ancien, qui l'avait caché là, dans le grenier perdu.

— Bien sûr, au temps de la guerre.

— Il n'aura pas voulu le livrer; il aura dit aux Allemands : « Le drapeau, Messieurs, je ne l'ai plus, cherchez! »

— Brave garçon!

— Les couleurs sont fraîches encore.

— Il était enveloppé.

— L'aigle est cassé au bout.

— Baisse un peu le bras, Jean; on pourrait le voir par la fenêtre.

— Recule-toi plutôt... C'est ça... On ne peut plus te voir de la route...

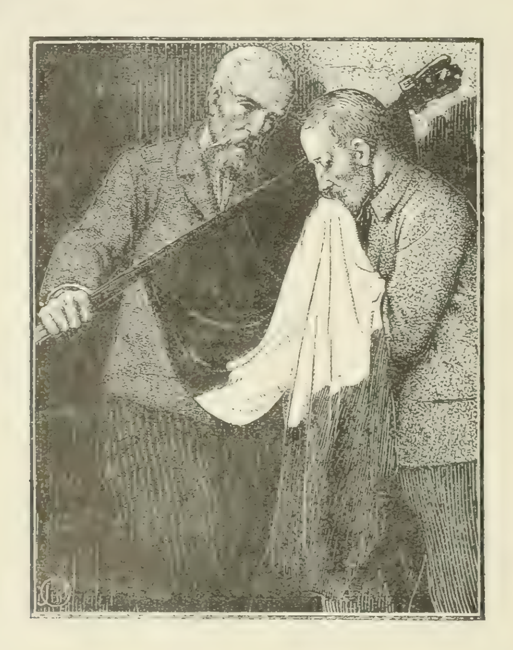
— Faut pas qu'il soit pris, celui-là! dit Jean.

— Non! Non!

— Où le mettre?

Nous formions cercle autour du drapeau, comme s'il avait été tenu par le colonel. Moi, j'ai répondu :

— Où il a déjà fait son temps de service et son rengagement. Je me charge de fermer la brèche. Ils ne se douteront de rien, puisque personne de nous ne trahira.



Les camarades furent de mon avis. Alors, Jean, qui était le plus ancien, releva la hampe, attira l'étoffe avec sa main, et la colla contre sa bouche. J'ai entendu le baiser. Puis Jean nous a fait signe. Chacun s'est approché à son tour, et a embrassé le drapeau. Moi, je l'ai roulé, je l'ai reporté là-haut, j'ai fermé la brèche... »

L'homme esquissa le salut militaire, et, me regardant avec un air de défi :

— Il dort le drapeau de France! Personne ne saura où : pas même vous. Adieu, Monsieur!

Je le vis s'éloigner, tranquillement, par le sentier qui suit la lisière du bois. Il commençait à faire froid. L'air, dans les hauteurs, rosissait. Les coups de fusil de mes compagnons de chasse ne faisaient plus qu'un bruit de capsule, tout au loin, et, près de moi les faisans des îles du Rhin, sachant que le danger était passé, se branchaient et criaient la mort du soleil, qui descendait, invisible, dans la brume des Vosges.

TROISIÈME HISTOIRE (1904).

Aux manœuvres Allemandes.

L'empereur allait passer une grande revue, à la fin des manœuvres d'automne. Soixante mille hommes, groupés en deux armées qui s'étaient, depuis une semaine, cherchées et combattues, se concentraient maintenant sur les plateaux découverts qui enveloppent la ville de C. Les chaumes, les pâtures, les labours, disparaissaient sous les régiments en marche. Une rumeur, qui ne cessait point, faisait trembler le vent. Quant aux routes, on pouvait les deviner jusqu'à l'horizon, au bourrelet de poussière,

plus haut que les haies, plus haut que les arbres, qui s'élevait de chacune d'elles.

Mon ami D. voyageait alors en Allemagne. Il était sorti, le matin, de la ville de C. pour faire une excursion, lorsque, vers midi, renonçant à traverser ces campagnes gardées militairement, il voulut rentrer à l'hôtel. Il se trompa de direction, se perdit, et, après une demi-heure de marches et de contre-marches, se décida à demander son chemin. Au carrefour le plus proche, une douzaine de soldats, groupés autour d'un sous-officier, causaient. A quelques pas en avant, précisément à l'extrémité de la route que suivait mon ami, un autre soldat, coiffé du casque à pointe et le fusil sur l'épaule, montait la garde. Mon ami s'approcha de lui, et l'interrogea, en allemand. La sentinelle répondit *en français :*

— C'est pas difficile, allez! vous n'avez qu'à monter le petit raidillon, en face, et vous verrez les premières maisons, à un kilomètre. Il y a un sentier.

— Comme vous parlez bien le français!

— Pas étonnant!

— Pourquoi?

— Nous sommes pays.

— D'où êtes-vous?

Le soldat vit que ses camarades l'observaient. Il reprit sa marche, en disant, du coin des lèvres :

— Metz! Allez-vous-en!

Comprenez bien, enfants, ce qu'il avait d'élo-

quent, ce mot : « Nous sommes pays. » Ce Lorrain annexé, Allemand de force, est encore Français d'amour. Il le dit sous l'œil de ses vainqueurs. Peut-être, lui qui avouait la France pour sa patrie, ne l'avait-il jamais vue? Sûrement il n'y avait pas vécu. Il ne savait d'elle que ce que racontent les pères et les mères, le soir, quand les fenêtres sont fermées et que la chandelle est allumée. Et cela suffisait pour que dans son cœur, et depuis longtemps, il eût fait choix de notre nation. Français de regret et de désir, leçon vivante, répandue tout le long de la frontière cruelle!

QUATRIÈME HISTOIRE (1910).

Une mère alsacienne.

Le 17 février 1910, il y avait grande foule, cinq mille personnes dit-on, dans l'étroite rue des Augustins, à Colmar, sur laquelle ouvre, — elle s'ouvre rarement, — la porte de la prison. Il était quatre heures et demie du soir. Que font-ils là, ces Alsaciens d'Alsace, auxquels sont mêlés quelques Alsaciens de Paris? Ils attendent la sortie d'un prisonnier, du directeur du *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, condamné à deux mois de prison. Pour quel délit? pour s'être moqué d'un professeur allemand, qui prétendait que l'enseignement du français devait être interdit en pays d'empire.

Les hommes parlent entre eux le dialecte alsacien. Ils sont coude à coude, et, comme ils portent tous, ouvriers ou bourgeois, le veston ou la jaquette, et le chapeau de feutre, ils forment une masse de couleur sombre. Les cigognes qui passent en l'air croient que la rue est pavée de noir. Cependant, on aperçoit, on devine bien des petites taches violettes, au bout des bras tombants. L'épicier, le boucher, le commissionnaire, les vétérans retraités, les jeunes gars qui louent leurs bras à la campagne, et le marchand de drap, et l'ouvrier tisseur, ont cueilli ou acheté toutes les premières violettes pour fêter le prisonnier qui va sortir, l'abbé Wetterlé, le très courageux et très aimé député de Colmar.

A 4 h. 45, la clé tourne dans la serrure, les verrous sont tirés, une acclamation s'élève du centre de la rue, et court aux deux extrémités, et se prolonge en grossissant : « Vive Wetterlé ! » Il est là, sur le seuil, très pâle, si ému qu'il recule d'un pas. Est-ce qu'il va rentrer en prison ? Il veut lever son chapeau, mais voici qu'il a déjà les bras chargés de fleurs, de belles gerbes qu'ont apportées des enfants, des amis, des inconnus. On l'entraîne, on le félicite, on veut le voir, on lui crie : « Libre ! Libre ! nous avons quitté le travail pour vous saluer libre ! » Il monte dans une voiture avec plusieurs amis. Aussitôt des centaines de mains lancent les petits bouquets de violettes. Le landau en est

couvert. Une grande acclamation retentit : « Vive l'Alsace-Lorraine ! » Et l'abbé salue, et dit : « Voilà un cri qui me fait plaisir ! » Lentement, parce que la foule ne permet pas qu'il aille vite, l'abbé Wetterlé arrive jusqu'à la maison qu'il habite, où l'attend une vieille de quatre-vingt-cinq ans, sa mère. Là aussi les admirateurs sont nombreux; ils se pressent dans les escaliers, dans la vestibule et dans le salon : ceux de Strasbourg ont apporté, comme cadeau, le buste de l'*Alsacienne* par Ringel; ceux de Colmar, une *Sainte Odile* par Albert Schultz; ceux de Paris, une réduction de la *Jeanne d'Arc* de Mercié. Alors, aux adresses qu'on lui lit, aux discours, à toute cette joie patriotique qui l'enveloppe, l'abbé Wetterlé est bien obligé de répondre. Il le fait, en louant la femme alsacienne, « gardienne fidèle de la foi, des mœurs, des usages et de la langue du pays ». Et il raconte qu'après qu'il eut subi un mois de prison, le bruit s'étant répandu qu'une mesure de clémence allait être prise en sa faveur, sa mère envoya vers lui un ami. Elle qui souffrait de la séparation plus que son fils lui-même, elle lui faisait dire ces simples mots : « N'accepte sous aucun prétexte ta grâce. »

C'est là une parole, n'est-ce pas, toute fière, et d'un superbe amour. Elle honore grandement la mère qui l'a dite. Mais elle n'eût pas été prononcée, si le fils n'avait été digne de la comprendre.

Des histoires semblables à celles que je viens de conter, on en pourrait grouper des centaines. Des milliers d'autres sont inconnues, faute de témoins, ou parce qu'ils ne veulent pas parler. Ce sont les vieux poêles de faïence autour desquels la famille se réunit, ce sont les sapins et les hêtres des Vosges, et c'est le vent de la plaine, frémissant de la rumeur des villes et des villages, qui savent toute l'épopée d'Alsace-Lorraine.

LA FRANCE AU DELA DES MERS

Nos frères Canadiens.

« Les Anglais ont eu, cette année, à Louisbourg, ici, ou à la Belle-Rivière, de cinquante à soixante mille hommes en campagne, et nous, — je n'ose l'écrire. Adieu, mon cœur, je soupire après la paix et toi. Quand reverrai-je mon Candiac?... »

La lettre où j'ai copié ces lignes fut écrite en octobre 1758, et adressée à la marquise de Montcalm, par son mari, général des forces françaises au Canada. Quelques semaines plus tard, ce cœur très noble et fait, comme les meilleurs, de tendresse et de bravoure, cessait de battre; ce chef, que la France, lointaine et distraite, n'avait pas secouru, était vaincu et

frappé à mort dans les plaines d'Abraham, aux portes de Québec. Et, après lui, il n'y eut plus, au delà de l'Océan, de général des forces françaises. Le Canada passa sous la domination de l'Angleterre.

Enfants, vous demanderez à vos maîtres de vous raconter cette histoire qu'on ne peut entendre sans beaucoup de colère, d'admiration et de regret. Il faut que vous viviez quelquefois les jours passés, que vous n'ayez pas seulement, dans votre âme, le sentiment de l'honneur et des défaillances du présent, mais que vous souffriez des douleurs que vos pères ont connues, et que vous vous réjouissiez de leurs joies, afin d'être plus parfaitement de la famille française.

Voilà donc les colons français, les soldats de carrière ou d'occasion, les chercheurs de fortune, devenus sujets anglais. Ils étaient, lorsque Montcalm mourut, environ 80.000. Mais, là-bas, les familles sont nombreuses, huit, dix, quinze, vingt enfants; ils s'élèvent par pelotons dans les fermes et les villages. En un siècle et demi, les 80.000 Français abandonnés par la France au traité de Paris sont devenus 2.500.000, et bien plus, si l'on songe qu'ils ont envoyé plus d'un million d'émigrants aux États-Unis. C'est un peuple véritable. La terre, sous ses pieds, a changé de patrie. Mais le cœur se souvient. Je vous dirai d'abord quelque chose de cette terre qui est loin de nous.

Elle s'étend, au nord de l'Amérique, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique; elle est si large qu'il faut voyager pendant quatre jours en chemin de fer, pour la traverser, de Vancouver à Montréal. Et il y a loin encore, de Montréal à l'embouchure du Saint-Laurent. L'Europe, moins la Russie, tiendrait entre les frontières du Canada, et il lui resterait encore un peu de place pour se remuer. Mais les gens du midi trouveraient qu'il y gèle trop et trop longtemps. La neige fait le pays tout blanc pendant six mois. Le thermomètre marque souvent quinze et vingt degrés au-dessous de zéro. Mais le printemps est rapide. Tout se hâte à la fois pour rattraper le temps perdu. Une grande marée de chaleur fond la glace et pénètre le sol. Les hommes reçoivent d'elle la permission de travailler dehors, les eaux de courir, les bêtes de retrouver les pâturages, le froment de germer, les feuilles de dérouler leur cornet ou d'ouvrir leur éventail. En mai, la moisson lève, en août elle est fauchée. On peut tout demander à ce soleil du Canada, excepté de mûrir le raisin, les figues et les grenades. Son vrai triomphe est dans les plaines à blé, tantôt parfaitement plates, sans arbres, sans haies, presque illimitées comme le Manitoba, tantôt ondulées, et découpées dans les immenses forêts où les Indiens, jadis, vivaient de la chasse et de la rapine de guerre. Il se récolte là des millions d'hectolitres de froment, que

le Pacifique canadien amène jusqu'à la côte. Quand la moisson était médiocre chez nous, vous avez peut-être mangé, sans le savoir, du pain fait avec la farine canadienne.

La terre est donc jeune encore là-bas. Elle est fertile, et, comme disent les laboureurs, bien grenante. Elle a tenté beaucoup de colons. Ils sont venus de toutes les parties du monde. D'autres travailleurs ont été attirés par les mines, d'autres par la richesse des forêts. Nos frères de race vivent parmi des Anglais, des Irlandais, des Américains, des Allemands, des Slaves. Ils dépendent politiquement de la couronne d'Angleterre, et les relations d'affaires qu'ils entretiennent avec l'ancienne mère-patrie ne sont pas si importantes qu'elles puissent constamment rappeler, et à chacun, le souvenir des origines. Pour bien des raisons, ils auraient pu nous oublier. Et pour d'autres raisons, très nombreuses et très fortes, ils auraient pu se fondre entièrement dans la masse des étrangers qui les enveloppent. Eh bien! si vous alliez au Canada, votre surprise serait grande. Vous y verriez de vos yeux la France survivante, vous l'entendriez parler. Si vous arriviez, un jour de fête, dans un village canadien français, vous apercevriez, au balcon qui enveloppe les maisons de bois, le drapeau tricolore. Vous pourriez lire, sur l'enseigne des boutiques, des noms qui sonnent français : Lapierre, Dumas, Beaumont, Langevin, Brosseau, Lapointe, Cha-

pais, Bruneau, La Violette. Et si vous entriez dans une ferme, l'habitant, — c'est-à-dire l'homme du sol, le laboureur, — vous accueillerait ainsi : « Bonjour, petit! Comment ça va, au vieux pays? »

Un ami, pour me peindre la province de Québec, — plus grande à elle seule que la France, — où domine la population canadienne, me disait : « A dix kilomètres du chemin de fer, c'est comme s'il n'y avait jamais eu d'Anglais au Canada. » Les Canadiens français ont gardé la langue que parlaient leurs pères de Normandie et d'Anjou, de Poitou et de Gascogne, la langue que parlaient entre eux ces laboureurs émigrants du royaume de Louis XIV, lorsque, groupés sur le pont du navire, à l'ombre des voiles, ils causaient en regardant les sillons de la mer. Plusieurs expressions, familières au Canada, et qui nous semblent des fautes, ne sont que de vieux mots, morts chez nous, vivants en Amérique; et plus d'une manière de prononcer, dont nous sourions, rappelle tout simplement la mode qui fut celle de toute la France, ou d'une province. Les « habitants » disent un *François* pour un Français; ils appellent un wagon, et ils sont en cela plus Français que nous, un *char*, et les tramways des *petits chars;* ils nomment une casserole un *vaisseau*.

Est-ce tout? Ne sont-ils fidèles qu'à des mots? Non, ils ont gardé le souvenir, l'instinct, le goût de la France. Dès que la France leur ap-

paraît, ne fût-ce que dans une petite image, ils s'émeuvent. Le drapeau de la France, les navires de la France, un visage français, une nouvelle triste ou glorieuse qui vient de chez nous, ne les laissent point indifférents. Lorsque la corvette la *Capricieuse,* en 1855, remonta le Saint-Laurent, qui, depuis tant d'années, n'avait pas vu nos canons ni l'éperon de nos vaisseaux, tout le sang de France tressaillit aux deux bords du grand fleuve, et ils accouraient, et ils criaient : « Voici nos gens qui nous reviennent! »

Nous avons ailleurs des sympathies; nous avons là des parentés. Les Canadiens sont loyalement soumis à l'Angleterre. Ils ne cherchent pas à se séparer d'elle pour revenir à nous. Mais ils ont l'esprit de famille et la gloriole attendrie de tout le passé commun. Ils ressemblent à des ceps de vigne arrachés d'un vignoble et plantés dans un autre. Les automnes se succèdent, les feuilles renaissent et tombent, les grappes sont foulées par les pressoirs nouveaux. Et l'on dit, en buvant le vin : « Il a pris quelque chose au terroir qui le nourrit, mais comme c'est bien le même vin, la même sève, la même lumière quand on le regarde dans le verre, la même chaleur quand on le boit! »

Enfants, nos frères Canadiens ont gardé même quelques travers de notre race, des préférences, et, par exemple, un besoin de discourir et d'entendre discourir que les Romains

reprochaient déjà aux Gaulois. Ils aiment la chanson facile à retenir, celle de nos pères. Partout où ils se réunissent il y a discours, toasts, compliments, opinions développées, discussions et palabres. Les campagnes ont en cela le même goût que les villes. Elles sont plus fidèles encore aux refrains de la vieille France. Quand la neige recouvre la terre, les occasions sont nombreuses, et vite accueillies, où le fermier, ses grands gars, sa fille qui n'est point déplaisante, toute rose sous son bonnet de fourrure, montent dans les traîneaux et s'en vont, à deux, trois, quatre lieues chez le voisin. On bavarde longuement, on revient au clair d'étoiles; il gèle à pierre fendre, et la campagne, toute pâle, n'a pas plus de routes que le ciel et ne fait pas plus de bruit. Alors, s'il y a, sur les bancs du traîneau, bien enveloppé et emmitouflé, quelque garçon qui ne somnole pas, et qui n'ait pas la bouche dans le vent, il chante, à cause du souvenir doux de la veillée, la chanson qu'on chantait dans la salle bien chaude, autour du poêle, et c'est encore de la gaieté, de la tendresse, de la vaillance et de la petite rêverie courte de chez nous, qui s'envole et qui meurt dans la nuit : *Par derrière chez mon père, il y a un bois joli;* ou bien le refrain du *Petit soldat de guerre;* ou *le Pont d'Avignon;* ou *le Vent frivolant;* ou l'histoire en vingt couplets du marin qui s'embarque sur une frégate à Saint-Malo.

Je vous le dis, ce sont des cousins qui nous en apprennent bien long sur la famille commune, et qui sont curieux d'elle, et qui disent toujours, quand ils nous rencontrent : Qu'est-elle devenue? Le fils d'un de mes amis arrivait, récemment, dans une paroisse nouvelle du Nord-Ouest canadien. Elle était si nouvelle, la paroisse, qu'elle n'avait encore d'autre monument public que l'église, construite en planches bien jointes, couverte en tôle, encapuchonnée d'un clocheton, posée sur la prairie et à laquelle attenait un presbytère, ou, pour mieux dire, une masure provisoire pour le curé. A droite et à gauche, on voyait deux poteaux portant la même inscription : « Rue principale. » Mais il n'existait encore aucune maison, et c'est à peine si deux ou trois enceintes, en fil de fer barbelé, indiquaient le lotissement des premiers propriétaires, la place où s'élèveraient le bazar, la boutique de l'épicier ou celle du pharmacien. Les paroissiens habitaient si loin, tout autour, dans la prairie illimitée, qu'il fallait avoir des yeux d'Indien pour découvrir les plus proches de leurs fermes, même à l'heure où les toits fument. Cependant, dès qu'ils apprirent qu'un Français de France était là, près du futur village, qu'il avait amené quatre chariots de matériaux et de provisions, et logeait chez le curé, ils vinrent en grand nombre, avec femmes et enfants, montés sur leurs chars que traînaient des chevaux nourris d'herbe, sans élégance mais

francs de collier. Le curé, voyant cette foule, la fit entrer dans l'église, — car il pleuvait, — et envoya une députation de notables qui dirent au fils de mon ami : « Venez nous parler; nous sommes réunis dans l'église. — Mais je n'ai rien à vous raconter! — Comment! vous êtes de France et vous n'avez rien à raconter? Et ceux de chez nous, là-bas, vous nous en donnerez des nouvelles! Vous nous direz les affaires du vieux pays, votre histoire à vous, celle de votre famille et celle de votre ville, tout ce que vous voudrez, mais vous nous parlerez, pardine, ou nous verrons bien! Nous n'avons pas fait le voyage pour ne pas vous entendre causer! » Le jeune homme fut obligé de les suivre. Il pénétra avec eux dans l'église toute remplie. Ah ! mes enfants, quand il vit la joie de tout ce monde, l'air de famille française que portaient les visages, le curé qui disait : « Montez sur une chaise, mon ami, toute la paroisse le demande et Dieu le permet » ; quand il aperçut dix beaux bouquets, noués de rubans tricolores, que dix petits gars lui présentaient, il eut envie de pleurer, puis il se mit à parler sans embarras, deux heures durant, comme il eût fait devant ses parents, et peut-être avec plus de succès.

Enfin, les Canadiens français ont conservé la foi. Pour elle, ils ont combattu, ils ont résisté à mille moyens, violents ou habiles, qui furent essayés pour les faire changer de credo. Ce sont de bonnes têtes et de fidèles cœurs. Ils

sont nos frères ainsi, plus étroitement encore que par le sang, le langage et le goût du discours. Quel lien est plus fort que cette acceptation des mêmes vérités, cette habitude des mêmes devoirs, ce recours de chaque instant à la même bonté divine? Quand les prières ont coutume de se rencontrer au paradis, les gens qui les ont jetées au ciel, de tous les points de la terre, sont tout prêts à s'aimer, s'ils viennent à se connaître. Et ils se touchent déjà, par la pointe de l'âme.

Une fête à Montréal en l'honneur de 17 Français.

La grande ville de Montréal, qui s'appela d'abord Ville-Marie, a eu pour fondateur, en 1642, un Français opiniâtre et aventureux, « le sieur de Maisonneuve ». Celui-ci, qui avait vu, dans le fleuve Saint-Laurent, une île très belle, à soixante lieues en amont de Québec, s'était résolu à y établir un fort, à bâtir une chapelle et un hôpital, qui seraient les deux premières maisons de la cité, l'une étant consacrée à la prière et l'autre à la pitié. Le gouverneur de la Nouvelle-France essaya de le dissuader de son projet, il lui en représenta le péril et l'incertitude. Les inondations ne ruineraient-elle pas la ville naissante? Les Iroquois permettraient-ils à des blancs de s'établir dans la forêt, et au bord d'un fleuve où le poisson abondait? Maison-

neuve était un homme. Il répondit qu'il avait traversé l'Océan pour fonder une ville dans l'île de Montréal, et qu'il l'y fonderait; qu'il n'était pas venu pour délibérer, mais pour exécuter une résolution; et que, d'ailleurs, tous les arbres de l'île fussent-ils changés en Iroquois, le spectacle ni le danger ne le détourneraient d'établir là une colonie française.

Il fit comme il avait dit. Mais, pendant de longues années, la ville nouvelle ne fut pas sûre. Les sauvages étaient partout embusqués. Ils incendiaient les moissons; ils épiaient les habitants qui allaient travailler aux champs; ils les tuaient; ils arrachaient les chevelures de leurs ennemis, afin d'en orner les haches de guerre. Leur audace allait croissant. Au printemps de 1660, les Français de Montréal s'inquiétèrent plus que de coutume, car de nombreuses bandes d'Iroquois pillaient la contrée, et menaçaient de se réunir pour assiéger le fort, et détruire la colonie naissante.

C'est au cœur des jeunes que les idées héroïques germent le plus vite. Un officier venait d'arriver de France; il avait vingt-cinq ans; il se nommait Adam Dollard des Ormeaux. « S'il ne se trouve point, songeait-il, quelques hommes décidés à faire une diversion, et à couper la route aux Iroquois, jamais Ville-Marie ne s'élèvera et n'aura la paix. Nous pouvons encore sauver la colonie; il est probable que nous mourrons : mais la gloire sera belle. » Quelques officiers plus

anciens, auxquels il confia son projet, l'approuvèrent et prièrent seulement qu'on attendît, pour partir, la saison des semailles. « Je n'attendrai ni un jour, ni une heure de plus, lorsque j'aurai formé une poignée de solides gars décidés à me suivre », répondit Adam Dollard. Il chercha parmi les compagnons qui savaient tenir un fusil et tirer un chevreuil, mais il ne prit que ceux qui avaient l'âme tout à fait haute. « As-tu peur de mourir pour Ville-Marie, compagnon? — Pas plus que toi. — Alors je t'enrôle. » Ils furent dix-sept en quelques jours. Le plus vieux n'avait que trente et un ans. C'était un chaufournier, Alonie de l'Estres. Tous, ils écrivent leur testament, font dire une messe et y communient. Puis ils descendent au bord du fleuve, où les habitants de Ville-Marie, les parents, les amis, chacun voulant avoir le dernier adieu, donner la dernière poignée de main, étaient rangés autour des canots. Et en route! Voici les plus braves qui s'éloignent.

A peine Adam Dollard a-t-il commencé à remonter le Saint-Laurent qu'il est attaqué, près de l'Ile Saint-Paul, par les Iroquois, et perd trois de ses hommes. Il faut revenir à Ville-Marie, faire le plein en engageant trois combattants nouveaux, remplacer un canot qui a sombré, et les provisions perdues. Ce sont les bagages qui retiennent le plus longtemps. On repart vers l'ouest, le 20 avril, on a du mal à remonter les grandes eaux du Saint-Laurent,

puis celles de la rivière Ottawa. Le 1er mai, les dix-sept débarquent non loin du rapide du Long Saut, gravissent les pentes qui dominent la rivière, et, de crainte d'une surprise, voulant se reposer, observer l'ennemi, l'empêcher, au besoin, de descendre vers Ville-Marie dans ses canots d'écorce, se mettent à l'abri derrière une muraille de pieux et de palissades abandonnée par les sauvages. Là, ils sont rejoints par une quarantaine de Hurons et d'Algonquins, alliés des Français et qui veulent, eux aussi, disent-ils, combattre les terribles Iroquois.

Il y eut quelques jours sans alerte. Puis, un des dix-sept, placé en sentinelle et qui observait la rivière, signala deux canots remplis de guerriers. C'était l'avant-garde d'une petite armée qui se dirigeait sur Québec, et qui espérait bien surprendre les Français, incendier la ville et avoir ensuite facilement raison des colonies de Ville-Marie et des Trois-Rivières. Adam Dollard ne s'était avancé si loin dans le pays que pour empêcher cette expédition, et, en se sacrifiant, sauver l'espoir français et les habitants paisibles des villes. Il fit tirer sur les Iroquois. Peu de temps après, trois cents, puis huit cents Peaux-Rouges enveloppèrent la pauvre forteresse. Enfermés dans l'étroite enceinte, mal protégés par les poteaux de bois dont la plupart étaient pourris et tremblaient sous la pesée de la main, les assiégés et leurs alliés repoussèrent les assauts des Iroquois. Ils souffraient cruellement de la


J M BRETON

soif, car ils n'avaient aucune provision d'eau. Ils n'avaient point de pain, point de viande, et la farine qu'ils essayaient d'avaler ne passait point leur gorge. Le cinquième jour, au plus fort d'une attaque, tous les Hurons alliés, à l'exception de leur chef, abandonnent les Français, sautent par-dessus la palissade, et se mêlent aux Iroquois, qui les ont appelés et leur ont promis la vie sauve. Les héros de France n'eussent pas été perdus si l'ennemi n'avait ainsi connu leur nombre. Ils ne sont que dix-sept, disent les traîtres. Et les Iroquois qui hésitaient reprennent courage et reviennent à l'assaut. Ils se précipitent contre la porte, l'enfoncent, pénètrent dans l'enceinte, et, un moment arrêtés par les Français qui, n'ayant plus de poudre et plus de balles, se défendent à coups de crosse, ils finissent par abattre le dernier des compagnons d'Adam Dollard.

Les sauvages avaient perdu trois cents de leurs guerriers. Et leur effroi fut si grand, qu'ils renoncèrent à poursuivre leur expédition, et qu'ils s'en retournèrent à la chasse, sans plus menacer Québec, Trois-Rivières et Ville-Marie. « Comment pourrions-nous vaincre les soldats blancs, disaient-ils, s'ils ressemblent aux dix-sept qui ont combattu cinq jours dans le fort du Long Saut? »

Quelques hommes, dévoués jusqu'à la mort, avaient donc sauvé tout un peuple. Ils étaient de notre race. ils étaient de notre foi, ils se sacri-

fiaient pour la France d'Amérique, et ils demandaient de la gloire. La gloire leur est acquise, et ceux qui portent aujourd'hui le nom de ces jeunes gens sont nobles à jamais, dans toutes les âmes.

Écoutez le récit de la fête qui a eu lieu à Montréal, — la grande ville bâtie sur l'emplacement de Ville-Marie, — pour honorer le 250e anniversaire du combat. Ce jour-là, 29 mai 1910, la place d'armes était décorée de drapeaux. Une foule ardente, fière du passé, confiante dans l'avenir, libre, sous la tutelle anglaise, de parler et de penser à la manière de France, enveloppait le monument élevé à la mémoire du gouverneur Maisonneuve. Les Anglais eux-mêmes, bien qu'ils ne fussent pas, comme les nôtres, à une fête de famille, avaient envoyé une couronne avec cette inscription : « Hommage des Anglais. » Ils s'y connaissent en bravoure, ayant prouvé la leur et souffert de la nôtre. Le 65e bataillon, composé de Canadiens-Français, en grande tenue, formait la haie, au pied de la statue. Au fond de la vaste place, on vit s'ouvrir le portail de l'église Notre-Dame, et toute une foule nouvelle se joindre à celle qui attendait. L'archevêque prit place dans une tribune. Tout le monde était debout. Alors, le capitaine Barré, du 65e, s'avança jusqu'auprès du piédestal du monument, où est représentée, en bas-relief, la belle mort des dix-sept enfants de Ville-Marie. D'une voix forte, il appela :

— Adam Dollard des Ormeaux?

Et il y eut un grand silence sur la place. Après une minute, une voix, sortie des rangs des soldats, répondit :

— Mort au champ d'honneur!

Les clairons sonnèrent, et les tambours battirent. Les hommes présentèrent les armes. Le capitaine reprit l'appel :

— Jacques Brassier? Jean Tavernier? Nicolas Tillemont? Laurent Hébert? Alonie de l'Estres? Nicolas Josselin?

Quand il eut nommé les seize compagnons, la voix qui lui répondait dit :

— Tous morts au champ d'honneur!

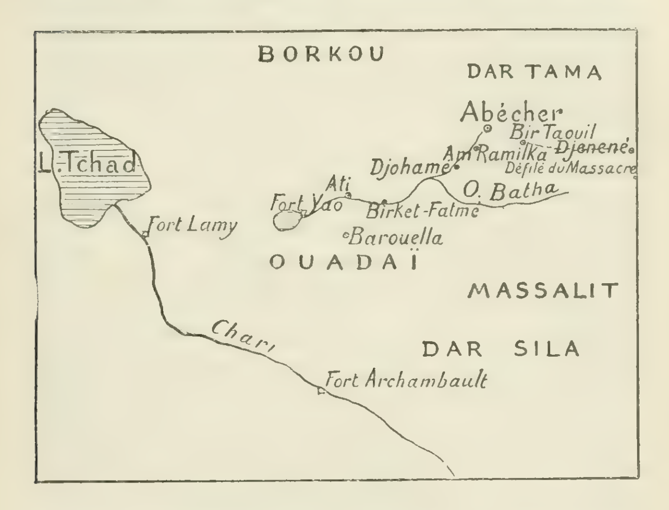
Les mots s'en allèrent à travers la grande place, comme le vent et comme la pluie que chacun reçoit. Les clairons sonnèrent de nouveau. Il y eut des milliers de cœurs qui frémirent d'émotion; il y en eut beaucoup qui prièrent; il y eut des hommes qui pleurèrent, parce que la vraie gloire est une amitié de nos âmes[1].

1. Je veux inscrire ici les noms des Français et ceux des deux sauvages qui moururent au Long Saut. Adam Dollard (sieur des Ormeaux), commandant, âgé de 25 ans; Jacques Brassier, 25 ans; Jean Tavernier, dit la Hochetière, armurier, 28 ans; Nicolas Tillemont, serrurier, 25 ans; Laurent Hébert, dit La Rivière, 27 ans; Alonie de l'Estres, chaufournier, 31 ans; Nicolas Josselin, 25 ans; Robert Jurée, 24 ans; Jacques Boisseau, 23 ans; Louis Martin, 21 ans; Christophe Augier, dit des Jardins, 26 ans; Étienne Robin, dit des Forges, 27 ans; Jean Valets, 27 ans;

QUELQUES SOLDATS

Le Capitaine Fiegenschuh

Il y a longtemps que l'Afrique a commencé de connaître le courage militaire des Français. La



conquête de l'Algérie a été faite et maintenue par l'héroïsme, l'endurance, le génie d'organisation de nos officiers. Aujourd'hui, c'est au Maroc que nos troupes se battent, pour refouler la barbarie, pour établir une civilisation supérieure

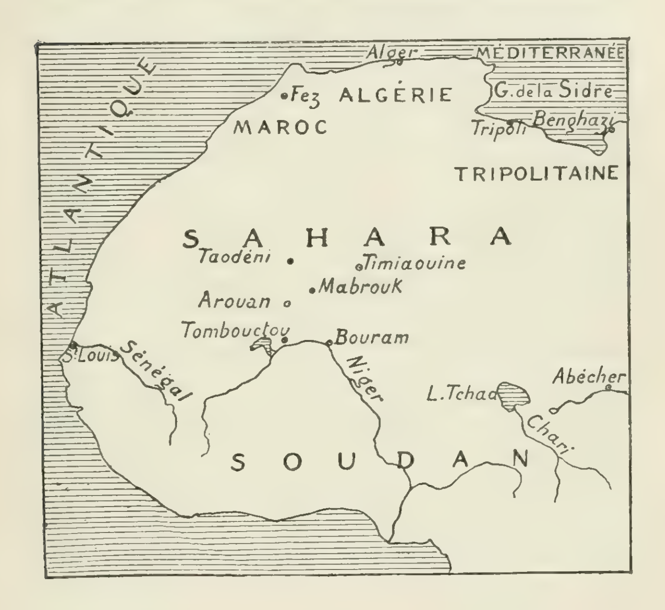
René Doussin, 30 ans; Jean Le Compte, 26 ans; Simon Grenet, 25 ans; François Crusson, dit Pilote, 24 ans; Anahotaha, chef Huron; Mitiwemeg, chef Algonquin.

là où il n'y avait, depuis tant de siècles, que désordre et injustice; c'est surtout dans l'Afrique équatoriale, dans ces immenses régions voisines du lac Tchad, que les traités avec l'Angleterre ont reconnues en partage à l'influence française.

Ouvrez encore votre atlas. Voyez, à l'est du grand lac, le nom de Ouadaï. Les guerriers nègres du Ouadaï, bien armés, commandés par des chefs redoutés, étaient les plus cruels chasseurs d'esclaves que l'on connût. Les hommes, les femmes, les enfants enlevés par eux, dans les villages du sud, étaient conduits dans le Borkou, et, à travers le désert de Libye, jusqu'aux marchés de la Tripolitaine. Mais la présence des Français gênait ces expéditions. Les Ouadaïens avaient dû, plus d'une fois, abandonner leurs captifs et se retirer précipitamment devant quelques officiers et sous-officiers français, commandant une poignée de soldats noirs. Dès qu'ils se croyaient en force, ils attaquaient donc nos postes. En 1904, ils réussissaient à faire 1.500 prisoniers parmi les tribus voisines de notre fort Archambault. En 1905, ils essayaient de s'emparer du fort d'Yao. Trois ans plus tard, le sultan Doudmourrah organisait une grande expédition contre les Français, et levait une armée pour nous chasser. Il fallait le châtier et établir, sur tout le Ouadaï, l'autorité de la France, qui n'était encore que nominale.

Ne vous attendez pas à voir des généraux entrer en campagne. Ce n'est pas même un officier

supérieur, c'est un simple capitaine qui va commander en chef, car la France n'a pas de nombreux serviteurs, dans ces régions si éloignées de la mère patrie, si éloignées même de la côte africaine, qu'il faut, en prenant le plus court et



sans perdre de temps, plus de quatre mois pour y atteindre. Non, ils sont un petit nombre d'hommes, jeunes, audacieux, qui ont fait le sacrifice de leur vie, qui supportent les rigueurs du climat, s'exposent aux attaques des barbares et aux morsures des bêtes, souffrent de la faim, de la soif, de la séparation d'avec tout ce qu'ils

aiment, mais qui ont, du moins, cette joie de servir pleinement, librement, de toutes leurs forces, de toutes leurs facultés à la fois. Pour l'honneur, pour l'extension de la patrie qui les a envoyés, ils doivent être tour à tour des soldats, des administrateurs, des architectes, des diplomates, et les maîtres d'école, sans classes ni pupitres, chargés d'apprendre aux noirs que les blancs des pays de chrétienté apportent avec eux la délivrance de bien des maux.

Je vous raconterai l'histoire de l'un d'eux, qui est mort là-bas, en 1910. Pour la bien savoir, j'ai interrogé plusieurs de ceux qui sont revenus de cette Afrique équatoriale, où si peu de blancs ont pénétré. Je leur ai demandé : Montrez-le-moi à la tête de ses tirailleurs; dites-moi ses combats, ses paroles, son audace, la confiance que les soldats avaient en lui, les paysages qu'il a vus, l'heure où l'on faisait l'étape, et l'éclat que le jour avait. C'est leur récit, plus encore que le mien, que vous allez entendre.

Le sultan Acyl, notre allié depuis 1905, et que la France reconnaît comme sultan de l'Ouadaï, rival de Doudmourrah, notre ennemi, recevait l'ordre, en avril 1909, de se porter de Barouella à Birket-Fatmé, à cent vingt kilomètres en avant, dans la direction d'Abécher. Il s'y établissait, et déjà ses soldats et des Ouadaïens soumis à son autorité construisaient des cases, creusaient des fossés de défense, lorsque des nouvelles lui vinrent de la région de l'est. Il allait être attaqué.

Des espions affirmaient que Doudmourrah avait déjà commandé à ses lieutenants, ses « aguids », de l'ouest, de chasser les Français et les alliés des Français. Les soldats envoyés en reconnaissance par Acyl rapportent bientôt, en effet, que deux bandes, d'un millier d'hommes chacune, s'acheminent à travers la brousse. Aussitôt, le sultan fait partir des courriers à cheval. Il appelle au secours le chef dont il dépend immédiatement, l'homme très brave, très prompt, le capitaine Fiegenschuh, qui est au camp d'Ati. Fiegenschuh répond : « Je ferai rentrer dans sa coquille la menace ouadaïenne. »

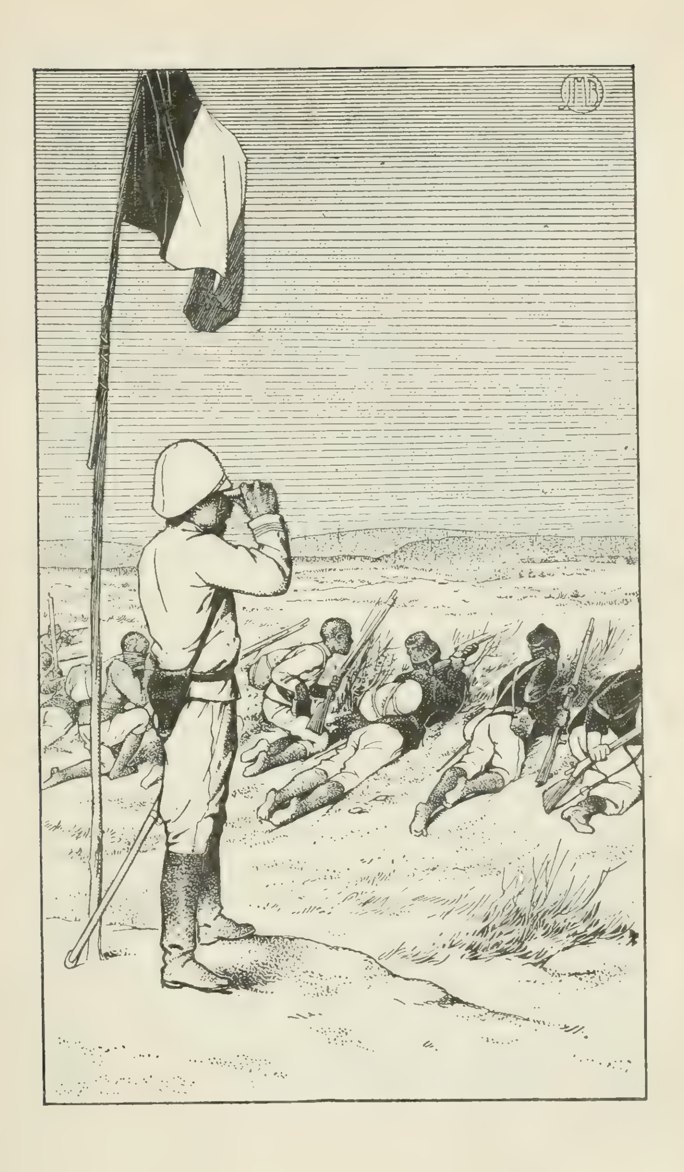
Il rallie, en hâte, quelques sections de tirailleurs, et décide, plutôt que d'attendre l'ennemi à Barouella, de prendre l'offensive et de marcher contre lui. Il ira, si l'occasion s'en offre, jusqu'à cette capitale de l'Ouadaï, Abécher, ville légendaire, qu'un seul Européen a jusqu'alors visitée, l'Allemand Nachtigal, ville de cinq kilomètres de tour, toute hérissée de gros murs de terre, de réduits fortement protégés, où vivent le sultan et ses lieutenants. Cependant, de quelles forces dispose-t-il ? De bien peu. Il n'a que 211 tirailleurs sénégalais, encadrés par 12 Français, et 300 cavaliers d'Acyl, plus ou moins sûrs, armés de fusils variés.

La colonne quitte Barouella dans les derniers jours de mai. Elle ressemble à une tortue, à un losange en mouvement, nos tirailleurs tenant le milieu, avec le convoi, les munitions de réserve,

les provisions de mil, les deux pièces de montagne portées à dos de chameau, et les bords étant formés par les cavaliers d'Acyl. On est à la fin de la saison sèche. Quelques groupes de cavaliers ennemis se montrent bientôt en avant. Mais, aux premiers coups de feu, ils se dispersent, ou rentrent dans la forêt d'acacias, de mimosas et de tamariniers qui couvre les vallées. Le soir du 31 mai, une tempête de sable retarde le départ de la colonne, qui n'arrive à l'étape qu'à dix heures quarante. A deux heures du matin, grâce au vent qui souffle de l'est, on entend, très loin, les appels des trompettes de guerre de Doudmourrah. Il pleut jusqu'au jour.

Le lendemain 1er juin, en approchant d'une rivière, l'Ouadi-Chauk, l'avant-garde aperçoit une centaine de cavaliers ennemis qui abreuvent leurs chevaux. Fiegenschuh choisit, pour passer l'Ouadi-Chauk, le point le moins boisé de la vallée, et déjà il monte vers le plateau qui s'étend de l'autre côté, lorsque les cavaliers d'Acyl, placés à l'aile droite, sont chassés du village de Djohamé qu'ils viennent d'occuper. Ils se replient au galop sur le convoi de la colonne. Il est dix heures du matin. Toute la lisière de la forêt, sur un kilomètre de longueur, s'agite et livre passage aux cavaliers de Doudmourrah. Il y a là, prêts à fondre sur notre petite troupe, plus de 4.000 hommes armés de fusils.

Aussitôt, le gros de la colonne attaquée fait face à l'ennemi. Les sections de tirailleurs



répondent au feu, tout de suite d'une rare violence. Les deux pièces de montagne, en quelques minutes, ont passé du dos des chameaux sur les roues de l'affût, et elles tirent à 800 mètres sur Djohamé. Fiegenschuh, dès le début de l'action, a fait ficher en terre son fanion, et il se tient debout à côté. Il rassemble ainsi sur lui-même toutes les chances de mort dispersées dans l'air, toutes les balles qui sifflent dans la brousse.

A dix heures quinze, il remarque que l'ennemi essaye de tourner la colonne. Il donne à ses tirailleurs de première ligne, qui ont déjà gagné quelque terrain et se sont rapprochés du village, les ordres que voici : « Les sections Reymond et Parmentier se jetteront sur le village et le prendront. Le lieutenant Lucien arrêtera le mouvement tournant de l'ennemi vers le sud. »

A peine ces ordres ont-ils été transmis, qu'une balle atteint Fiegenschuh. Elle lui traverse le cou, de part en part. Le capitaine tombe. Son interprète Mamadou-Sy le relève et l'emporte à l'ambulance. Le blessé perd son sang à flots; il souffre affreusement. Cependant, avant de permettre qu'on le soigne, il fait signe qu'on lui donne son carnet, et, sur la page, qu'il tache de son sang, il écrit au lieutenant Bourreau, le plus ancien, qui est à l'avant-garde, en avant du combat : « Je suis blessé, prenez le commandement. » Un cavalier part avec l'ordre. Et, le devoir militaire accompli, Fiegenschuh per-

met qu'on examine et qu'on panse la blessure.

Les tirailleurs avancent toujours, sous le feu des Ouadaïens. Ils obéissent, comme des soldats de la Vieille Garde, au lieutenant Bourreau qui accourt au galop, superbe d'allure et d'insouciance, et qui passe au milieu des balles. Le « programme » de la bataille est suivi de point en point. Après avoir tiraillé, les sections commandées pour prendre le village le prennent d'assaut à la baïonnette; le lieutenant Lucien arrête le mouvement tournant des Ouadaïens; l'ennemi abandonne Djohamé et se rejette, en combattant, dans la forêt. Il est poursuivi. Il a laissé prendre un de ses étendards. Il a perdu 350 hommes. Les coups de feu se raréfient et s'éloignent. Les longues trompettes de Doudmourrah sonnent la retraite. Il est midi et demi. De notre côté, nous n'avons perdu que deux tirailleurs. Tous les vivants victorieux, et les deux morts portés par leurs camarades, sortent des fourrés, et reviennent vers le plateau où est le convoi, où est le capitaine blessé.

Là-haut, couché sur un brancard, protégé par la toile d'une tente contre l'ardent soleil, le capitaine Fiegenschuh n'a pas perdu connaissance un seul moment. Depuis plus de deux heures, il écoute le tonnerre de ses deux canons de campagne et le piaulement des balles; il a compris, au bruit qui diminuait de puissance, que l'ennemi se retirait, et qu'il y a une victoire pour la France; il attend le retour des combattants. Ils

apparaissent, épuisés, quelques-uns blessés. La rumeur de la troupe parmi laquelle il a l'habitude de vivre le remplit d'assez de joie pour lui redonner de la force. Quand il voit entrer le lieutenant Bourreau, vainqueur, il lui tend une seconde feuille de son carnet, sur laquelle il a écrit : « En avant sur Abécher ! »

Ah ! les précieux feuillets ! La belle âme vaillante, oublieuse de tout ce qui n'est pas la France, quand la France est engagée ! Paroles de chef ! Paroles d'âme immortelle ! Blessé, à demi mort, il reste audacieux, il décide une expédition qui n'était qu'entrevue : « En avant sur Abécher ! »

Jusqu'à six heures, nos troupes enterrent leurs morts, elles soignent leurs blessés, s'abritent, mangent et dorment. A la nuit tombante, on repart. Fiegenschuh avait choisi les nuits de lune, pendant lesquelles les hommes et les bêtes marchent bien. La nuit est toute lumineuse, une de ces nuits de l'équateur où les étoiles, à elles seules, donnent de l'ombre à un brin d'herbe. Pas d'alertes. On s'arrête ; on sait qu'on se battra demain, et, les grand'gardes et les blessés exceptés, tout dort jusqu'à l'aube.

Alors, ces deux cents hommes, qui viennent d'en vaincre quatre mille, et qui veulent prendre la ville inconnue, se forment de nouveau en colonne. Ils marchent longtemps. Ils ne savent pas, les chefs eux-mêmes ne savent pas exactement, à quelle distance ils sont de la capitale

du Ouadaï. Tous, ils regardent à l'horizon. Le terrain se vallonne; on passe entre deux pointes de rochers, et les yeux qui guettent aperçoivent ceci : une plaine circulaire d'au moins vingt kilomètres de diamètre, entourée de pics rocheux, et, au milieu de cette plaine, la dominant un peu, une ville longue, énorme, qui se projette en sombre sur le mauve des montagnes. Le jour est levé, la chaleur déjà grande. A mesure qu'on avance, la silhouette d'Abécher devient imposante. On distingue, au centre, le tata de Doudmourrah, protégé par de hauts murs de terre, et que dépasse un quadrilatère en briques rouges; les tatas des aguids, groupés tout autour et moins élevés que celui du maître; la cité commerçante, bâtie à gauche, pareille elle-même à une forteresse qui n'a point de fenêtres. Le terrain, sable blanchâtre, coupé de pâtures, est planté de tamariniers rabougris, broutés par les bestiaux, et d'euphorbes vénéneux. Les villages sont nombreux; les habitants, recéleurs de troupeaux et complices du sultan, regardent descendre ces soldats qui vont s'attaquer à toute l'armée ouadaïenne.

Doudmourrah ne s'attendait pas à une attaque aussi prompte. Il fait prendre à ses cavaliers, en toute hâte, leurs postes de combat en avant de la ville. Lui-même, il se tient au centre, enveloppé de sa garde. Quand nos tirailleurs d'extrême pointe arrivent à Am-Ramilka, vers neuf heures, ils se heurtent à 5.000 hommes

armés, la plupart abrités par des roches ou des plis de terrain. Le feu est très violent. Trois sections, qui forment toutes nos troupes de première ligne, s'avancent par bonds. La cavalerie ennemie cherche à les déborder; elle est ramenée au galop sous les murs d'Abécher, par les deux sections de réserve et par nos deux pièces de montagne. On se bat pendant quatre heures, la France gagnant du terrain, lentement. A deux heures, on distingue les visages des cavaliers de Doudmourrah. Nos tirailleurs mettent la baïonnette au canon. L'artillerie bombarde, par-dessus les villages, le tata du sultan. L'ennemi est pris de panique. Il se précipite dans la ville. On avance encore. A deux heures trente, un jeune homme est amené au sultan Acyl. Il raconte que les Ouadaïens de Doudmourrah n'ont fait que traverser Abécher, qu'ils ont abandonné la capitale. Les cavaliers d'Acyl partent en reconnaissance. Ils tournent autour de la ville, ils entrent dans le tata du sultan par la porte de l'est, celle de la fuite, et ouvrent celle de l'ouest. Abécher n'a plus de défenseurs. A quatre heures, le drapeau tricolore flotte au sommet du grand carré de brique rouge du tata de Doudmourrah. On trouve, dans les édifices et les cases, 7 canons de bronze, 3 de fonte, beaucoup de provisions et de munitions.

Dès le soir, les habitants paisibles, les gens de commerce, ceux qui n'étaient enrôlés que par la force, commencent à rentrer dans la ville.

Cent cinquante esclaves, qui allaient partir pour Bengazi, sont mis en liberté. Beaucoup de soldats de Doudmourrah trahissent sa cause. En un mois, plus de deux mille font leur soumission, et livrent leurs fusils, dont la moitié sont des fusils français modèle 1874, vendus en Europe et rachetés par les caravaniers de Tripoli. Ils racontent à nos officiers la terreur qui s'est emparée de l'armée du Ouadaï, quand les sections ont chargé à la baïonnette. L'un d'eux, un chef, s'écrie : « Tu demandes pourquoi nous avons reculé? Nous ne pouvions plus lutter : nous avons vu des géants conduits par des anges! »

Rapidement, la blessure de Fiegenschuh, toute grave qu'elle fût, se cicatrisa. Les forces commençèrent à revenir. Dès le 28 juin, ne pouvant pas encore parler, la tête enveloppée de linges, il se fait amener son cheval, et, aux côtés du commandant Brisset, qui l'a rejoint à Abécher, il fait sa première promenade dans la ville qu'il a achetée de son sang. Les indigènes accourent sur le passage de ce chef, tout pâle encore du voisinage de la mort, et qui va, au pas de son cheval, sans dire une parole, faisant effort pour se tenir droit. L'âme seule ne faiblit pas. Il traverse la place d'armes où il y a foule, comme aux jours de Doudmourrah; son ombre passe, lente, sur les murs, les places, les ruelles en labyrinthe. Les Arabes le regardent, et plusieurs disent tout haut : « Quel talisman as-tu donc

pour nous avoir vaincus? Tu étais le moins fort et tu étais blessé? » Quel talisman? Il en avait un, en effet : la Fortune de la France.

Quand il fut tout à fait remis de sa blessure, Fiegenschuh organisa l'immense conquête. Il rassura les Ouadaïens; il créa des « villages de liberté » pour les esclaves libérés; il établit des postes pour protéger la capitale, et envoya des reconnaissances chez les sultans vassaux de Doudmourrah, afin de prévenir, par l'intimidation, un retour offensif. Le lieutenant Vasseur visita le Dar Sila. Fiegenschuh renouvela cette visite en personne. Puis, il annonça au sultan du Massalit, région dangereuse et soumise encore au régime des razzias d'esclaves, qu'il se rendrait chez lui prochainement.

En janvier 1910, sept mois après le jour où il était entré dans la ville, il se dirigeait vers le pays des Massalits. Il avait avec lui des partisans d'Acyl, 111 tirailleurs sénégalais et 4 Français seulement, dont il faut que les enfants des écoles retiennent les noms : le lieutenant d'artillerie coloniale Delacommune, le lieutenant Vasseur, le maréchal des logis Breuillac, le sergent Béranger. Mais tous ces hommes s'étaient battus, un contre vingt, et ils avaient passé. D'ailleurs, quelle résistance feraient les Massalits? Le sultan Tageddin avait déclaré, depuis des semaines déjà, qu'il acceptait le protectorat des Français. Le 1er janvier, deux messagers avaient rejoint la colonne en marche et remis

à Fiegenschuh une lettre où le sultan disait : « J'ai appris que tu viens avec beaucoup de tirailleurs, je suis content; je veux être l'ami des Français, comme les sultans du Tama et du Sila. Reste encore quatre jours en voyage, car je prépare un camp pour les tirailleurs. »

Voici donc le capitaine Fiegenschuh qui continue de s'avancer vers Bir Taouil, où il doit recevoir du renfort et rencontrer le sultan. Il traverse des villages abandonnés. Des indigènes l'avertissent que Tageddin a levé des troupes pour le combattre. Mais, presque en même temps, de nouveaux messagers lui apportent des présents, de la part du sultan.

Le 4 janvier, au matin, la colonne avait dû s'allonger et se former en file, pour suivre un sentier très étroit, au milieu de la forêt. Au bout du sentier, les hommes d'avant-garde voient déjà le fleuve, et, au delà, un camp préparé et le sultan Tageddin, à cheval, entouré de ses lieutenants. Tout à coup, un signal part de la colline. On entend des cris : « Allah ! Allah ! » Furieusement, des Massalits, cachés dans les bois, se précipitent sur les cavaliers d'Acyl et sur nos tirailleurs, qui peuvent à peine se défendre. Chacun des nôtres est entouré par une nuée d'ennemis. Fiegenschuh et le lieutenant Delacommune sont tués des premiers[1]. Le lieu-

1. Le lieutenant Maurice Delacommune, fils d'un industriel parisien, avait cette piété ardente qui se répand

tenant Vasseur reçoit un coup de sabre sur la

sur le monde en dévouement, en tendresse, en force et en espérance. Partout où passent de tels hommes, la misère les reconnaît, la faiblesse vient à eux, des voix s'élèvent et disent : merci. Pendant qu'il préparait les examens de l'école polytechnique, pendant les années d'école, chaque dimanche, tout son temps libre, il le donnait à un grand patronage catholique de Paris. Là, il apprenait à connaître ceux qu'il commanderait plus tard, au régiment ; il les aimait ; il les servait déjà. Son ambition était d'agir. Il pensait à la gloire, — comment n'y pas songer, quand on est soldat ? — mais la gloire, c'était l'incertain, peut-être l'insaisissable ; il pensait surtout qu'il pouvait être, qu'il serait, dans les lointains pays, « le missionnaire de la France et de la civilisation ». Car il n'hésitait pas. Il demandait, à la sortie de l'école, à entrer dans l'artillerie coloniale, l'une des armes où l'on est sûr de voyager, de voir du neuf et de courir un danger.

Quand il fut désigné pour le Tchad, en 1908, il s'écria : « Voilà ce que j'avais rêvé ! » Toutes ses lettres, adressées de là-bas à sa famille, sont un chant d'allégresse et de fierté française. Ses tirailleurs noirs l'aimèrent bientôt et lui furent dévoués, comme l'avaient aimé et comme lui avaient été dévoués ses canonniers de l'artillerie coloniale à Lorient. Le dimanche matin, quand il n'était pas de service, il se retirait à l'écart, pendant une demi-heure, pour lire l'office de la messe. Et on respectait cette piété, qui gouvernait toute la vie de Maurice Delacommune. Un de ses camarades d'Abécher m'a dit : « Il était charmant, et le meilleur de nous tous, le plus exemplaire. Je n'ai pas connu de vertu comme la sienne ». Il y eut de la sainteté, chez ce jeune homme. Sur le petit *memento* envoyé par la famille de Maurice Delacommune à ses amis, on peut lire ces phrases qu'il avait écrites en France, pendant une retraite :

« Ce que je veux surtout, c'est être l'instrument docile

nuque. Le sergent Béranger tombe dans la mêlée. Le maréchal des logis Breuillac, dernier blanc qui survive, rallie 12 tirailleurs et 15 cavaliers d'Acyl, et essaie de faire une trouée à la baïonnette. Il est tué également[1]. Et c'est un

et fécond de Dieu. Je vois très nettement que ma vie doit être une vie utile, une vie pour les autres; je ne me rappelle pas avoir éprouvé d'autres joies vraies que celle d'un bienfait à quelqu'un.

« Une âme n'a qu'à être prête à tous les sacrifices pour obéir à la volonté de Dieu... »

1. Pierre Breuillac, d'une famille chrétienne et ancienne, de Niort, avait fait ses études au collège Saint-Hilaire. Il était, lui aussi, un croyant, un énergique, un dévoué. En 1907, pendant les manœuvres, un des chasseurs de son escadron étant en danger de se noyer, emporté par le courant d'une rivière, Breuillac se jeta à l'eau, et le ramena sain et sauf. Il fut, pour ce trait de courage, cité à l'ordre du jour du régiment. Un séjour à Lorient, pendant les grèves, le mit en relation avec des sous-officiers qui revenaient des colonies. Leurs récits lui firent ardemment désirer la vie aventureuse d'Afrique. Il « demanda le Tchad », et, le 25 mai 1909, il s'embarquait à Bordeaux. Je viens de raconter sa mort. Avant que le rapport officiel fût connu, le lieutenant Breuillac, frère du jeune sous-officier, recevait une lettre datée d'Abécher, et où le lieutenant L. écrivait ces lignes émouvantes :

« Après les heures tragiques que j'ai vécues seul, dans mon poste, après l'horrible guet-apens du Massalit, j'ai le douloureux devoir de vous présenter mes bien vives condoléances et celles des sous-officiers et tirailleurs de la 1re compagnie, qui aimaient beaucoup votre frère.

« Dans un si épouvantable désastre, la conduite de Breuillac a été admirable. Il a pu rallier ses tirailleurs, leur donner un peu de cohésion. Son premier souci a été

caporal noir, un de ceux qui ont été formés à la discipline dans les postes français, qui prend le commandement de cette poignée d'hommes, et qui bat en retraite, poursuivi et luttant, jusqu'à la nuit. Il réussit à sauver 9 tirailleurs et 10 auxiliaires, avec lesquels, cinq jours plus tard, il rentre à Abécher.

Il fallut plusieurs semaines avant que la nouvelle parvînt à Paris. Quelle stupeur, elle causa, et quel frémissement, puis quelle admiration! Car la douleur va toujours la première. Tous les cœurs la connaissent. Ils pleurèrent Fiegenschuh, Delacommune, Vasseur, Breuillac, Béranger. Ils venaient d'apprendre ces noms-là, et ils sentirent qu'ils devaient les aimer, à jamais.

Peu de jours après que la nouvelle fut connue, on célébra un service, dans l'église Saint-François-Xavier, pour les âmes des victimes. L'église était pleine d'hommes rassemblés de

de porter secours au capitaine. Puis, voyant l'inutilité de ses efforts, il s'est précipité à la baïonnette, et a réussi à faire une trouée. Poursuivi, il a été blessé mortellement. Son bel exemple et son admirable sang-froid n'ont pas été inutiles; ils ont sauvé la vie de 9 tirailleurs et de 10 auxiliaires, seul détachement qui ait échappé au massacre. »

Sur la terre niortaise, un monument a été élevé par souscription au maréchal des logis Breuillac, et, le jour de l'inauguration, le ministre de la guerre a fait remettre la croix de la Légion d'honneur sur la tombe de ce jeune soldat, qui fut si brave.

partout. C'était la France qui venait pleurer. « D'instinct, chacun sentait, dans l'assistance, que ces morts sacrifiés nous sont plus utiles que des milliers de vivants, parce qu'ils maintiennent l'idéal national, parce qu'ils rachètent, parce qu'ils sauvent notre face devant le monde, un peu plus sûrement que les bons acteurs et les grands couturiers[1]. »

En Alsace, l'émotion fut silencieuse, mais combien profonde! Comme il fut bien compris, le sacrifice du héros alsacien! A peine en avait-on parlé, à peine avait-on pleuré, que six jeunes gens de la Robertsau, le village natal de Fiegenschuh, pour remplacer l'officier mort, s'engagèrent dans l'armée française.

Et maintenant, il faut que vous sachiez de quelle famille venait ce héros qui a grandi encore le nom de la France, et comment il a reçu l'enseignement et l'exemple, avant de le donner à tous.

Jean-Joseph Fiegenschuh était né le 29 septembre 1869, dans la banlieue de Strasbourg, à la Robertsau. La mère allait à ses journées, le père était ouvrier tanneur, comme l'avait été le grand-père, dans la grande tannerie du Wacken, que dirigeait la famille Herrenschmidt. Ni l'un ni l'autre ne parlaient couramment le français, mais ils aimaient tous deux la France;

1. Vicomte de Vogüé, *Ceux de Bir-Taouil.*

ils avaient vécu sous sa domination, avant 1870, « au temps français », comme on dit là-bas, et ils étaient capables de sacrifices pour ce qu'ils aimaient. Jean-Joseph grandit sous le régime allemand; il fut envoyé à l'école allemande. Les parents ne savaient pas que leur âme revivait si fidèlement dans leur fils, et que le petit avait un secret. Quand il eut quatorze ans, Jean-Joseph demanda à parler à son père, qui, pour être bien seul avec lui, et pour bien lui voir le visage, l'emmena près de la fenêtre.

— Voilà, dit l'enfant : je voudrais être officier.

— Pas en Allemagne, je suppose?

— Non, en France.

— Mais, mon petit, tu n'y arriverais pas, à être officier, tu ne sais pas même le français... Tu es trop jeune pour raisonner de tout cela avec moi. N'en parlons plus.

Il n'en fut plus parlé pendant trois ans. Le père Fiegenschuh pensait souvent à ce qu'avait dit son fils. Il avait vu d'autres petits Alsaciens déclarer qu'ils seraient soldats de la France, persévérer dans leur projet, et s'engager dans la légion étrangère. Mais ceux-là, ils n'étaient point revenus au pays. La loi allemande les considère comme déserteurs, les condamne à une amende de 600 marks, leur interdit de reparaître sur le territoire d'Alsace-Lorraine, et, s'ils passent la frontière, ordonne de les arrêter et de les jeter en prison. « Faudra-t-il donc,

songeait-il, que mon Jean-Joseph quitte la Robertsau, et l'Alsace, pour n'y jamais revenir? » Et il n'osait pas prononcer avec ses lèvres, même tout bas, la réponse qu'il ferait si, une seconde fois, son fils lui disait : « Je veux être officier, en France. » Elle demeurait cachée dans son esprit. Mais elle était déjà prête, parce que le père Fiegenschuch avait le cœur tout français.

Jean-Joseph, quand il eut dix-sept ans, renouvela sa demande. Et le père répondit : « Oui. »

Le jeune Alsacien ne pouvait s'engager que dans la légion étrangère. Il devient donc soldat au 2e régiment étranger, passe dix-huit mois en Algérie, et y apprend le français, puis il est désigné pour servir au Tonkin. Après quatre années, il revient en France avec les galons de sergent, entre à l'École de Saint-Maixent, et voit enfin se réaliser son rêve : il est nommé sous-lieutenant, après les examens de fin d'études, en août 1895.

Ses parents, ne pouvant l'appeler près d'eux, en Alsace, étaient venus, plusieurs fois, le voir en territoire français. Dans l'été de 1895, le père ne manqua pas de venir, pour saluer et pour embrasser « son » officier. Jean-Joseph n'était pas seulement la gloire de sa famille, il était le soutien de l'ouvrier qui vieillissait, et auquel il envoyait une grande partie de sa solde. « Mon enfant, dit le père, tu vas commander à présent; sois bon avec tes soldats. » Fiegenschuh répon-

dit : « Je maintiendrai fermement la discipline, mais je serai bon. »

C'est là une belle devise militaire. Fiegenschuh y fut fidèle; les soldats qu'il commanda par la suite, Français, Annamites, Tonkinois, tirailleurs noirs, l'admiraient comme le plus brave et l'aimaient comme le meilleur des chefs. J'ai demandé à ses camarades :

— Quel était son défaut, dans le commandement?

Ils m'ont répondu :

— Au combat, il n'en avait pas. En temps de paix, ou, si vous préférez, dans les semaines où nous n'avions ni grandes marches à faire, ni alertes à prévoir, on pouvait lui reprocher son extrême indulgence pour les défauts de nos tirailleurs. Il avait tant d'admiration pour le courage de ses noirs et pour leur dévouement, il était si fier d'eux au danger, qui n'est point rare là-bas, que, trop facilement, il fermait les yeux lorsque ses hommes s'enivraient. C'est un des vices des noirs.

— Tous les blancs n'en sont pas exempts!

— Ils s'enivrent avec la bière de mil. Quand ils sont ivres, eux et leurs femmes qui vivent dans les postes, ils se battent. Nous disions quelquefois : « Mon cher Fiegenschuh, ils font un vacarme affreux. Nous aurons des blessés avant la nuit. Vous devriez sévir! — C'est vrai, répondait-il, les pauvres enfants, ils s'amusent un peu bruyamment; mais laissez-moi faire :

je vais les emmener pendant quinze jours dans la brousse, afin de les changer d'air. »

Et il partait pour la brousse, qui était son élément.

Les regrets furent unanimes quand on apprit la mort de Fiegenschuh, mais la grande douleur, vous le devinez, fut celle du père et de la mère. Le père était devenu aveugle. Il ne sortait plus guère de la petite maison de la Robertsau et du jardin qui en fait le tour. C'est là que, le 17 février 1910, un Alsacien, rédacteur du *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine,* et un autre Alsacien qui habite Paris, allèrent trouver les deux vieux. Ils ont raconté leur visite. « Au nord de Strasbourg et de l'Orangerie, écrit l'un d'eux, près du Rhin, à la Robertsau, je viens de passer une heure tragique chez le père et la mère du capitaine Fiegenschuh.

« Ils habitent une maisonnette de deux pièces, blanche, aux volets verts, entourée d'un tout petit jardin ouvrier. Ces Wissembourgeois sont fixés là depuis cinquante ans. Là est né et a été élevé le capitaine.

« Dans la pièce minuscule et sombre, une sorte de cabine de bateau, M. et Mme Fiegenschuh sont dans la douleur et l'attente... Ils attendent des détails, et peut-être aussi une certitude.

« Le père s'est dressé. C'est un de ces grands Alsaciens bâtis en soldats, tels que les a popularisés le crayon de Régamey; le frère du père

Fiegenschuh a été tué à Sébastopol. Et, debout, il attend, avec cet air d'impuissance douce qu'ont les aveugles; son œil droit est fermé et le gauche est complètement voilé par la cataracte. Tristement, mais fidèle à la tradition alsacienne d'hospitalité, Mme Fiegenschuh, charmante vieille en bonnet blanc, nous accueille. Le vieux père répond aux questions des visiteurs. Il dit ses souvenirs du temps que Jean-Joseph était jeune, il parle des lettres qu'il a reçues de son fils pendant les longues années d'absence, et de la dernière, où le capitaine annonçait qu'il allait bientôt revenir en France. La mère les apporte, ces lettres, et aussi les petits bouts de ruban que le glorieux enfant glissait pour eux dans l'enveloppe et leur envoyait, lorsqu'il était décoré de quelque ordre nouveau.

« Peu à peu, le vieux Fiegenschuh s'anime, et sa douleur s'irrite :

« — Certains journaux allemands, s'écrie-t-il, « ont dit que mon gars n'avait rien à faire à « vingt-cinq kilomètres d'Abécher. Ils ont l'air « de dire qu'il a eu tort, que c'est bien fait, « qu'il n'a pas bien servi la France! Mais on « m'a dit que le ministre français a dit le « contraire : c'est ça qui compte! La mort du « gars ne regarde pas les Schwob! »

« Comme, tout à coup, la maman éclate en sanglots, et se met à dire : « Nous ne le reverrons plus! » le père se redresse de toute sa haute taille; il proclame doucement : « C'était

« un soldat! Il a fait ce qu'il devait! » Puis il redit, en extase, les larmes roulant de ses yeux éteints : « Légion d'honneur!... Légion d'honneur!... » La mère, redevenue cornélienne elle aussi, me passe des tout petits morceaux de rubans, rubans de la médaille militaire, de la médaille coloniale du Tonkin, de l'Annam, de la Légion d'honneur. Le père, l'âme toujours plus haute, achève : « Dieu l'a fait. Il a sans doute « bien fait. Que sa volonté soit faite! » Et, pleurant tous les quatre, nous causons de l'utilité magnifique de cette mort alsacienne dans la lointaine France coloniale[1]. »

A une autre personne, qui essayait de le consoler, le vieux Fiegenschuh dit encore cette belle parole : « Monsieur, je sais que plusieurs de ma famille ont demandé au gouvernement français de faire revenir le corps de mon cher Jean-Joseph, si on pouvait le retrouver. Je m'y oppose formellement. Il aimait ses tirailleurs, ceux-ci l'aimaient. Puisqu'il est mort au milieu d'eux, c'est au milieu d'eux qu'il doit dormir son dernier sommeil. Je le connaissais assez pour pouvoir dire qu'en agissant autrement, *on lui ferait de la peine*[2]. »

Il faut encore que vous sachiez, enfants, que la France n'a pas été ingrate envers les parents

1. Article de M. René Henry, dans le *Temps* du 21 février 1910.

2. *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine,* n° 50.

qui lui ont donné un tel fils. Le gouvernement leur a alloué une pension. L'archevêque de Paris a fait célébrer un service solennel, à Notre-Dame. Il a prononcé, du haut de la chaire, l'éloge du héros. Le nom de Fiegenschuh, du fils du tanneur de la Robertsau, a ainsi retenti sous les mêmes voûtes qu'avaient fait tressaillir les noms de Turenne et de Condé. L'immense foule l'a recueilli, pour ne plus l'oublier. Mais quelqu'un, au milieu d'elle, l'entendit avec plus de fierté et plus de larmes que toute la France ensemble. Il était vieux, aveugle, guidé et soutenu par une religieuse toute jeune qui lui ressemblait de visage et d'émotion. C'était le vieux Fiegenschuh à qui des amis avaient offert le prix du voyage, et qui était venu d'Alsace à Paris, avec sa fille, sœur Marie-Élise, la cadette de Jean-Joseph.

L'écrivain que j'ai déjà cité, le vicomte de Vogüé, a écrit, à la louange du capitaine Fiegenschuh, le dernier article qu'il devait publier. Il est mort peu de jours après. Or, à la fin de cet article, il exaltait, avec son éloquence enthousiaste, le sacrifice des combattants de Bir-Taouil; il a vu la grandeur de la nouvelle histoire militaire qu'ont commencé de vivre nos officiers, nos soldats, nos explorateurs, dans la brousse et dans les marécages, dans les forêts et dans les déserts, au Soudan, au Dahomey, au Congo, épopée dispersée à travers des espaces sans bornes, et pour laquelle il faudra bien bâtir un jour une Notre-Dame d'Afrique; il a

rappelé la puissance de tels exemples, et il a dit : « Serai-je trop anachronique en souhaitant que le récit du *Temps*, avec un bref exposé de la prise d'Abécher et du drame de Bir-Taouil, quand nous en connaîtrons tous les détails, soit lu par tous nos soldats dans toutes nos casernes, par tous nos enfants dans toutes les écoles de France? Nos voisins d'Allemagne ordonneraient certainement pareille lecture aux leurs. »

Non, mon ami, vous n'avez pas eu tort de souhaiter cela. Et c'est votre dernier vœu, pour l'honneur de la patrie que vous aimiez, que j'ai tâché de remplir.

Le Carnet du blessé.

J'ai passé quelques heures à Strasbourg, et j'ai voulu faire visite au père Fiegenschuh.

Le grand-père de l'officier, son père, que j'allais voir, le jeune homme lui-même, jusqu'au moment où il quitta l'Alsace pour s'engager dans l'armée française, ont travaillé dans la tannerie du Wacken, famille ouvrière liée à la même famille patronale. C'est un signe déjà, dans la race, qu'on avait le commandement de soi-même, qu'on ne vivait pas sur les routes, au caprice des rancunes, et qu'on savait le prix de la paix. En entrant dans la maison, j'en ai observé un autre.

La maison, elle est bien ce qu'on a dit :

basse, couverte en tuiles plates, enveloppée, comme ses voisines de la banlieue claire, d'un jardin où trois pieds de choux, en cette saison, rappellent seuls qu'il y a des feuilles par le monde. Le vieux Fiegenschuh, qui a été prévenu, nous fait entrer, deux amis et moi, dans la pièce de réception, la « salle », en face de la cuisine. Il vient, tendant la main, au hasard, vers ceux qu'il ne peut voir. Il est très grand. Il a le visage rasé, énergique, tout éclairé par la lumière intérieure qui ne brille plus dans les yeux morts, et qui s'est répandue. J'ai souvent remarqué, chez les aveugles, cette transparence des joues, du front, des paupières. Autour de nous, le long des murs, des gravures de piété, l'Enfant Jésus, la Sainte Vierge, des saints qui ont l'habitude d'être priés. Je comprends maintenant quelle fut la source de la force et celle du sacrifice. Un poêle de faïence blanche, que surmonte le tuyau en forme de serpent, chauffe toute la maison. Nous causons. Le bonhomme comprend le français; et surtout il comprend bien ce qui est français. Nous parlons du capitaine, dont la photographie est là aussi, dans le plus beau cadre, où il y a du noir et « du doré ».

— Il vous ressemblait, dis-je au vieux. Vous deviez avoir ces yeux-là?

— C'est vrai.

Des yeux courts, un peu ronds, ardents, des yeux d'émerillon, qui voient tout, de très loin.

Et je songe aussi que le sourire du père, le fils devait l'avoir, un sourire très bon, très bref, qui ne dure pas pour ne pas mentir.

— Ils m'ont envoyé de Paris, me dit Fiegenschuh, des carnets qui appartenaient au fils, et que vous allez voir. Je les ai reçus ces jours-ci. Comme il faut du temps! Regardez, puisque cela vous intéresse. Je voudrais bien avoir les lettres, les autres papiers. Il ne pouvait pas n'avoir que cela dans son poste d'Abécher?

Je prends l'un après l'autre trois petits carnets, couverts de notes, de comptes, de dessins primitifs représentant des profils de nègres, une femme du Ouadaï qui porte son enfant à cheval sur la hanche, des plans de maison. Entre les pages, çà et là, une fleur séchée. Un des carnets, de format long et dont la couverture grise est toute lavée de rouge, doit être le dernier que le capitaine ait tenu dans ses mains. Une vingtaine de pages seulement sont écrites. Je déchiffre les lignes, tracées au crayon, d'écriture inégale. Mais oui! Ces mots, ces cris muets, ces recommandations, ces ordres, ce sont les souffrances, et c'est la volonté maîtresse du blessé glorieux. Je devine les témoins : le lieutenant Bourreau, le commandant Brisset peut-être, les tirailleurs qui entrent dans la salle de la forteresse du sultan Doudmourrah, où est couché le capitaine, la gorge traversée par une balle. Les phrases prennent une signification héroïque, surtout les petites, impersonnelles, où la douleur dis-

paraît devant la sollicitude du chef ou devant la joie de la gloire militaire.

Alors j'ai pris une feuille de papier, et, sous la dictée d'un ami, j'ai transcrit, pour vous, enfants, qui connaissez le drame de la prise d'Abécher et celui de Bir-Taouil, quelques pages de ce carnet du blessé.

Les voici. Lisez-les lentement, et faites vous-même le commentaire :

Pouvoir dormir ce soir!

*
* *

Dis-lui que je ne vois pas souvent le sultan Acyl.

*
* *

Abécher est bien le repaire de brigands.

*
* *

Je m'endors, et puis je m'éveille aussitôt avec un cauchemar.

*
* *

Le courrier pour Fort-Lamy est-il parti? Rendez compte au colonel des noms des morts et des blessés.

*
* *

C'est la soif qui me fait tousser et baver.

*
* *

Retrouverai-je ma langue?

*
* *

Chaque chef de section me fera un petit rapport, feuille écolier, simple ou pliée, sur les tirailleurs qui méritent des récompenses et sur ce qu'ils ont vu.

*
* *

Si vous avez trouvé beaucoup de poudre noire, appuyez les couleurs d'un coup de canon.

*
* *

J'en ai pleuré de joie : c'est le canon.

*
* *

Pour dormir, il faut que je laisse le buste droit.

*
* *

J'ai failli monter à cheval.

*
* *

Je crois qu'il faudrait démolir tous les murs intérieurs, et ne laisser que les cases et le mur d'enceinte.

*
* *

Je sens le lait et l'eau que je bois passer dans le chemin de la balle.

*
* *

Je suis très faible, et ce que j'avale me fait tousser et déchire les tissus.

*
* *

C'est un petit calibre qui m'était bien destiné.

*
* *

Les os n'ont rien : sacrée chance!

*
* *

Je préfère que ce soit moi.

*
* *

Il faut repeupler les villages jusqu'à la Batha.

*
* *

Pas de suppuration, pas de danger.

*
* *

Je deviens sensible à la douleur.

*
* *

Vous êtes tellement déshabitués de voir des choses civilisées, que vous prenez toutes ces bagatelles pour des objets de valeur.

*
*

Je marcherai, et monterai à cheval.

*
* *

Ce pauvre Léandri ne doit pas pouvoir fermer l'œil.

*
* *

Beaucoup toussé, poitrine en feu. Je viens d'essayer de boire du lait, une partie est sortie par le trou.

*
* *

Enfin, voici la dernière note. Il ne peut encore parler, ni monter à cheval. Mais il veut visiter la ville conquise, sa conquête :

« *Commandez huit tirailleurs, pour me porter, et huit en armes. Venez avec moi, pour que je puisse voir la ville!* »

La police du désert.

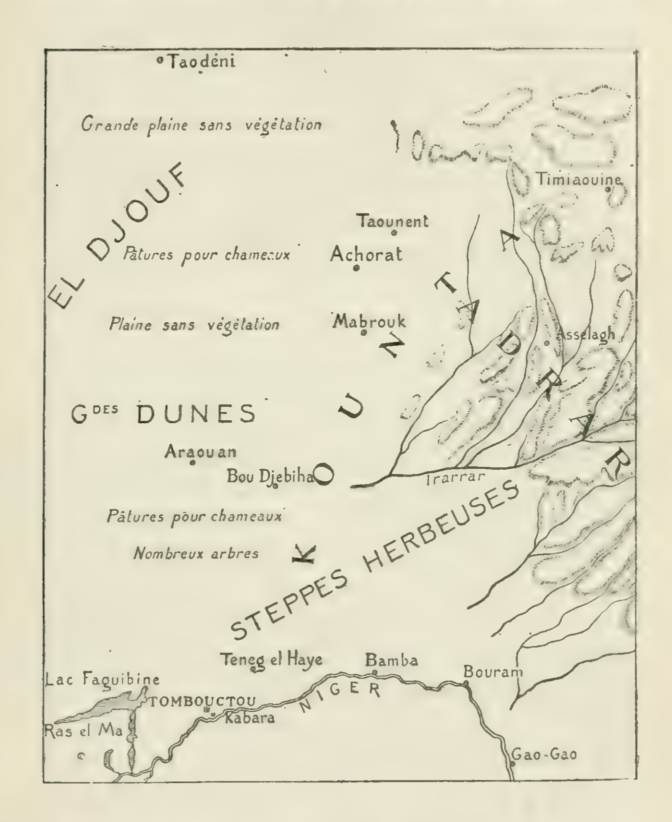
Entre notre Algérie et nos possessions du Niger, l'immense Sahara étend ses plateaux rocheux, ses dunes de sable tantôt fixées, tantôt mobiles et que le vent ne cesse de démolir, d'emporter dans ses tourbillons et de rebâtir ailleurs. Le Sahara barre toute l'Afrique, de l'Atlantique à la mer Rouge, passe par-dessous, reparaît en Asie, où il s'appelle Arabie. Il n'a que de rares oasis. L'aire de sa puissance déborde encore ses limites. Autour de lui, à des centaines de kilomètres en profondeur, les arbres et les arbustes commencent à diminuer de taille, même le mimosa épineux, l'un des plus résistants, qu'on appelle en Afrique l'acacia du Nil, et qui n'est bientôt pas plus haut qu'un homme, pas plus

haut qu'un chien, pas plus haut qu'une touffe de camomille, et qui finit par disparaître. Toute la vague de verdure s'abaisse vers les grands sables, s'étale, et meurt en les touchant.

Royaume de souffrance, comme vous le voyez. Il a cependant quelques habitants et de nombreux voyageurs; il est une route; il voit passer des caravanes qui vont, pendant des mois, d'un puits à l'autre, sous le soleil torride ou dans le froid des nuits claires, les hommes marchant à côté des chameaux, et les chameaux portant de lourdes charges de mil, d'ivoire, de dattes, de cotonnades européennes, d'armes et de munitions de guerre, ou encore des blocs de sel gemme, extraites par les captifs des mines de Taodéni.

Ne croyez pas, si je parle des puits du désert, qu'il y ait, au Sahara, des trous ronds et profonds, aux parois bien percées, que dépasse une margelle, sur laquelle on peut s'asseoir. N'imaginez pas un treuil, une corde, un seau pour puiser, une reinette qui chante dans une caverne fraîche de la pierre, et un couple de roitelets qui font leur nid en face. Non, non, ce seraient des visions de France. Là-bas, le plus souvent, les puits sont les endroits bas, incertains, éloignés quelquefois l'un de l'autre de plusieurs journées de marche, et où les voyageurs ont chance, en creusant le sol, de faire sourdre un peu d'eau. La tradition les indique, les guides les connaissent, leurs noms sont con-

servés, dans la mémoire des tribus, comme chez nous les noms de Paris, de Marseille ou de Nice.



Mais deux herbes aussi aident à les découvrir, et l'une d'elles, en vérité, ne semble pas avoir d'autre office, car elle est si coriace que les animaux n'en veulent pas, ni les chevaux, ni les

ânes, ni même les chameaux. L'autre est le hâd, une plante grasse, épineuse et salée, dont les chameaux font volontiers leur nourriture. Quand elles croissent toutes les deux, dans une dépression du désert, on peut creuser : l'eau n'est pas loin. On boit, on abreuve les bêtes, on remplit, pour l'étape prochaine, les peaux de boucs qui servent de tonnelets, et, quand la caravane est partie, le sable recommence à combler le puits et bientôt à l'effacer.

Puisqu'il y a des hommes, dans le Sahara, et du butin, il doit y avoir des voleurs. Ils ne manquent pas. Depuis les temps les plus anciens, certaines tribus nomades, qui paissent leurs troupeaux aux confins du désert ou dans le désert même, les Touareg notamment, se sont faits une terrible renommée de pillards, et la méritent. Les Touareg, la tête enturbannée, le visage voilé jusqu'aux yeux d'un voile noir, armés et adroits, habitués depuis l'enfance aux fatigues et aux intempéries, fourbes, intrépides, renseignés sur tout ce qui bouge dans l'étendue des sables, forment des bandes de maraudeurs, des « rezzous », et partent à la poursuite des caravanes. Ils sont montés sur des chameaux de selle, d'une espèce plus svelte, plus rapide, obtenue par sélection, et qu'on appelle méharis. A peine ont-ils rejoint les lourds convois de marchandises ,tué les conducteurs, et refait la provision d'eau au puits le plus voisin, ils se perdent dans les dunes, et qui les rattrapera?

Autrefois, personne ne les rattrapait. Ils étaient impunis. Mais le temps de la France est venu. Elle a paru au nord du Sahara, elle a paru au sud, et elle a dit : que les caravaniers passent en paix; s'ils sont attaqués, je châtierai les pillards!

Tout de suite, l'effort a commencé, et je vais vous en raconter l'histoire. Le 19 décembre 1893, un détachement de marins, conduits par le lieutenant de vaisseau Boiteux, s'emparait de Tombouctou. C'était un poste avancé dans le désert. Mais comment gouverner de là tout l'océan des sables? Les colonnes d'infanterie légère qui rayonnèrent au sud, à l'est, à l'ouest, — on avait peur encore des profondeurs du nord, — dégagèrent la place et la rendirent à peu près sûre. En 1897, un premier corps de chameliers, armés pour la poursuite des nomades, fut organisé par le lieutenant de cavalerie Rampont. Mais les chameliers étaient des noirs, et non pas des Arabes ou des Touareg. Ils ignoraient l'art de soigner les chameaux, de les dresser, de les ménager, et probablement de les aimer. Tout le troupeau périt avant d'avoir servi. L'année suivante, un autre officier de cavalerie, le lieutenant de Gail, réussit à quitter Tombouctou, à la tête de 32 méharistes exercés. Pour la première fois, une force française foula les pâturages de hâd et les abords des puits, jusqu'à 120 kilomètres de la ville, et les tribus commencèrent à craindre cette puissance que le sable n'arrêtait pas. En

1904, on fait un coup d'éclat, une chose d'une incroyable hardiesse. Les Français occupent depuis longtemps l'Algérie. Mais quelle limite, vers le sud, convient-il de fixer à ce Gouvernement Général? Où finira la province d'Oran? celle d'Alger? Où commencera notre Afrique occidentale Française? Il faut l'aller voir. Le commandant Laperrine descendra donc, avec ses méharistes, dans l'extrême sud de la province d'Oran, pendant qu'un officier de Tombouctou, le capitaine Théveniaut, essayera de traverser tout le Sahara, au pas de ses chameaux. Des deux côtés, on passera dans l'inconnu, on montrera le drapeau tricolore à des Arabes qui n'ont jamais reçu d'autre visite que celle des maraudeurs, des marchands enturbannés, ou d'un vautour égaré. Le rendez-vous est pris. C'est Timiaouine, un misérable village, perdu dans les dunes. Le capitaine Théveniaut emmène avec lui soixante soldats, et, — observez bien ce détail d'immédiate civilisation, — un brave commis des Postes et Télégraphes, qui s'appelle Combemorel. Combemorel va étudier le tracé de la ligne télégraphique qui reliera, plus tard, bientôt, les postes français du Niger à ceux du sud algérien. Tout réussit, au prix de fatigues magnifiques. L'Algérie et le Niger se donnent la main à Timiaouine. Les chefs règlent la question de frontière. Les soldats chantent des chansons de marche autour des puits. On se sépare. « Adieu les Africains du

nord ! — Adieu les Africains du sud ! » Les caravanes rentrent dans la grande mer croulante, chaude et dorée. Celle de Théveniaut regagne Tombouctou à travers des régions très ingrates et des mieux ignorées. Elle avait vécu plus de six mois dans le désert; elle avait poussé sa pointe à 500 kilomètres de son point de départ. La plupart de ses chameaux en moururent. Mais la preuve était faite. C'est grâce au méhari, avec des compagnies montées, que nous pourrions établir notre domination et faire la police du Sahara.

En effet, deux ans plus tard, — le temps de remonter notre chamellerie, — nous commençons la meilleure des opérations de police. Un second rendez-vous est pris, le commandant du territoire militaire des oasis sahariennes, lieutenant-colonel Laperrine, vient à la rencontre de notre compagnie méhariste de Tombouctou, et la rejoint à Taodéni, c'est-à-dire à la frontière nord du Sahara, dans la région la plus désolée du globe, mais où se trouvent des mines de sel gemme qui fournissent le sel à une partie de l'Afrique. Les marchands, pillés presque chaque année, par des « rezzous » formés au Maroc ou en Mauritanie, demandent pro tection pour la grande caravane de novembre. Ils mettent leur confiance dans ces Français qui viennent du nord, qui viennent dumidi, qui montent à méhari comme les Touareg, et qui parlent enfin, aux caravaniers toujours inquiets,

de libre commerce et de justice » Puissiez-vous, disent-ils, assister au chargement des blocs de sel, quand le mois de novembre ramènera vers Taodéni tant de marchands et tant de bêtes de charge; puissiez-vous éloigner les pillards, qui sont là, toujours, dans les dunes, guettant les faibles! »

Ce fut promis. Au début de l'hiver de 1907, tout ce qui vit dans le Sahara apprenait que les Français protégeraient « l'azalay[1]; » la nouvelle courait d'un puits à l'autre; elle était murmurée, de capuchon à capuchon, par les courriers dont les pistes se croisent sur les sables, et tout le désert en frémissait, de joie ou de fureur. La caravane, cette année-là, fut plus nombreuse, et plus fructueuse, que celles, des deux années précédentes. Les Touareg se tinrent au loin; ils n'osèrent pas approcher, et, de nouveau, le désert connut ces choses[2].

Nous avons, aujourd'hui, en bordure du Sahara, plusieurs groupes de méharistes. La région de Tombouctou est gardée par les section d'Araouan et de Ras el Mâ. D'autres

1. C'est le nom donné à la grande caravane annuelle du sel.

2. Cette même année, au mois d'avril, les capitaines Cauvin et Pasquier, les lieutenants Langlumé et Vallier, à la tête de leurs méharistes, avaient fait une reconnaissance vers Timiaouine, rencontré là-bas les troupes algériennes, et suivi, pour le retour, dans l'immensité saharienne, des routes toutes nouvelles.

sections sont échelonnées vers l'est, à la limite du désert, et sur les pistes fréquentées par les caravanes.

Vous vous le représentez bien le tirailleur vêtu de bleu, botté de rouge, assis sur un petit siège de bois, en avant de la bosse du méhari. Il touche, avec les pieds, le cou de l'animal. Il le conduit avec une seule guide. Deux peaux de bouc, pleines d'eau, accompagnent la selle, et la bordent, à droite et à gauche, d'un gros bourrelet qui danse. En arrière, le tirailleur a posé et attaché, en travers du chameau et sur la bosse même, un sac de cuir où sont enfermées des galettes de mil à la graisse, ou des galettes de blé, que l'eau des puits doit amollir. Et il va, où la France veut qu'il aille. Il a entendu parler du pays des blancs. Peut-être a-t-il fait le voyage de Paris ou de quelque colonie. Mais il connaît surtout ses chefs, qu'il aime, qu'il n'abandonne jamais, qu'il considère comme des êtres supérieurs, en même temps qu'un sentiment confus de l'origine commune lui fait dire : « Sang de nègre, sang de blanc, c'est la même chose. » Quand le méhari paresse, et broute en marchant les touffes de hâd, le tirailleur le fouette avec la longue lanière en cuir d'hippopotame. La bête reprend son pas tranquille, ou son petit trot d'amble, qui double sa vitesse.

L'étape sera longue, trente, quarante, cinquante, quatre-vingt kilomètres : mais au bout,

il y aura l'eau du puits, l'eau qui ranime, et qui repose, et qui fait dormir.

Et maintenant, vous savez ce qu'il faut savoir, pour comprendre ce que fut le combat d'Achorat.

Le Combat d'Achorat.

Au mois de novembre 1909, la grande caravane annuelle pour le transport du sel, l'azalay, s'organisait dans la région d'Araouan, au nord de Tombouctou, et les pâturages, disséminés parmi ces grands espaces désertiques, étaient pleins de chameaux de bât et d'ânes, que des nomades de plusieurs tribus dirigeaient vers les mines de sel gemme de Taodéni. Autour des puits, on était presque sûr de trouver des campements; l'eau rare, sans cesse puisée, remplissait les peaux de bouc pour la traversée des dunes ou des steppes, pour les longues étapes de la soif. Excellente occasion, offerte aux pillards arabes, maîtres très anciens du désert. Mais, depuis quelques années, ainsi que je l'ai dit, la France commençait à protéger les gens de l'azalay, et, le 16 novembre, un détachement de tirailleurs méharistes partait d'Araouan pour Taodéni, afin de faire la police de cette grande foire. Il était commandé par le capitaine Grosdemange, commandant la première compagnie; le lieutenant Morel commandait le peloton de reconnaissance; ils avaient,

sous leurs ordres, trois sous-officiers européens, deux sous-officiers indigènes, dont le sergent très brave, et devenu légendaire, qui s'appelait Diara Fofana, cinq caporaux, un clairon et soixante-trois tirailleurs.

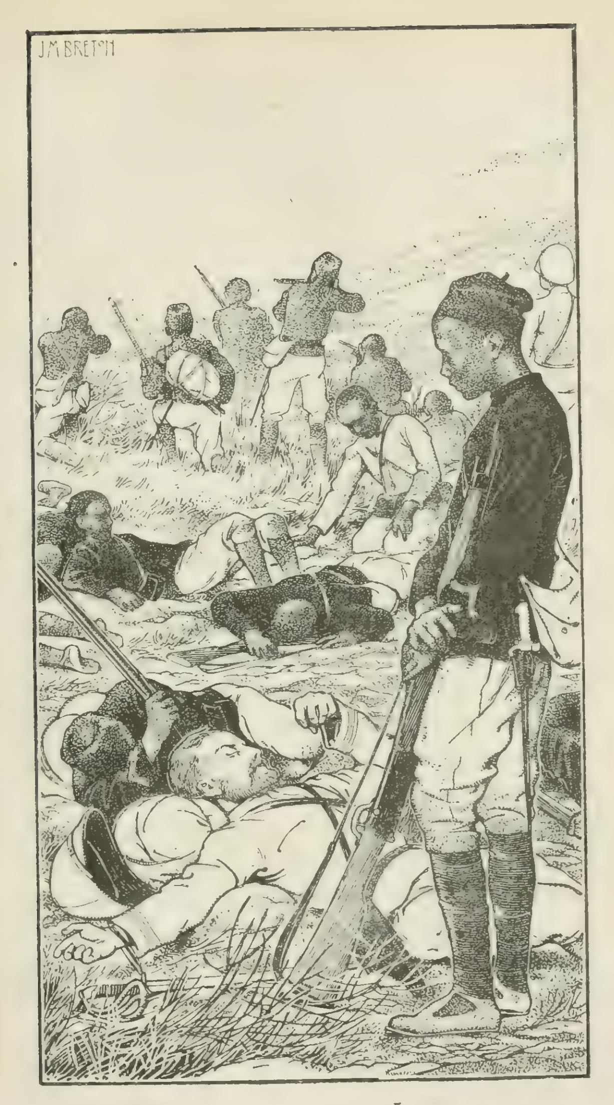
Force bien réduite, et qui pouvait être exposée à de terribles rencontres. Avant son départ, le bruit avait déjà couru qu'un fort rezzou de nomades pillards avait été aperçu par des gardeurs de chameaux d'une tribu amie, qui s'étaient enfuis à son approche.

A peine la compagnie s'est-elle mise en marche qu'un courrier vient, à toute allure, annoncer qu'en effet, les pillards ont paru aux environs de Bou-Djébiha, et réclamer la protection des Français. Le capitaine décide de modifier l'itinéraire primitivement établi, et de faire une reconnaissance vers ce pays. Alors commence une chasse mouvementée. Il faut d'abord lever le gibier, puis le poursuivre, puis l'atteindre. Dans la journée du 16, on fait trente kilomètres. Le 17, on rencontre un homme, qui déclare que les gens du rezzou ont tiré sur lui et lui ont enlevé six chameaux. Le 18, la compagnie bivouaque en dehors du village de Bou-Djébiha.

Des renseignements arrivent de plusieurs côtés. Mais, comme toujours, ils ne sont pas très précis. Les éclaireurs ont relevé les traces d'un campement de méharistes au puits d'Anefis, mais, selon les uns, les pillards sont au

nombre d'une centaine; selon d'autres, ils ne sont pas plus de cinquante. Le 20 novembre, la compagnie reprend la marche vers l'est. Elle se hâte. En un jour et demi, elle parcourt quatre-vingt-cinq kilomètres. En arrivant au puits d'Anefis, elle apprend que le rezzou, assurément bien renseigné, a déguerpi. On le suit à la trace, de puits en puits, pendant huit jours et pendant de longues heures de nuit. Il est insaisissable. Les Arabes accueillent nos troupes avec des démonstrations de joie, mais, par peur des vengeances, hésitent à servir de guides. A l'une des étapes, les hommes refusant de nous montrer la route, une femme s'écrie qu'elle guidera les Français, et quelques hommes alors viennent avec nous.

Le 27 novembre, des traces d'eau répandue autour d'un puits, quelques animaux de prise abandonnés, le sable partout fraîchement foulé, donnent au capitaine Grosdemange et aux tirailleurs la certitude que l'ennemi va être rejoint. Dans la nuit du 28 au 29, à deux heures du matin, pendant une marche, à huit cents mètres en avant, on aperçoit des feux. La flamme monte tout droit, et la fumée aussi. On voit, autour des feux, des silhouettes en mouvement. Il y a un petit renflement du sol, des bancs de cailloux : les guides reconnaissent le puits d'Achorat. Aussitôt, le capitaine divise son détachement en deux sections. Il laisse quelques hommes à la garde des chameaux de selle. D'autres



DOUCE FRANCE. 12

déjà sont en arrière avec le convoi. C'est une petite troupe de quarante-cinq tirailleurs, qui s'avancent au pas de charge, sur une ligne, baïonnette au canon, pour enlever le camp des nomades. Défense a été faite de tirer. Ils arrivent, ils surprennent l'ennemi; mais, aux premiers cris des blessés, les pillards, couchés et dormant tout autour du puits, s'éveillent, et, s'abritant derrière les chameaux et les bagages amoncelés qui leur servent de rempart, se défendent à coups de fusil. Ils ne sont pas une cinquantaine, comme on l'assurait, mais cent quatre-vingts, bien armés. Les tirailleurs, en plusieurs endroits, tournent l'obstacle, pénètrent au milieu des bêtes affolées, se heurtent aux pillards, qui ne reculent pas. On se bat corps à corps. Diara Fofana, deux fois blessé, continue de se battre. Le capitaine est en pleine mêlée. Il a la barbe brûlée par la poudre d'un coup de fusil tiré à bout portant; une balle traverse son casque, une autre ses vêtements. L'adjudant Rossi est blessé, et un caporal sénégalais, chargeant le corps sur ses épaules, l'arrache aux ennemis et le porte à cent mètres en arrière. Plusieurs tirailleurs tombent morts. A la lumière voilée de la lune, le capitaine aperçoit une troupe de guerriers touareg qui se défilent hors du campement, et menacent de prendre à revers l'une des deux sections engagées. Il lance contre eux le lieutenant Morel et quelques tirailleurs, qui arrêtent l'ennemi. Puis

il ordonne, car cette bataille de nuit devient par trop incertaine, qu'on se retire au delà du terrain dénudé, jusqu'à de petites dunes pierreuses, plantées de maigres arbustes, et où il fait creuser des trous de tirailleurs.

Le jour n'est pas levé. Pendant une heure, les coups de fusil sont rares. On voit confusément, à cinq cents mètres en avant, des formes mouvantes, nombreuses, d'hommes et de chameaux autour du puits. Quelques-uns des bandits touareg emplissent en hâte les peaux de bouc, afin de ne point mourir de soif dans le désert, si la bataille est perdue; d'autres fortifient les abords du puits et chantent le chant de la mort des guerriers. Le jour se lève. La fusillade recommence. Des chameaux chargés d'eau et de sacs fuient vers le nord. Mais les tireurs ennemis, armés de fusils à tir rapide, embusqués derrière les replis de terrain ou derrière le retranchement qu'ils viennent de construire, tuent encore plusieurs de nos combattants. Un autre contingent de nomades, campé dans les dunes lointaines, a répondu aux appels des guerriers. Ils arrivent en rampant, ouvrent le feu contre nous, avancent, nous débordent. Il ne s'en faut pas de cent mètres que nous ne soyons entièrement enveloppés par eux. Le capitaine Grosdemange, « admirable de sang-froid, dirige le feu des tirailleurs [1] ». Il n'a

1. Rapport du lieutenant Morel.

pas vingt hommes valides autour de lui. « Une balle lui fracasse le pied gauche... Il se couche la face en avant, sur le côté droit, et continue de commander. » Une seconde balle lui brise les reins. Alors, dans cette pauvre brousse rocailleuse, tandis que le combat continue, un dialogue héroïque s'échange entre les deux officiers. Le capitaine se fait étendre à côté du lieutenant, et lui dit :

— Abandonnez-moi !

— Non, mon capitaine !

— Retirez-vous sur le convoi !

— Je ne puis pas vous laisser !

Un Sénégalais, qui entend cela, répète :

— Nous y a pas moyen laisser capitaine, nous y a tous morts ici !

Quelques secondes s'écoulent. Le capitaine a beaucoup pâli. Le lieutenant, penché vers lui, reprend :

— Quels sont vos ordres?

— Abandonnez-moi !

— Jamais !

— C'est bien. Tenez encore un peu.

Le capitaine est couché sur le dos. Il ne se plaint pas. Il a même le courage de plaisanter de sa blessure. Mais tout à coup il sent venir la mort. Il regarde le lieutenant et lui dit :

— J'espère que mon corps reposera à Tombouctou, sous les pierres.

Alors la mort est venue, et elle a emporté l'âme du héros.

O mes enfants, écoutez ceci : le capitaine est mort, mais c'est au moment même où il a été frappé que les ennemis ont commencé à reculer. On dirait que le sacrifice du chef a sauvé les soldats. Le cercle est rompu. Devant quelques tirailleurs qui les chargent, les bandits, qui n'étaient plus qu'à cinquante mètres de nous, se mettent à fuir. Eux, sept fois plus nombreux que cette poignée d'hommes, eux qui viennent de voir tomber le chef blanc, eux qui n'ont pas manqué d'audace jusque-là, ils ont peur, ils courent, ils vont s'abriter derrière le puits fortifié. Il est dix heures du matin.

Mais le combat continue à distance. Entre le puits et la brousse, jusqu'à cinq heures du soir, la fusillade ne cesse pas. Ceux qui restent, combien sont-ils? Le convoi, en arrière, a aussi été attaqué. Oh! si l'ennemi pouvait compter nos soldats! Nous avons 38 tués ou blessés. Les tirailleurs valides s'endorment de fatigue, sous les balles qui les cherchent, et qui fouillent le sol.

Au coucher du soleil, les derniers ennemis disparaissent cependant vers le nord. Ils abandonnent 200 chameaux, 300 bœufs, 275 ânes, volés aux caravaniers de la caravane du sel...

Le lendemain, les blessés qui peuvent se tenir en selle remontent sur leur méhari; le corps du capitaine Grosdemange est porté en travers, enveloppé dans un sac de cuir, sur le dos d'un chameau, et la retraite, bien ordonnée, se poursuit pendant onze jours. C'est le sergent Rol-

land qui panse les blessés, comme il peut, et il n'en perd pas un. C'est le lieutenant Morel qui veille à tout, ordonne les haltes et les départs, renouvelle la provision d'eau, place les sentinelles autour des bivouacs, maintient, par son exemple et par la confiance qu'il inspire, le courage de ces vainqueurs épuisés.

Le huitième jour, le sergent noir Diara Fofana succombe aux quatre blessures qu'il a reçues. Et le lieutenant décide que le corps de ce brave, comme celui du capitaine, sera porté jusqu'au pays où il y a des vivants qui habitent et qui se souviendront. Le 10 décembre, à onze heures, pavillon tricolore en tête, la colonne rentre à Bou-Djébiha.

Pendant qu'elle s'avançait ainsi vers le sud-ouest, l'immense troupeau repris aux pillards descendait plus au sud, conduit par deux guides indigènes. En faisant prendre cette route au troupeau, le lieutenant Morel espérait que les propriétaires détroussés, les marchands qui avaient loué des bêtes de charge, les pasteurs qui les menaient à l'azalay, pourraient retrouver leur bien. Car on savait que ces pauvres gens, que la peur maintenait à de grandes distances de la colonne, suivaient cependant notre marche, attendant de notre victoire, ou de notre défaite et de la confusion qui s'ensuivrait, quelque réparation du dommage dont ils avaient souffert.

Et voici qu'en effet, de pâturage en pâturage,

le troupeau diminuait. Les Arabes venaient reconnaître les animaux portant leur marque ; ils emmenaient les chameaux et les chamelles, les bœufs, les ânes et les ânesses, disant :

— La France est juste, car elle ne garde pas le butin de guerre, et elle le rend aux malheureux.

Les nomades qui n'avaient souffert que de l'inquiétude et des récits qui couraient le désert, reprenaient leur lente caravane vers les mines de Taodéni. Ils chargeaient le sel, ils se dispersaient ensuite à travers toute l'Afrique, et partout ils disaient :

— La France est brave : nous n'avons pas été attaqués cette année, et nous avons fait en paix l'azalay, parce qu'elle a mis en fuite le rezzou.

Les tirailleurs, au camp de Bou-Djébiha, ayant rendu les honneurs militaires à leurs camarades disparus, causaient aussi de la France, et ils disaient :

— La France est bonne. Elle a soigné les blessés aussi tendrement qu'elle a pu. Elle a honoré la bravoure de Diara Fofana, comme elle a fait pour le chef blanc, pour le capitaine dont le corps reposera à Tombouctou, sous les pierres, devant le désert où il a tant marché pour la justice.

NOS MARINS

Le forcement des passes de Ménam

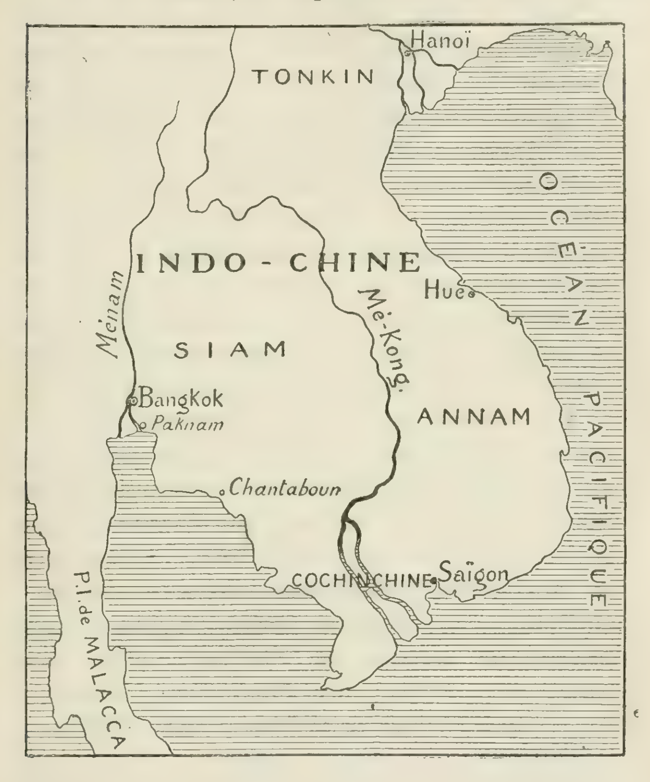
(13 juillet 1893).

Au mois de juillet 1893, le gouvernement français, qui avait à se plaindre du royaume de Siam, résolut, après avoir longuement et vainement négocié, de faire une démonstration navale devant la capitale. Deux petits navires, l'aviso *l'Inconstant* et la canonnière *la Comète*, reçurent l'ordre de franchir la barre du Ménam, dans la soirée du 13, de remonter le fleuve jusqu'à Paknam, conformément aux traités en vigueur, puis, profitant de la nuit, de continuer leur route, et d'être le lendemain, jour de la fête nationale, aux côtés du stationnaire *le Lutin,* en face de la légation de France, à Bangkok.

L'entreprise était audacieuse, de pénétrer ainsi, avec de si faibles forces, au cœur d'un pays très mal disposé pour nous, qui pouvait, d'une seconde à l'autre, se déclarer ennemi faire couler nos navires, ou les laisser passer, puis fermer la route et les retenir prisonniers. Il suffisait même, pour qu'elle devint périlleuse, de beaucoup moins. Les Siamois n'avaient qu'à éteindre les phares et à enlever les bouées, pour que *l'Inconstant* ou *la Comète,* ou tous les deux ensemble, eussent de grandes chances de s'échouer, parmi les bancs de vase et de sable qui

obstruent l'entrée du Ménam. Les officiers prévirent tout, et n'hésitèrent pas.

A six heures, le capitaine de frégate Bory,



commandant *l'Inconstant,* ordonne de faire route et franchit la barre. *La Comète* suit, à quatre cents mètres, commandée par le lieutenant de vaisseau Dartige du Fournet. A six heures trente,

au moment où les deux navires, ayant doublé un banc de vase, prennent le milieu du fleuve et s'approchent du fort de l'Ouest, les Siamois, sans provocation, sans avertissement, tirent sur eux, avec leurs pièces de 21 c/m, cachées dans des tourelles blindées. Les Français ne répondent pas encore, mais tous les hommes courent à leur poste de combat, et, comme aux jours de fête, à la pointe de chaque mât, le pavillon tricolore est hissé. «... Au tumulte de la première minute, a succédé un silence profond. Après le frisson de la surprise, après un flux de pensées rapides et chères qui sont le cri du sang, il semble qu'on entende battre son cœur... Le fort Phra-Chula se couvre d'éclairs et de fumée; son tir, évidemment repéré d'avance, est bien ajusté, quoique nous soyons à quatre mille mètres de lui. Ses pièces à éclipse n'apparaissent qu'au moment de faire feu, puis redescendent aussitôt dans leurs puits blindés... Toujours muets, nous continuons notre route à dix nœuds Les Siamois ne pourront pas dire que nous avons manqué de patience, et d'ailleurs, plus nous serons près, mieux nous riposterons. Les gros obus de 21 c/m labourent la mer autour de nous, ricochent avec un son mat, passent à travers la mâture, suivis de ce bruit d'ondulations stridentes qui semble un vol d'ailes de métal... Nous sentons par moments le souffle de ces projectiles dont un seul, frappant la flottaison ou les chaudières, suffirait pour mettre un de nos navires

hors de combat. Sur la passerelle, l'officier de manœuvre compte les coups à haute voix[1]. » A six heures quarante-trois, un obus touche *l'Inconstant,* et tue le maître charpentier. Nos navires répondent au feu de l'ennemi. Ils avancent toujours. La nuit va tomber. Devant eux, le fleuve est barré par des coques de bateaux coulées, des chaînes, des pieux. Il ne reste de libre qu'une ouverture de quatre-vingts mètres. Au delà de la passe, qui doit être garnie de torpilles, neuf bâtiments de guerre siamois sont embossés, et attendent nos deux petits navires qu'ils vont accabler d'obus et de balles. Que croyez-vous que va faire le commandant Bory? Il faut que la France passe, elle passera. Il ordonne « : à toute vitesse ! » *L'Inconstant* et *la Comète* se précipitent en avant, droit au milieu du chenal. Une torpille éclate à quelques mètres de *l'Inconstant,* et ne le touche pas. « Il franchit le barrage, et s'engage entre les deux lignes ennemies. Il est superbe au milieu du feu. Sa coque blanche disparaît dans la fumée ; ses hunes jettent des flammes ; il marche dans une sorte de nuage traversé de lueurs rouges, que dominent fièrement ses mâts pavoisés de pavillons tricolores... *La Comète,* suivant les eaux de son chef de file, traverse à son tour la flottille sia-

1. Journal d'un Commandant de *la Comète*, par le Ct Dartige du Fournet. Un vol. Paris, Plon Nourrit et Cie. 1897.

moise, ripostant de droite et de gauche, faisant feu à la fois de sa grosse artillerie, de ses hotchkiss, de sa mousqueterie des gaillards. L'ennemi a des mitrailleuses dont le crépitement s'entend même à travers le piaulement des balles et le fracas de la canonnade. Pendant quelques minutes, une averse de projectiles pleut sur nous, et, comme par miracle, personne n'est encore blessé; mais, au moment où nous élongeons le dernier bâtiment de gauche, grand navire à voiles blanc que nous laissons à cent mètres par bâbord, une de ses salves tue à leur pièce les canonniers Jaouen et Allongue. Notre canon de retraite répond par un obus en plein bois; le feu cesse; nous sommes hors du guêpier;... il est six heures cinquante-huit. »

Avant d'atteindre Paknam, les deux navires français passent encore devant le fort de l'Ilot, qui les canonne de ses huit grosses pièces, et les manque. Pendant qu'ils filent à toute vitesse, une petite lumière les suit dans les ténèbres. Elle se démène et danse dans le sillage. Seraitce un torpilleur ennemi? Les pointeurs de *la Comète* en sont persuadés. Ils ne la quittent pas des yeux, et voudraient la couler à fond. Heureusement leur conseil n'est pas écouté. C'est la vedette de *l'Inconstant*, un simple canot à vapeur, qui a traversé toute la bataille, a subi le feu, comme un cuirassé, mais sans pouvoir répondre, n'a pas été touché, et tâche de rejoindre la flottille.

Le lendemain matin, à huit heures, devant le palais du roi de Siam, en rade de Bangkok, deux navires français, arrivés dans la nuit, tout frais lavés, sans trace d'avarie, hissaient le grand pavois, en l'honneur de la fête nationale.

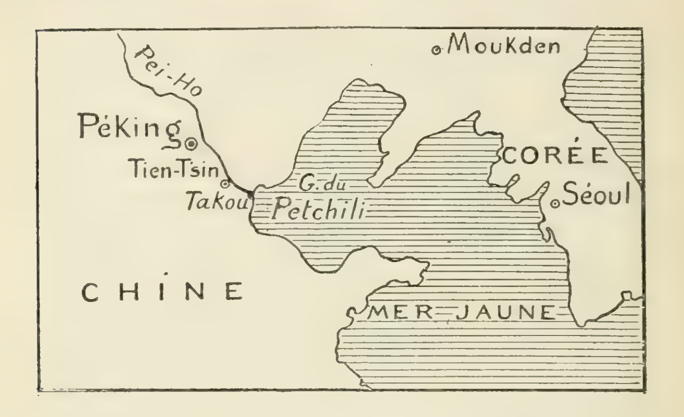
Trois semaines plus tard, le roi de Siam demandait la paix, et acceptait les conditions de la France.

Le Siège des Légations.

Le 31 mai 1900, quelques détachements de troupes étrangères, Russes, Anglais, Américains, Italiens, Japonais, étaient envoyés, en hâte, de Tien T'sin à Pékin, pour protéger les Européens, menacés par les *Boxeurs*. Soixante-quinze marins français montèrent avec eux dans un des derniers trains qui purent arriver jusqu'au pied des hautes murailles de la capitale de la Chine. Ils étaient commandés par le lieutenant de vaisseau Darcy, par l'enseigne de vaisseau Paul Henry et l'aspirant Herber.

Quand ils sortent des wagons, à la dernière gare, et se forment en colonne, ainsi que leurs compagnons, pour entrer dans la ville, ils sont enveloppés par une foule de 50.000 Chinois. Un des témoins a écrit : « Nous aurions pu être étouffés entre ces deux haies, avant d'avoir eu le temps de charger nos fusils. » Heureusement, la révolte n'est pas prête. Pas un cri, pas un mouvement hostile. Toute la haine reste au fond

des cœurs. Les soldats peuvent croire qu'ils font une belle excursion en pays chinois. Ils sont répartis, d'après leur nationalité, entre les différents palais ou villas où logent les agents diplomatiques, et qui sont groupés dans un même quartier qu'on appelle le quartier des Légations. Cependant, comme la France a de nom-



breux établissements à Pékin, des églises, des hôpitaux, des orphelinats, et qu'elle a des missionnaires, des religieuses, des chrétiens indigènes qui demandent sa protection, l'enseigne de vaisseau Paul Henry est désigné pour aller défendre, avec trente hommes, le vaste ensemble de constructions et de jardins qui entourent la cathédrale du Pé-t'ang, à une lieue dans l'intérieur de la ville.

Le lieutenant de vaisseau Darcy reste avec

l'aspirant Herber et quarante-cinq marins, à la légation de France. Après quelques jours, les Boxeurs s'approchent de tous côtés, construisent des barricades, s'établissent dans les maisons voisines, lancent des torches enflammées, attaquent à coups de fusil, et bientôt à coups de canon, les murs, les toits, les retranchements rapidement élevés par nos marins. Leur nombre est considérable ; leur fusillade est souvent aussi nourrie pendant la nuit que pendant le jour. Les ennemis sont à la fois les Boxeurs, agitateurs venus de partout, et des troupes régulières chinoises, que la duplicité de la vieille reine laisse combattre contre les Européens. On estime que 10.000 hommes enveloppent les Légations, que défendent 315 soldats et quelques volontaires. Dans la journée du 13, commencent les grands incendies, allumés par les Boxeurs, et qui détruisent, en trois jours, 13 églises, 7 écoles et 7 hôpitaux européens. Le 16, un quartier de Pékin, où se trouvent les boutiques de marchandises européennes, est pillé et brûlé. Une foule de chrétiens chinois sont venus chercher abri dans le voisinage des Légations, et se mettre sous la protection de l'Europe.

Nos marins, répartis en petits postes, courant aux points où l'attaque est la plus vive, obligés d'éteindre un incendie, de relever pendant la nuit un pan de mur jeté à bas par un boulet, de veiller aux mines que les Chinois creusent pour entrer dans la place, ou pour la

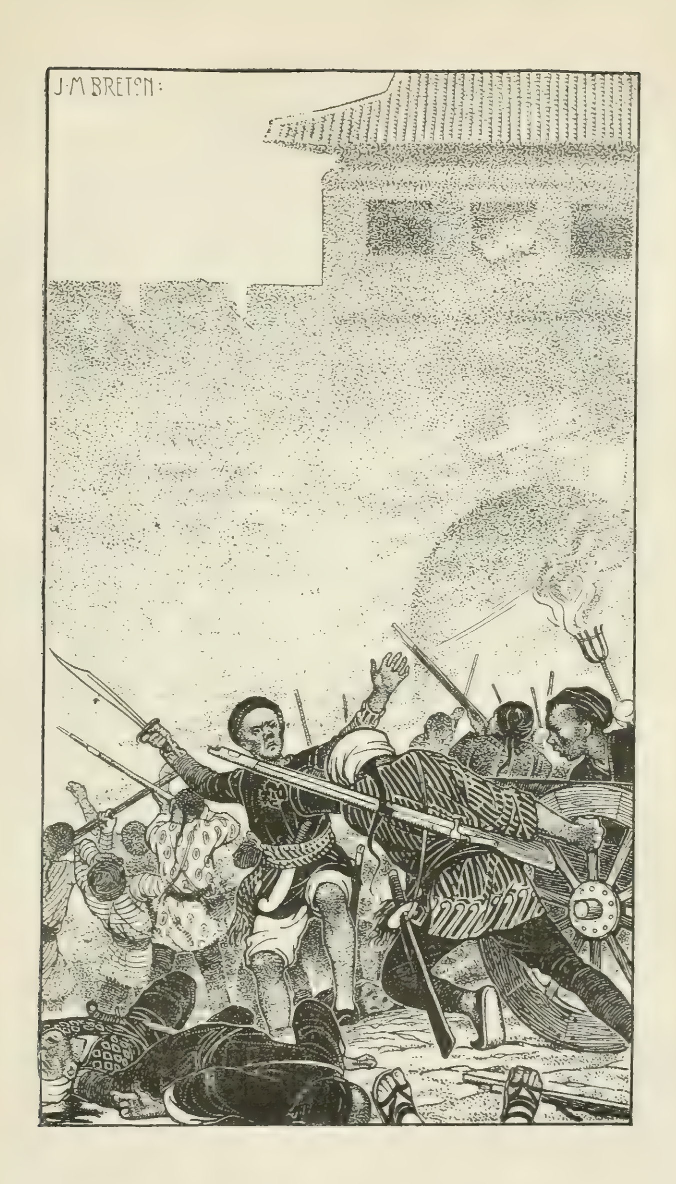
faire sauter, sont en danger dès qu'ils se montrent. Des tireurs, partout embusqués, les guettent. Dans ce combat presque continuel, les Français montrent l'entrain légendaire de la race. Ils ont, en plus de la bravoure, l'initiative et la belle humeur. Le carnet de notes publié par M. Darcy en donne cent preuves.

A la date du 18 juin, on y peut lire un billet, — le dernier, — que l'enseigne Henry a réussi à faire parvenir à son chef, un billet où il raconte qu'il a repoussé l'assaut des Boxeurs, et que les matelots « gardent tout leur entrain », et qui se termine par ces lignes si déférentes, si vibrantes, en dessous, de jeunesse et d'audace : « M'autorisez-vous, si l'occasion s'en présentait, à prendre l'offensive pour aller surprendre les Boxeurs avant qu'ils n'attaquent? » Le voyez-vous, ce jeune Breton de vingt ans, qui n'a que trente hommes pour tenir garnison dans le vaste enclos du Pé-t'ang, mais qui les connaît tous, et, à cause de cela même, souffre d'être réduit à un rôle de défense, et de ne point aller à l'ennemi, un contre cent? Quelques jours plus tard, le 27 juin, la légation de France est furieusement attaquée. Vers onze heures, la colère des ennemis semble tomber. Les officiers et les marins estiment que c'est une permission de déjeûner. Mais le deuxième maître canonnier Le Gloanec, un brave, un de ceux qui s'habituent tout de suite à la guerre, et mènent la vie de danger comme une vie de plaisir, regrette d'avoir

quitté le poste d'observation qu'il avait trouvé, le toit d'une maison, d'où il pouvait apercevoir les Chinois et répondre à leur feu. Il n'achève pas de déjeûner, il se lève, grimpe sur les branches d'un platane qui lui a déjà servi d'échelle, et gagne son toit. Hélas! il a été vu par les ennemis cachés dans les maisons et les ruines. Une balle lui fracasse la tête; il tombe; il est mort. Tous ses compagnons et ses chefs accourent autour de lui. Son commandant le pleure comme un ami. « Devant ces restes inanimés, dit M. Darcy, j'éprouve un gros serrement de cœur : c'est plus qu'un auxiliaire actif, courageux, intelligent et dévoué que je perds, c'est presque un ami. Souvent, derrière les barricades, pendant les accalmies, nous parlions ensemble de la Bretagne où nous avons laissé, l'un et l'autre, tant de personnes chères. Il a là-bas deux fillettes qui grandissent sous le même ciel et à côté de la mienne; mais leurs rires frais et gracieux d'enfants insouciants voleront longtemps encore de vague en vague, avant qu'elles n'apprennent le malheur qui les frappe, et surtout qu'elles n'en comprennent toute l'étendue. » Le Gloanec est le cinquième Français qui meurt pour maintenir le droit de la France, qui est chez elle dans sa légation, et pour protéger plusieurs milliers d'hommes, de femmes, d'enfants chinois, menacés comme chrétiens, et qui ont eu confiance dans les puissances d'Europe.

Deux jours plus tard, c'est l'aspirant Herber qui est tué, à la même place. On cesse de se battre un moment. On accourt à ce nouveau malheur. Les matelots ont à la main leur fusil tout fumant. Ils regardent ce jeune officier, « qui était adoré et respecté de tous ». Plusieurs ont les yeux pleins de larmes. Ils ne peuvent pas même lui rendre les derniers devoirs et le porter jusqu'à la tombe qu'on va creuser dans le jardin. Les Boxeurs préparent l'assaut et attaquent les murs à coups de pioche; d'autres s'approchent d'une écurie, et, avec des étoupes enflammées, portées au bout d'une perche, ils essayent d'incendier la charpente. Vite, les défenseurs reprennent leur poste de combat.

Ce qui est admirable chez eux, officiers et matelots, ce n'est pas seulement le courage, c'est l'endurance dont ils font preuve. Chaque matin, chaque soir, on espère qu'on va entendre le bruit du canon du côté de l'est, et qu'une colonne de secours envoyée de Tien T'sin va délivrer les assiégés. Les moindres signes, les tumultes confus qui s'élèvent ici ou là, dans l'immense ville, des fusées qui montent au-dessus du palais impérial, les moments d'accalmie où les Boxeurs s'arrêtent de tirer, tout est rapporté à cette espérance unique. Mais les semaines passent et rien ne vient. Nos Français défendent chaque mur, chaque pavillon du jardin, les écuries, les ruines mêmes, et ne se retirent que quand la position est intenable. Avec quelle opiniâtreté! Vous


J·M BRETON:

pourrez le demander au fusilier breveté Lesneven, si vous le rencontrez en Bretagne. On l'a vu rester le dernier derrière une barricade, et la garder tout seul, et il a fallu, pour qu'il revint, répéter l'ordre bien des fois.

Cependant les nôtres reculent lentement. Les murs de tous les appartements sont criblés de projectiles. Au milieu de ces scènes de mort, dans ces jardins et ces cours où les balles se croisent en tous sens, comme les mouches en été, une jeune femme montre autant de courage que les hommes. C'est la femme du ministre d'Autriche, M. de Rosthorn. « Mme de Rosthorn, dit M. Darcy, promène toujours au milieu de nous sa figure si fine, si douce et si rieuse. Si elle se rend compte du danger, elle dissimule tellement bien ses impressions, qu'il est impossible de lire sur son visage la moindre trace d'ennui ou d'inquiétude, excepté quand son mari s'expose plus qu'il ne devrait le faire, ce qui lui arrive trop souvent. Elle a un mot aimable, une attention, une prévenance pour tous, volontaires, officiers et matelots; on est sûr de la trouver partout où l'on a besoin d'elle. Mais Mme de Rosthorn veille surtout sur nos malades; elle sait trouver du lait condensé pour préparer elle-même les bouillies ou les boissons ordonnées par le docteur Matignon aux dysentériques. Merveilleuse maîtresse de maison, elle empêche le gaspillage de nos dernières boîtes de conserves, réservées aux blessés. »

Le Siège du Pé-T'ang.

Le mois de juin est écoulé; le mois de juillet va finir. Les Légations tiennent toujours. Pendant ce temps, Paul Henry, avec trente matelots français et dix italiens, défend la cathédrale et la mission. Paul Henry était né à Angers, d'une famille d'origine bretonne. Huit frères ou sœurs et peu de fortune, une enfance très gaie et très protégée, une éducation très chrétienne, beaucoup d'entrain naturel, le goût de la mer et l'amour de la France, voilà toutes les racines de cette vie héroïque et brève. Il prépare les examens pour la marine, il entre au *Borda,* il fait quelques voyages d'études, puis la campagne de Crète; le 1er janvier 1900, pendant un congé, il est désigné pour rejoindre le *d'Entrecasteaux,* alors en Extrême-Orient. « Quelles belles étrennes! s'écria-t-il, en rentrant chez lui, j'embarque pour faire le tour du monde! » Il ne devait pas revenir. Il avait vingt-trois ans.

J'ai raconté comment, arrivé de Tien T'sin à Pékin, sous les ordres du commandant Darcy, il avait été chargé, par celui-ci et par le ministre de France, M. Pichon, de défendre le Pé-T'ang.

Le Pé-T'ang, situé presque au centre de Pékin, formait un parallélogramme, entouré de tous côtés par des rues, et protégé par un mur de clôture. Il renfermait un grand nombre de

constructions récentes : la cathédrale au milieu, la résidence de l'évêque, Mgr Favier, celle des missionnaires, un séminaire, des écoles, des imprimeries. Au nord, séparé par une rue, un autre vaste domaine, dénommé le Jen-Tsé-T'ang ou maison de charité, enfermait dans son enceinte la résidence des Sœurs de la charité de Saint-Vincent de Paul, un dispensaire, un orphelinat, des écoles aussi pour les petites Chinoises. Ces deux établissements français, depuis le commencement des troubles, étaient devenus des lieux de refuge pour une foule de chrétiens, chassés de la campagne ou de la ville même, par la terreur. Ces réfugiés, venant s'ajouter aux prêtres de la mission, aux religieuses, aux quatre cent cinquante jeunes filles des écoles ou des orphelinats catholiques, aux enfants des crèches, formaient une population de plus de trois mille quatre cents personnes, que Paul Henry devait défendre avec quelques matelots.

Il y réussit. Bientôt isolé, les communications avec les Légations étant devenues impossibles, élevé, par la force des choses, au redoutable commandement de tout ce petit peuple, ce jeune homme donne les plus merveilleux exemples de talents et de vertus ; il a l'autorité du chef, le don d'organisation, le courage entraînant, la bonté souriante et compatissante. Il fait creuser des tranchées, relever des murs, mettre en défense la cathédrale qui servira de citadelle. Faute de fusils, il arme de pieux et de bâtons une cen-

taine de Chinois, les exerce, les discipline, leur assigne des postes de combat, ou plutôt des postes de guet, le long de la muraille, et il attend l'ennemi. L'ennemi ne tarde pas à venir.

Ce fut un siège terrible que celui du Pé-T'ang. L'enseigne Henry écrivait au crayon, sur un carnet, les événements de chaque jour, ses craintes, ses espoirs, les traits de bravoure de ses hommes, et le compte minutieux des cartouches dépensées [1]. Ces notes, comme celles de M. Darcy, font le plus bel honneur aux soldats de la France; elles racontent les mêmes batailles acharnées, de jour et de nuit, des surprises, des incendies, des mines qui éclatent, hélas! et des blessures, et des morts. Pendant deux mois, il n'y eut presque point de répit. Contre cette cathédrale, ces hôpitaux, séminaires et écoles, défendus par quelques Européens, les Boxeurs et, avec eux, les réguliers chinois ont tiré plus de deux mille cinq cents boulets, obus, boîtes à mitraille, et des millions de coups de fusil. On a compté jusqu'à quatorze canons bombardant ensemble la mission. Des centaines de fusées incendiaires et de gerbes de paille allumées ont été jetées sur les toits. Quatre mines ont éclaté; un plus grand nombre ont été éventées et détruites par les assiégés. Parmi ceux-ci le siège a

1. J'ai publié la plus grande partie de ce journal dans *L'Enseigne de vaisseau Paul Henry*. 1 vol. Mame et Cie, éditeurs.

fait quatre cents victimes, dont trente-huit chrétiens chinois, deux frères maristes, un missionnaire français, six matelots italiens, quatre matelots français et leur officier tués au feu. Les marins italiens ont eu trois blessés; les marins français neuf; les religieux du Pé-T'ang cinq. Mais le drapeau tricolore qui flottait sur la cathédrale n'a pas été pris; l'ennemi n'a pu entrer; les survivants ont été sauvés du massacre et de la torture.

L'enseigne Henry était la grande âme forte qui maintenait, dans l'épreuve, la discipline et l'espoir. Ses matelots lui ont rendu témoignage. Dans des lettres, écrites après le siège, du fond de la Bretagne, ou de la Provence, pendant le congé, ils ont fait de leur chef un éloge plus émouvant que les plus belles oraisons funèbres. « Grâce à lui, dit l'un d'eux, nous avons tenu tête, trente hommes, à une armée ennemie. Pendant deux mois et demi de guerre, et grâce à lui, nous avons échappé à une mort épouvantable; si nous avions eu un autre que lui, je pense que nous n'aurions pas échappé. » Tous répètent : « Il était si aimable! Il savait consoler tout le monde. » Le chauffeur auxiliaire Louarn dit, mieux encore : « Il trouvait pour nous des mots très affables, au plus grand des combats. » Le fusilier Peuziat ajoute : « Il voulait jamais que nous aurions montré notre tête aux Chinois, et lui, il ne se cachait jamais. On craignait toujours pour notre commandant, parce qu'il n'avait

peur de rien. » D'autres rapportent qu'il ne mangeait jamais sans s'être assuré que les hommes avaient leur ration; qu'il mangeait souvent avec eux, que, plus souvent, il couchait près d'eux, soit qu'il dormît tout habillé dans le réduit du poste, pour être le premier levé en cas d'alerte, soit qu'il abandonnât son lit par charité pour les malades. C'est ainsi que le matelot Lalès ayant été pris d'un accès de fièvre violent, l'officier le coucha dans son propre lit, et s'étendit lui-même par terre, à côté. Il aimait ceux qui luttaient et souffraient avec lui; il avait secrètement recommandé aux gradés de ne pas punir les matelots, de les traiter bonnement, et, après tous les combats, de les féliciter.

Le 30 juillet, vers six heures du matin, au moment où il allait tenter une sortie, pour s'emparer d'un canon qui causait grand dommage à la porte fortifiée du Jen-Tsé-T'ang, un messager vient l'avertir que les Boxeurs se précipitent contre la muraille du nord. L'officier demande deux hommes de bonne volonté, et court au point menacé. A peine a-t-il pris place sur un échafaudage, et commencé de diriger la défense, qu'une balle lui traverse le cou. Presque en même temps, une seconde balle l'atteint en plein corps, et le perce de part en part. Paul Henry a encore la force de descendre. Les matelots qui l'attendent le voient s'avancer tout pâle; il défaille, tout le monde se précipite; on porte le blessé sous une véranda, où un prêtre chinois,

M. Tso, lui donne les derniers sacrements. Le combat est abandonné; plus personne ne défend les murailles. Tout le monde pleure le chef, l'ami, la jeunesse qui meurt. L'évêque, prévenu, ne peut cacher ses larmes. « J'étais à prier le bon Dieu, raconte-t-il, quand mon domestique me dit : « L'officier est blessé! — Qui? Paul! » Je cours immédiatement; je n'avais pas fait trois pas quand il me dit : « Il est mort! » Je m'étais retenu jusque-là de pleurer, mais ce jour-là je n'ai pas pu. Sa blessure lui avait enlevé la parole. Il était souriant, et il n'a pas eu une petite ride ni un changement sur son visage, jusqu'à la fin. On me l'a apporté, il était étendu sur un petit lit; déjà sa figure était toute blanche. Il était là comme une figure de cire qu'on met sur les autels, blanc et deux fois plus beau qu'il n'était pendant sa vie. Et c'était un bel homme. »

Ce sourire du mourant, tous les hommes accourus autour de Paul Henry l'ont remarqué. L'un d'eux, Peuziat, qui a vu l'officier descendre de la muraille et s'avancer, dit : « Il nous regardait en souriant; il voulait nous parler, mais il n'a pas pu. » Louarn dit, de même : « Quand notre chef a été tué, il est venu tomber dans les bras d'un marin, et nous regardait en souriant, voulant encore nous encourager, et ne paraissant nullement souffrir, quoique percé par ces deux balles qui devaient le faire souffrir horriblement. » Tous se souviennent de l'affir-

mation réitérée de leur chef : que le Pé-T'ang serait sauvé, mais que, lui, il allait mourir[1].

Ce fut le quartier-maître Elias qui prit le commandement de la petite troupe du Pé-T'ang, après la mort de Paul Henry. Il y eut encore de grandes souffrances pour les assiégés. La fusillade ni la canonnade ne cessent, mais elles se ralentissent. Les assauts furieux des semaines précédentes ne se renouvellent pas. Et, le 16 août, la délivrance vient enfin.

La veille, jour de l'Assomption, une colonne de secours était entrée dans Pékin, et avait débloqué les Légations. Les assiégés du Pé-T'ang avaient compris, au bruit des batailles qui se livraient dans la ville, à la hâte avec laquelle les Chinois emportaient les drapeaux plantés sur les murailles du Palais Impérial, que les Européens étaient victorieux. Comme le crépitement des coups de feu se rapprochait, le matin du 16 août, le vieil évêque de Pékin, prenant un clairon, sonna par trois fois la *casquette du père Bugeaud.* Rien ne répondit, si ce n'est une bombe qui vint éclater à ses pieds. Une demi-

1. Le jour de la Saint-Paul, 29 juin, comme on lui souhaitait sa fête, il avait répondu : « Vous verrez que nous sauverons le Pé-T'ang; peut-être quelques-uns de nous n'y seront plus; je serais heureux de mourir pour une si belle cause; j'espère que le Bon Dieu m'ouvrirait le paradis. Si je dois disparaître, je ne disparaîtrai que lorsque vous n'aurez plus besoin de moi. » Il avait répété ces paroles, la veille même de sa mort.

heure plus tard, on répéta la sonnerie de clairon. Un officier aperçut le drapeau, escalada la muraille, et serra la main d'un des assiégés. Mais il descendit aussitôt, et continua sa route, avec un détachement qu'il menait à l'ennemi, plus loin, dans la Ville Jaune. C'était un capitaine japonais. Presque en même temps, une troupe française s'avança dans la rue de la cathédrale. Oh! quelle rencontre des Français avec des Français! Un des soldats de la colonne de secours a raconté ce qu'il avait vu. Lisez la lettre qu'il a écrite à ses parents : « Il était temps que nous arrivions! Aussitôt que tous ces malheureux ont entendu notre bombardement, et le feu qui crépitait de tous côtés, ils ont compris que nous approchions enfin... Nous voici en face de l'endroit où se défendaient les Européens. Ils entendent nos cris, ils se hissent au sommet du mur. Le premier qui se montre, c'est Mgr l'Archevêque, les cheveux blancs, la barbe blanche, le crucifix en or sur la poitrine et un grand drapeau français à la main. Nous nous trouvions en première ligne et à peu près à 500 mètres, quand nous aperçûmes cette grande figure; nous étions bien fatigués, mais à la vue du drapeau tenu par ce vieillard, un grand cri s'échappa de toutes les poitrines, et c'est à qui arrivera le premier. En un instant, nous voici dans l'enceinte. Archevêque, prêtres, sœurs, matelots, tous nous sautent au cou et nous embrassent. Aussi, vois-tu, ma chère mère, je pleure encore

au souvenir de cette heure vraiment inoubliable. Les sœurs nous donnaient du pain, et nous remerciaient avec des mots impossibles à redire. Les pauvres matelots, heureux de leur délivrance, faisaient en l'air des sauts invraisemblables. Je renonce, du reste, ma chère mère, à te raconter cette scène par écrit. Je te la dirai de vive voix, car je vivrais cent ans que jamais je ne l'oublierais. »

Le corps du glorieux enseigne a été ramené en France. Il repose en terre bretonne, au bord de la mer, dans la paroisse de Plougrescant[1].

Deux conversations.

Pendant qu'on se battait aux Légations et au Pé-T'ang, d'autres marins et un peu plus tard nos bataillons d'infanterie de marine, sur cette même terre de Chine, continuaient la France héroïque, et se montraient dignes de leurs frères assiégés dans Pékin. L'histoire de la colonne Seymour, qui essaya vainement d'atteindre Pékin, l'histoire du siège de Tien-T'sin sont pleines de traits de courage, de bonne humeur au danger, de présence d'esprit, de dévouement à l'honneur. Elles ont été écrites, mais séparément, toutes ces histoires, au lendemain de la guerre. Il faudrait les fondre en un seul livre. Comment ne sont-elles pas dans

1. Côtes-du-Nord.

toutes les mains françaises? Quel grand bien ce serait, de rouvrir ces sources d'énergie et de les distribuer à travers les âmes! Je ne puis le faire ici. La campagne de Chine tiendrait trop de place vraiment dans cet ouvrage dont les chapitres doivent être courts, et trotter vite, comme les daims qui sont enfermés dans les parcs pour amuser les enfants, et qui ont tous le poil moucheté différemment. Je citerai cependant deux réponses, l'une d'un officier, et l'autre d'un soldat. Elles ne sont point faites avec des formules ronflantes. Mais elles viennent du même fond intrépide, qui est celui de la race.

Un navire de guerre, *le Pascal,* arrive le 14 juin en rade de Takou, à l'embouchure du fleuve qui mène à Tien T'sin. A peine a-t-il mouillé ses ancres, qu'un lieutenant de vaisseau est appelé, au moyen des signaux à bras, à bord du vaisseau amiral le *d'Entrecasteaux*. Il ne connaît pas les nouvelles, qui sont mauvaises, nouvelles de Pékin ou de Tien T'sin. Le voici qui entre chez l'amiral. Celui-ci vient à lui. Il est soucieux.

— Bonjour, Monsieur Daoulas, dit-il; je me suis souvenu que vous êtes l'adjudant-major du corps de débarquement, et j'ai décidé de vous envoyer à Tien T'sin cette nuit. Vous serez accompagné de quatre-vingts hommes et du canon de 65 millimètres du *Pascal*.

Il continue, en résumant les dépêches et les rapports qu'il a reçus. La situation est inquié-

tante. Depuis plusieurs jours, la route de Pékin est occupée par les Boxeurs, qui ont détruit le chemin de fer et incendié les gares. On est sans nouvelles du lieutenant de vaisseau Darcy, de l'enseigne Henry et de la poignée d'hommes qui sont allés au secours de la Légation de France et de la mission. Second sujet d'inquiétude plus grave encore : la colonne de troupes internationales qui est partie de Tien T'sin sous les ordres de l'amiral anglais Seymour, pour essayer, à son tour, d'entrer dans Pékin, n'a pas pu percer les masses ennemies qui se sont opposées à sa marche. Elle est isolée dans la plaine, cernée on ne sait où, et, comme elle n'a emporté que peu de provisions et peu de munitions, on peut tout craindre. N'est-elle pas déjà détruite? N'allons-nous pas apprendre la mort du capitaine de vaisseau de Marolles et des marins qui forment le contingent français?

— Je vous prie, Monsieur, en arrivant à Tien T'sin, de faire tous vos efforts pour vous mettre en communication avec le commandant de Marolles, s'il est encore vivant. Je vous autorise, si vous le jugez possible, à tenter de le rejoindre; mes instructions se résument en deux mots : renseignez-vous, et faites pour le mieux. La mission vous plaît-elle?

— Je suis ravi que vous ayez pensé à moi, amiral, et je ne saurais trop vous en remercier[1].

1. Voyez : *Le siège de Tien T'sin, 15 juin, 15 juillet* 1900.

C'est une réponse bien simple dans ses termes, vous le voyez, enfants, et beaucoup de nos soldats ou de nos marins l'ont faite au moment où une mission de péril et d'honneur leur était confiée. Je suis persuadé que celui qui l'a rapportée dans son livre l'a jugée toute naturelle et ordinaire. Et c'est pour cela qu'il convient d'admirer encore plus cette acceptation, prompte et joyeuse, du devoir où l'on peut mourir.

Je vous ai promis de vous rapporter une seconde conversation. Elle est très courte, celle-ci. Elle a eu lieu vingt jours plus tard. Deux des combattants qui ont pris part à cette marche sur Tien T'sin, sont à l'hôpital, blessés et amputés tous les deux, et voisins de lits.

L'artilleur Caillet tourne la tête du côté de son camarade.

— Dis donc, ils m'ont coupé le bras droit!

Le matelot Affre, du *Descartes*, répond :

— Moi, c'est le bras gauche!

— Eh bien! mon vieux, reprend Caillet, à nous deux nous pourrons encore faire une cigarette!

On comprend que de pareils hommes aient excité l'admiration de l'amiral anglais qui les voyait obéir, se battre et souffrir. Le détache-

par le lieutenant de vaisseau Alexis Daoulas. 1 vol. Brest, imprimerie Gadreau, 1903.

ment français était un des moins nombreux dans le colonne internationale qu'il commandait. Mais il eut un des premiers rôles, et l'amiral Seymour, dès qu'il eut ramené ses troupes à Tien T'sin, après de terribles jours, voulut dire, dans une lettre officielle, ce qu'il pensait de nos Français. Rappelez-vous ce jugement d'un étranger : « Les officiers et les marins français ont déployé, dans des circonstances singulièrement critiques, zèle et énergie, sans jamais défaillir. Et leur courage a été à la hauteur de leurs brillantes traditions, et tel que je ne trouve pas de mots suffisants pour en faire l'éloge. »

Un autre mot de marin.

Un de mes amis, officier de marine, me racontait récemment qu'au moment de l'appareillage d'un de nos vaisseaux de guerre, le signal ayant été donné de remonter sur les porte-manteaux les embarcations qui étaient à la mer, un marin, occupé à la manœuvre en bas, et qui se trouvait dans une des baleinières qu'on commençait à hisser, perdit l'équilibre, tomba pardessus le bord, et se rattrapa par les pieds. Il se trouva la tête en bas, pendu par les pieds au bord de l'embarcation. Les poulies continuaient à tourner, le canot montait à la hauteur du deuxième, puis du troisième étage d'une maison, et, pendant ce temps, l'homme, con-

gestionné et risquant à chaque minute de tomber à la mer, criait : « Surtout, qu'on ne tienne pas bon ! » Cela voulait dire : « Surtout, qu'on n'arrête pas la manœuvre ! » Ce fut seulement lorsque l'embarcation fut assujettie sur les portemanteaux, qu'il permit qu'on vint le délivrer. Il avait fait cela par un bel orgueil de marin, pour que son navire fût le premier appareillé, dans toute l'escadre, et reçût le signal de satisfaction de l'amiral commandant en chef.

LE NOM DES BŒUFS DE FRANCE

On connaîtrait quelque chose de la géographie de la France et de l'imagination des laboureurs, en observant les coutumes du labour dans les diverses provinces, les manières différentes d'enjuguer les bœufs, de les appuyer en marchant, et aussi de les nommer. Les chevaux sont plus employés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient jadis à tirer la charrue. Mais, dans les terres profondes et lourdes, quand il faut un long effort, les bœufs font merveille. Deux bœufs suffisent, le plus souvent. On en met quatre si la terre est argileuse ou durcie par l'été. Les attelages de six et de huit sont le luxe magnifique des vieux maîtres laboureurs, l'orgueil des familles paysannes qui montrent au soleil, aux arbres, aux passants, ces titres

de rentes vivants, luisants, dont la valeur ne baisse guère sur les marchés voisins. Un jeune gars les conduit, parfois un homme. Il siffle pour enhardir les bêtes. Autrefois, il chantait, et j'ai entendu, dans ma jeunesse, d'admirables voix, rythmées sur la lenteur des bœufs, accordées à l'ampleur des campagnes, et qui nous apprenaient, de loin, qu'on commençait les grands labours d'automne chez Bouvet, de la Ravardière, ou chez Ménard, de la Bellangerie. La chanson était grave, la même pour les pays de grande culture, fleurie à peine, ici et là, de quelques notes ajoutées par le caprice d'un valet plus joyeux, plus poète ou plus fier de sa voix. On appelait cela « noter » ou « arauder » ; en quelques provinces, on disait « brioler », par exemple en Berry. On cite des maîtres brioleux, qui furent célèbres et sont encore nommés, comme ce grand Renaud, de Fontenay, dont un vieil auteur a écrit : « On assure que, lorsqu'il labourait dans le chaumoi de Monlevic, et que le temps était saige, on l'accoutait brioler du biau mitan de la grand'place de la Châtre, » c'est-à-dire de plus d'une lieue de son labour. Quelle puissance de voix! Et que chantait-il ainsi, le grand Renaud? Tout simplement les noms enlacés de ses bœufs. Et il en avait dix!

Ça Gaya, Sarzé, Guivé,
Fauviau, Charbonniau, Varmé,
Cerison, Morin,
Rossigneux, Chatain,

Eh! eh! eh! mes maignons!
Eh! mes valets, allons [1]!

Dans le Valromey, qui est une haute vallée de l'Ain; dans la Savoie, toute voisine, et qui fit partie, autrefois, du royaume de Sardaigne, il n'est pas surprenant que les bœufs de labour se nomment encore : *Lombard*. Dans la Nièvre, pays d'élevage, pays de collines, dont les pentes sont boisées et les creux en herbages, les bœufs, qui sont de robe claire, s'ils sont piquetés comme des grives, s'appellent *Griveau;* s'ils sont couleur d'or, *Jaunet;* s'ils viennent du Morvan, ils s'appellent *Montagne*. Il y a aussi beaucoup de *Rossigneaux,* et l'on doit remarquer ici, comme en maintes chansons de l'ancienne France, combien le souvenir de l'oiseau chanteur par excellence est cher au laboureur :

« Par derrière chez mon père,
Il y a un bois joli,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit. »

Les laboureurs du Bourbonnais ne se mettent point en frais d'imagination : *Frisé, Barré, Belle-Oreille, Le Jaune, Le Bel,* leur paraissent des désignations suffisamment sonores. Quelquefois, ils nomment le bœuf du nom de la ville où ils l'ont acheté : *Le Dompierre, Le Lapalisse*, et

1. Ces paroles ont été recueillies par un écrivain ami de la campagne, M. Hugues Lapaire.

cela ressemble, vous le voyez, à des noms de vaisseaux cuirassés. Mais les Auvergnats, qui ont de grands troupeaux, et qui les mènent paître dans la montagne, sont obligés de chercher et d'inventer, pour désigner les bêtes. Ils les désignent en patois, bien entendu. Et voici les noms que les échos des montagnes de Saint-Flour répètent le plus souvent : *Mareuil* (qui a le pelage blanchâtre) ; *Saour* (nom donné aux animaux de la race pure d'Aubrac, dont le poil est couleur de paille) ; *Librou* (couleur de lièvre, du mot patois lèbre) ; *Fiéron* (le bœuf qui a la tête bien faite et de la physionomie) ; *Dragoun* (le Dragon) ; *Mellou* (celui qui ressemble au miel). Aux environs de Clermont-Ferrand, le bœuf dont la robe est de teinte vineuse se nomme *Violetto*, et celui qui a la tête blanche *Calodo*. Les arrondissements d'Aurillac et de Mauriac possèdent en nombre des *Bourrot* (le bœuf qui est fort), *Queirrell* (le bœuf du coin de l'étable), *Mouscal* (le moucheté), *Poris* (le Parisien, ardent et d'humeur vive), et des vaches qui s'appellent *La Marquise,* ou *La Fauvette*, ou *La Dorée.* La Bretagne est également riche en noms bien inventés, quoique les troupeaux y soient moins nombreux qu'en Auvergne. Il faut songer que les Bretons appartiennent, comme les gens d'Auvergne, à la race celte, imaginative par excellence. Les pâtours de plusieurs cantons de Bretagne appellent leurs bœufs : *Camus* (ce qui veut dire blanc), *Taupin* (couleur de taupe), *Lézard, Doucement,* et leurs vaches ou

génisses : *Gare-Rouge, Gare-Nesse, Jonc d'or, Collet d'or, Dadie* (cerise), *Castille, Jambe d'Argent*.....

Partout où j'ai vécu, ou passé, dans les campagnes françaises, j'ai écouté les voix des hommes qui conduisent le harnais, ou des enfants qui, le soir, ramènent à l'étable les bêtes lâchées dans les herbages; partout j'ai trouvé la note personnelle de la province et un petit nombre de noms communs à tout le pays : *Rougeaud* est du nombre, et aussi *Caillard*. Il y a toujours quelques syllabes, ordre, encouragement ou reproche, qui vont exciter l'obscure intelligence de la bête, compagne de travail. Parfois, ce sont de vrais monologues, les imprécations des toucheurs de bœufs ou des gardiens! Je me rappelle avoir regardé, sur un guéret en pente des Hautes-Pyrénées, deux jolies petites vaches béarnaises qui tiraient, de leur mieux, une charrue légère. L'homme qui tenait l'aiguillon ne cessait de leur faire des discours : « Eh! *La Mascarine*, criait-il, eh! *La Cardine*, vous n'aurez pas à souper, ce soir, si vous êtes paresseuses. Eh! mes belles, encore un effort! encore un! La montée va s'adoucir! Eh! Cardine, eh! Mascarine, la fraîche luzerne qu'il y a là-haut, chez nous! chez nous! » Les noms, sans aucun doute, les deux braves bêtes les entendaient, mais je crois vraiment, à la manière dont elles tiraient, qu'elles comprenaient même un peu au delà.

DEUX HISTOIRES DE L'ANCIENNE FRANCE

Les Boutons de François Guimard.

Je ne sais plus la raison qui m'avait amené à Périgueux, mais je me souviens bien nettement de la visite que je fis, à quelques lieues de là, chez mon ami de Ruès, et de l'histoire qu'il me conta. Nous étions sortis, après dîner, du logis très modeste où mon ami, ayant atteint la quarantaine, continue la tradition de tous ses aïeux, qui faisaient deux parts de leur vie, et donnaient l'une au service du Roi, l'autre à leur terre périgourdine. Nous traversions la cour carrée, — château au fond, servitudes à droite, ferme à gauche, grille toute rouillée en avant, — et j'observais, une fois de plus, combien les petits gentilshommes ruraux de l'ancienne France vivaient près du paysan, si près qu'une même glycine ou qu'un même brin de lierre passait d'un toit sur l'autre.

— Ces voisinages, disais-je, sont un signe : ils eussent été intolérables, ils n'eussent pas subsisté, si ce qu'on nomme la guerre des classes avait sévi dans le passé. Entre vos grands-pères qui habitèrent ici, et leurs fermiers qui habitèrent là, côte à côte, pendant trois siècles, tous les historiens du monde ne me feront pas croire qu'il n'y eût point, habituellement, la paix.

— Il y avait mieux, répondit mon ami : il y avait souvent de belles amitiés. Venez avec moi.

Nous allâmes un peu au delà de la grille, jusqu'à l'endroit où la pente devenait rapide, chaumes caillouteux, sans arbres, sans haies, qui rejoignaient, en bas, un chemin déjà presque effacé par la brume, et se relevaient en collines rondes, tachetées de quelques bouquets de bois. Toute la lumière du soleil disparu vibrait encore dans les hauteurs du ciel, et donnait aux terres souples l'apparence de nuages, séparés par des ombres qui étaient des vallons.

— Voyez-vous, dans le creux à droite, dit mon ami, un point plus sombre? Cela paraît loin, et cependant nous ne sommes pas à quatre cents mètres de la ferme du Pont et de ses vieux ormes. Là vivait, au temps de la Révolution, François Guimard, un des trois fermiers du domaine, un homme jeune encore, décidé, entendu aux affaires, haut d'honneur, et que les gens du pays avaient surnommé le Marquis. Mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-oncle avaient émigré. Mon arrière-grand'mère était demeurée ici avec ses enfants, et comme elle en avait huit, les lois libérales de l'époque ne confisquèrent que la moitié de son bien. Mais la moitié d'un bien qui n'est pas grand, c'est peu de chose, et la digne femme fut bien embarrassée, quand elle reçut, un jour d'automne, une lettre datée de Coblentz, et qui

disait : « Venez-nous en aide! Nous sommes sans subsistance, et gueux parmi les pauvres. Empruntez, aliénez; ce que vous nous enverrez sera, je vous l'assure, employé à d'autres usages qu'à ces parties de brelan que j'aimais faire autrefois avec mon fermier du Pont. » Comment Mme de Ruès trouva-t-elle les soixante louis qu'elle n'avait pas, c'est ce qui n'est pas venu jusqu'à moi. Mais elle les eut, en bonne monnaie d'or, à l'effigie des rois très chrétiens, et alors elle manda François Guimard, dont elle se souvenait que M. de Ruès prenait toujours conseil dans les cas difficiles. Il vint, dans la grande salle du logis, toute muette malgré la présence des huit enfants.

— Marquis, tu me vois une fois de plus en peine. Monsieur a demandé de l'argent, et voilà soixante louis que je voudrais lui envoyer. Crois-tu que je puisse les confier à la poste?

— Non, ma foi.

— Charger mon fils aîné...?

— Il est trop jeune.

— Espérer une occasion?

— Il n'y en aura pas.

— J'en ai peur. Mais alors, Marquis?

— Alors, Madame, le mieux est que j'aille..

— A Coblentz!

— Je vais bien aux foires.

— Tu ne sais pas la route!

— Je la demanderai.

— Tu ne sais pas la langue!

— J'écrirai le nom des villes où je veux aller!

— Et que de dangers tu vas courir!

L'homme fronça les sourcils, et leva le visage qu'il avait long et fin, terminé par une barbiche, et assez pareil, disait-on, à celui de feu Monsieur le cardinal de Richelieu.

— Si vous ne vous fiez pas dans mon courage, dit-il, ce n'était pas la peine de me faire venir. Laissez-moi libre de cacher l'argent comme je l'entendrai, et je vous promets de le porter à Monsieur, et de rentrer au Pont-d'en-bas sur les jambes que voilà.

Mon arrière-grand'mère ne pouvait guère refuser. Elle accepta. Six jours furent dépensés en préparatifs. Le septième, François Guimard monta de nouveau au logis, un solide bâton ferré à la main, coiffé d'un feutre à large bord et vêtu d'une veste, d'un gilet et d'une culotte de futaine brune.

— Les voleurs seraient attrapés s'ils fouillaient dans mes poches, dit-il en riant, ils n'auraient pas l'argent de mon maître!

Et il expliqua son secret devant les enfants émerveillés.

— Combien de gros boutons sur ma veste? demanda-t-il.

— Dix, Marquis!

— Bien compté! J'ai mis moi-même quatre louis dans chacun, entre le bois et la futaine, ça fait quarante. Et combien de petits boutons sur mon gilet?

— Dix encore.

— A deux louis par bouton, les soixante louis sont donc en sûreté. Au revoir, Madame, je pars pour Coblentz!

— Au revoir, mon brave Marquis! Que Dieu te garde!

Le voyage fut long, comme vous pensez. Il dut être curieux. Malheureusement, Guimard n'a point écrit ses aventures. Quelles fatigues! Quelles ruses pour déjouer les soupçons! Quelles rencontres et quelle solitude! Itinéraire de Périgueux à Coblentz, sous la Révolution, par un paysan en sabots! Voyez-vous ce récit! J'en ai dix versions dans l'esprit, et pas une ne peut être la vraie. François Guimard arriva vers la fin de mars, un soir, très tard, dans la ville étrangère, et il demanda son maître. Mais le soldat auquel il s'adressa n'entendait pas le français; il invita, d'un geste très sommaire, le voyageur à le suivre, ouvrit la porte d'une grange, « et m'indiqua dans l'ombre, raconta plus tard François, une litière de foin, où étaient couchés des hommes de plus d'un pays et de plus d'une nation. J'étais trop las pour dormir, trop ébaubi aussi de tout ce que j'avais vu, et onze heures de la nuit sonnèrent, puis minuit, puis une heure. » A ce moment, il allait prendre son sommeil, et déjà il cherchait dans le foin la place pour sa tête, lorsque deux des dormeurs, à quelques pas de lui, s'éveillèrent et se mirent à causer. Une petite lueur d'étoiles passait par

une lucarne avec la brise. Et l'un dit, d'une voix chaude et irréfrénée qui trahissait le Midi :

— Mei deivi que faî fré mai eici qu'en Périgord?

— Qu'ei be vrai : qu'ei deija lou printems chas nous.

François Guimard s'était dressé tout debout; il avait reconnu son patois.

— Mon maître, cria-t-il, c'est moi qui suis venu!

— C'est toi, Marquis, c'est toi?

Et, au milieu de la grange, trois hommes s'embrassèrent en pleurant : mon arrière-grand-père, mon arrière-grand-oncle et le fermier Guimard.

Ils avaient beaucoup à se dire : mais, Guimard, qui venait de France, parla plus que les autres. Il donna des nouvelles du logis, de madame, des enfants, des pauvres semailles, qu'on essayait de faire quand il fallut quitter le Pont d'en bas; il raconta son voyage, et comment il n'avait point été volé en route. L'aube se levait, qu'il n'avait pas fini de répondre aux questions de l'exilé. Il prit alors un air navré.

— A présent, dit-il, Monsieur, j'ai à vous demander pardon.

— De quoi, grand Dieu?

— Je ne vous apporte pas tout l'argent que madame m'a confié.

— Mais, mon ami...

— La distance était longue, les auberges

étaient chères : monsieur, il me manque deux boutons!

Il se remit presque aussitôt, étant de sang léger, et ajouta en riant :

— Deux petits, par exemple!

M. de Ruès, qui me disait ce souvenir de famille davant la grille du logis, en vue de la ferme qu'avait habitée François Guimard, m'apprit que cet homme admirable, revenu, comme il l'avait promis, en pays de Périgord, y avait vécu jusqu'en 1820.

— A-t-il laissé des enfants?

— Un fils, qui, hélas! a quitté le domaine, et est allé s'établir aux environs de Sarlat.

— Et aujourd'hui, existe-t-il quelqu'un de son nom?

Mon ami chercha un instant.

— Oui, dit-il, une petite fille, qui s'est faite religieuse. On m'a assuré qu'elle avait été envoyée en Italie, mais je ne saurais vous dire en quelle ville. Le lien est rompu. Sait-elle qui nous sommes? Sait-elle même l'histoire de son aïeul?

Eh bien! oui, elle la savait. J'ai retrouvé la sœur Guimard. Un jour de juin dernier, voyageant en Italie, j'avais pris un train matinal qui m'avait amené sur le bord de la mer, au sud de Rome. Quand la chaleur fut tombée, — c'est une chute, en cette saison, qui n'est jamais

complète, — je quittai l'*Osteria del faro,* pour me promener sur la plage, au bout de laquelle j'apercevais la silhouette guerrière d'une petite ville.

— Vous n'avez que trois kilomètres à faire, me dit l'hôtelier, et quand vous serez rendu, demandez à la directrice de l'école la permission de regarder par la fenêtre. Elle est Française ; elle vous recevra bien.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Sœur Sainte-Emérance, ou sœur Guimard, si vous voulez.

— Guimard, vous êtes sûr ?

— Per Bacco ! fit-il en levant les épaules, puisque je vous dis qu'il y a vingt-sept ans qu'elle élève les enfants de la contrée !

Je doutais encore. La promenade fut de celles qui ne meurent plus dans le souvenir : à droite la mer Tyrrhénienne, d'un bleu si profond que le ciel pâlissait au-dessus d'elle ; à gauche des falaises couleur d'ocre, aux pentes desquelles éclataient des gerbes de géraniums, de grenadiers et de genêts, et, devant moi, les remparts de la petite ville, qui ne devait loger que des pauvres et n'avait donc pas perdu sa silhouette féodale. Quand j'eus monté une infinité de marches taillées dans le rocher, traversé les ruelles pleines d'ordures, et une place enveloppée d'architectures toutes noires, magnifiques comme le passé de la ville, je sonnai à une porte qu'un gamin m'indiqua de son pouce renversé.

Une religieuse m'ouvrit. Elle ne ressemblait pas du tout à M. le cardinal de Richelieu : figure ronde, yeux noirs et vifs dans des paupières lasses, des lèvres calmes, façonnées par la prière et la piété. Je me nommai; je demandai sœur Guimard.

— C'est moi, monsieur.

— La petite-fille du fermier du Pont d'en bas, en Périgord? la descendante de cet homme admirable qui traversa à pied toute la France pour secourir son maître émigré?

Elle se mit à rire...

— Bah! Bah! que ce sont là de vieilles histoires! Je n'ai pas le temps d'y penser. Nous avons tant d'enfants à débarbouiller, que nous vivons tout entières dans le présent. Et vous venez de France?

Je compris que, comme tant d'autres filles du cloître, elle ne voulait pas parler de sa noblesse. Je répondis, pour en être plus sûr :

— Oui, madame la supérieure.

Un vrai rire sonnant, naïf, de tout l'être primitif, le rire de la paysanne périgourdine, fit se dresser les têtes curieuses d'une trentaine de petites filles qui jouaient bruyamment dans la cour.

— Oui, oui, belle madame, en effet! Belle supérieure! Huit Filles de la Croix, les huit béatitudes dont sept italiennes, des enfants, des gélines (elle disait des gélines pour des poules), et des chats, voilà mon royaume!

Contente tout de même, en vacances pour dix minutes, parlant français, ce qui ne lui arrivait pas souvent, elle me fit visiter la première classe, la seconde, la troisième; elle ouvrit la porte qui donnait sur le chemin de ronde, en pleine lumière, à cent pieds au-dessus de la plage. On était comme sur la plateforme d'un phare, dans le vertige de l'air et de la mer en feu.

— Notre jardin, dit-elle. C'est là que, le soir, nous prenons notre récréation.

Le « jardin » avait la largeur du rempart, deux mètres peut-être, et une quarantaine de mètres de longueur. Et, comme il était dallé, de grosses dalles scellées l'une à l'autre par des crochets de fer, rien n'y pouvait pousser. Mais sur le mur crénelé qui bordait, à hauteur d'appui, ce chemin de ronde, les sœurs avaient mis, de distance en distance, des pots de fleurs, géraniums, pâquerettes, fuchsias, que le vent agitait sur leur tige. Au bout du promenoir, les pots de fleurs étaient plus rapprochés, ils se touchaient. Sœur Sainte-Emérance ouvrit une dernière porte, et s'agenouilla. Je vis, au fond d'une salle blanche, un autel de bois, six chandeliers, un tabernacle.

— Regardez, dit-elle tout bas, avec cet air de tendresse qu'elles ont quand elles parlent de Dieu, regardez : Il voit d'ici ce qu'Il a créé.

C'était bien la digne fille du vieux Guimard. Elle avait tout : la gaieté, la bravoure et la foi.

Un instant après, je prenais congé d'elle, et j'étais déjà sur la place de la ville magnifique et déchue.

— Ma sœur, je ne reviendrai sans doute jamais : voulez-vous me permettre de vous laisser une aumône, pour les plus pauvres de vos enfants?

Elle regarda la pièce d'or que je mettais dans sa main.

— Oh! dit-elle, il faut être de France, pour donner une somme pareille!

Et, après avoir hésité, elle ajouta :

— C'est beaucoup trop : un demi-bouton!

Elle était émue, parce que la France était venue et s'en allait. Elle ne voulut pas le laisser voir, et ce fut son sourire qui m'accompagna, jusqu'à ce que j'eusse disparu.

La légende de Vairé.

Il y a des légendes mortes, qu'aucune lèvre humaine ne raconte, et qu'on ne trouve plus que dans les livres. Mais d'autres sont vivantes. Telle est la légende des deux pèlerins, que tout le monde connaît en Vendée, et qui met encore, chaque année, les habitants en fête.

Comment ne pas la connaître? Le bourg de Vairé n'a de renom que par elle. Des maisons blanches qui sont les jeunes, des maisons grises qui sont les vieilles, un clocher fin, une vue

très large : c'est tout Vairé. Beaucoup de villages en ont autant. Mais Vairé possède sur son territoire deux croix de pierre, à peu de distance l'une de l'autre, le long de la route de la Mothe-Achard. La plus éloignée s'appelle la Croix de l'Ane, la plus proche la Croix des Pèlerins, et, au pied de celle-ci, deux pierres tombales brisées affleurent le gazon. C'est là que s'acheva l'histoire.

Elle commença vers la fin du XIII[e] siècle, en cet âge où les hommes bâtissaient tant pour Dieu. Dix-sept cents églises, assure-t-on, s'élevaient alors sur le territoire qui se nomme aujourd'hui la Vendée. Les gens de Vairé en avaient-ils une trop vieille et qui menaçait ruine? N'en avaient-ils pas du tout? Ce qui est certain, c'est qu'ils voulurent avoir leur église neuve. Ils la bâtirent avec amour, ils la firent aussi belle que le permettait leur condition de laboureurs, ouvriers, ménagères, fileuses de laine. La grande nef terminée, on mit dessus un clocher, et sur le fin bout du clocher, un couvreur qui n'avait pas peur alla sceller la croix. Mais, pour que l'église fût consacrée, il fallait qu'elle eût les reliques d'un saint. Où les trouver? Rome était pleine de reliques assurément. Si le Pape connaissait la détresse de Vairé, il ne refuserait pas de donner quelque reste précieux des martyrs. Mais Rome était si loin! Quel audacieux risquerait le voyage? Les laboureurs et les artisans se le demandaient les

uns aux autres, et ils secouaient la tête, et ils s'en allaient chacun chez soi. L'un disait : je suis trop vieux. L'autre disait : je suis trop jeune. Ceux qui n'étaient ni jeunes ni vieux disaient : je suis trop pauvre.

Car, en ce temps-là, les chemins n'étaient pas sûrs. Des bandes pillardes tenaient la campagne. On avait chance d'en rencontrer quelqu'une, en traversant toute la France et la moitié de l'Italie. Et même si on leur échappait, si on se tirait sain et sauf du voyage, sans aventure de grande route, il y avait les hôteliers, gens redoutables d'une autre manière. Ils étaient nombreux, de Vairé jusqu'à Rome. Ils prenaient cher. Qui pourrait supporter tant de frais? La bourse d'un seigneur aurait à peine suffi.

Voilà ce qu'on pensait à Vairé. Un jour pourtant, deux jeunes hommes se mirent à parler comme personne avant eux n'avait fait. Ils parurent sur la place, un dimanche, se donnant la main, et ils dirent :

— Nous irons!

On ne voulut pas les croire d'abord.

C'étaient deux hommes quelconques, deux simples que rien jusque-là n'avait distingués de la foule, ni leur mine, ni leur courage. Les voisins dirent :

— Vous êtes fous!

Ils répliquèrent :

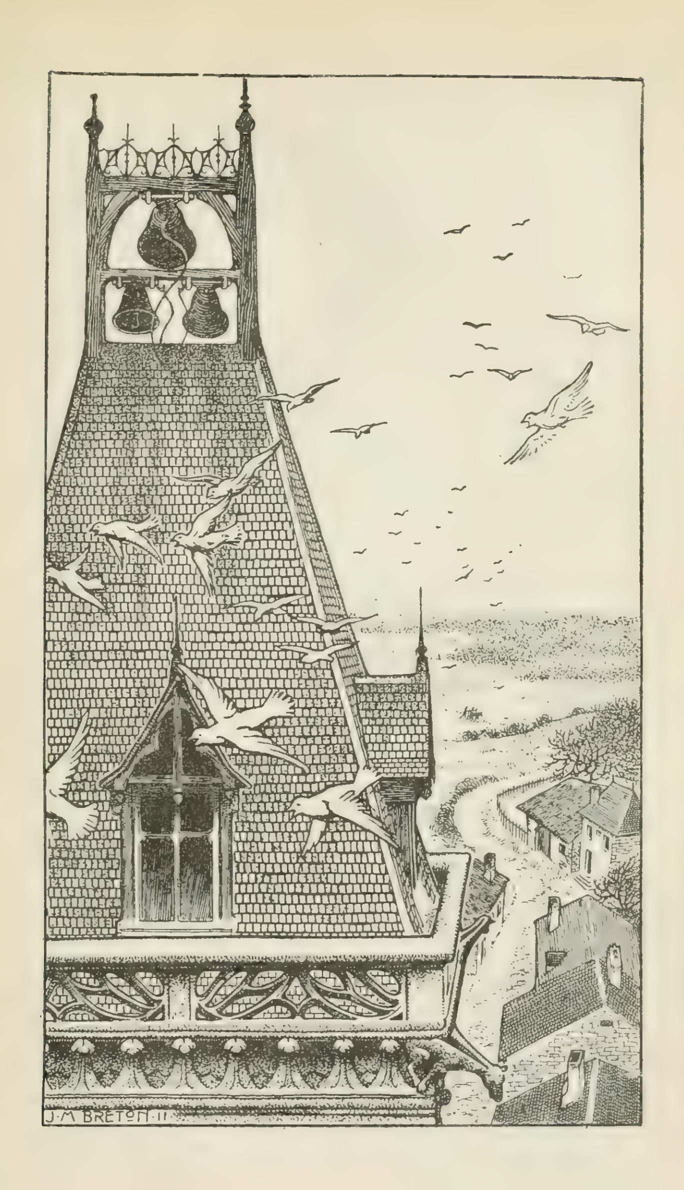
— Nous verrons le Pape, et nous lui demanderons les reliques pour notre église de Vairé.

Quand on les vit si décidés, on fit dire une messe des morts, en prévision du triste sort qui, sûrement, serait bientôt le leur. Et ils partirent, n'ayant de ressource que leur grande foi, leur grande jeunesse et leur bâton.

Adieu Vairé! Les voilà loin. Ce que fut le voyage, personne n'a pu le dire. On ne peut que le deviner. Ils voyageaient à petites journées, quêtant leur pain, couchant dehors, ne faisant de détours que pour chercher les ponts. D'autres auraient en chemin oublié le but du pèlerinage; ils se seraient laissé prendre à la douceur d'un pays neuf, aux récits des marchands qui conseillent de bien vivre et de s'arrêter parfois dans une auberge renommée; ils se seraient mariés peut-être en pays d'Arles ou d'Avignon, sans plus songer à l'église blanche.

Eux, ils allaient tout droit, jamais las, dans la poussière ou dans la boue, ayant dans l'âme un seul souci, qui n'avait pas changé. Et ils arrivèrent à Rome, à la veille du grand jubilé de l'an 1300, et ils furent reçus par le Pape, alors Boniface VIII, qui leur donna beaucoup de reliques, et même un petit âne pour les porter.

Ils repartirent, le cœur content, mais bien moins jeunes qu'ils n'étaient venus. Qu'était-il arrivé? Avaient-ils voulu pèleriner dans toutes les églises de la Ville Éternelle? Se trompèrent-ils de route? Furent-ils arrêtés par les voleurs, par la maladie, par la douceur du soleil et des


J·M BRETON·11

pays d'olives? Avaient-ils une bonne raison d'être en retard, n'en avaient-ils qu'une demie? Je l'ignore. On ne doit pas les accuser. Ce qui est sûr, c'est que beaucoup d'années se passèrent avant qu'ils fussent de retour.

A Vairé, on les croyait morts. Les compagnons de leur jeunesse avaient disparu, ou bien ils étaient devenus grands-pères. Ceux qui avaient assisté, petits enfants, sur le bras de leur mère, au départ des pèlerins, commençaient à compter parmi les anciens du bourg. Ils citaient eux-mêmes l'imprudence fatale de ces jeunes gens, pour modérer l'élan de la jeunesse nouvelle.

Cependant les pèlerins inconnus, étape par étape, approchaient de la Vendée. Ils saluaient déjà dans leur cœur l'église qui n'avait pas été consacrée, faute de reliques. Et les matins se succédaient, et les soirs, et les matins encore.

Personne ne se doutait qu'une joie fût si proche. Les cloches seules dans le clocher, les cloches qui voient par-dessus les arbres, la voyaient venir. Un jour d'avril, tout à coup, elles se mirent en branle, sans que personne tirât la corde. Elles chantaient à toute volée. Elles disaient : « Arrivez tous! Laissez là vos guérets fumants, laissez vos bœufs et vos étables, et courez tous! Car ils reviennent, les deux bons pèlerins de Vairé, ils reviennent avec les reliques. Ils sont déjà près du Pont-des-Rivières! »

Tout le monde comprit. En un moment, le

souvenir des pèlerins rassembla les laboureurs, les ouvriers, les ménagères, les fileuses de laine, qui s'empressèrent vers le Pont-des-Rivières. Les cloches sonnaient toujours. Ils trouvèrent, au bas de la côte, deux vieillards agenouillés auprès d'un âne mort de fatigue.

Avec de grands honneurs et de grands soins, on prit la châsse, on soutint les pèlerins de Rome, qui ne pouvaient plus parler, épuisés par la marche et par la joie du retour. On se mit en route vers l'église, et devant le maître-autel, quand les reliques eurent été apportées, les deux pèlerins tombèrent morts.

Ils étaient morts, mais ils avaient rempli leur mission.

LA PRUDENTE CAMPAGNE

Les paysans de France, en général, ne sont pas expansifs, et, quand ils le sont, c'est un peu comme s'ils ne l'étaient pas. Je veux dire par là qu'ils racontent difficilement leurs affaires, leurs rencontres, leurs aventures, leurs observations sur le monde des plantes, des bêtes ou des hommes, et ne causent volontiers que du temps qu'il fait. Ils redoutent la curiosité des voisins ; ils s'imaginent que ce qu'ils savent par expérience n'a d'intérêt que pour eux-mêmes. En vérité, si vous exceptez le Midi, où il parlera

beaucoup et ne dira pas grand'chose, le paysan parlera peu et ne vous dira rien.

C'est dommage, bien souvent. Pour connaître la pensée de ces grands silencieux, ou la moindre petite histoire de leur vie, il faut habiter la campagne pendant un partie de l'année, il faut ne point y être arrivé nouvellement, il faut encore savoir attendre le moment favorable, il faut enfin être un ami dont on n'ait plus peur du tout. Alors, le mystère des champs se laisse deviner. Je vous en donnerai un exemple.

Récemment, je revenais à pied, vers la fin de septembre, de la gare voisine à la maison que j'habite, et je causais avec une vieille femme qui faisait route dans le même sens que moi. L'automne avait été merveilleux, il faisait doux, et le soir enveloppait les champs d'une brume toute pleine de rayons brisés.

— Entendez-vous? dis-je à Marie Joret ma voisine.

— Quoi donc, Monsieur?

— Ce petit chant des crapauds qui annonce la pluie?

Elle écouta, et, tout autour de nous, le petit chant sur une seule note, s'élevait en roulades, tantôt près, tantôt loin. C'était une musique très douce : crou, crou, crou.

— Non, Monsieur, me dit-elle, ce ne sont pas les crapauds qui chantent : ce sont les couleuvres.

— Comment, Marie, les serpents?

Elle me regarda, et quand elle vit que je ne riais pas, que j'avais l'air de m'intéresser à la chose, mais sans hâte et sans passion, ce qui est la grande manière, elle me livra son secret.

— Oui, Monsieur, me dit-elle, les couleuvres que vous entendez chantent au bord de leur trou, en attendant qu'elles s'endorment pour l'hiver. Remarquez bien qu'elles ne sont pas très nombreuses, tandis que vous ne pourriez jamais compter les grillons de l'été, ou les crapauds qui chantent la veille des jours de pluie. Les couleuvres ne font ainsi que depuis le quinze août jusqu'à la fin de septembre. Alors on ne les entend plus jamais.

Et comme j'insistais, comme je demandais : Êtes-vous bien sûre? elle ajouta :

— Je suis si sûre, Monsieur, que j'ai vu ce que je vous dis. Vous savez bien que l'escalier qui monte au grenier de chez nous est extérieur à la ferme, et bâti en pierres. Un jour que j'entendais le même chant que nous entendons aujourd'hui, je descendis tout doucement du grenier, et, sur une des marches, je vis une couleuvre enroulée sur elle-même, et qui gonflait son cou, et qui chantait.

Je ne me porte pas garant de la découverte, mais ce que je puis dire, c'est que, même sur des sujets comme celui-là, la confidence d'un homme ou d'une femme de la campagne n'est point aisée à obtenir.

L'AIDE FRATERNELLE

En quelques parties retirées de nos campagnes, loin des villes, c'est une coutume encore de loger le mendiant, dans la grange au foin, ou dans une chambre où il trouve un lit et une couverture. J'ai vu des femmes préparer la soupe, le matin, pour ces inconnus, comme avaient fait leurs mères du treizième siècle, et les servir elles-mêmes, avec ce respect du pauvre qui est une des créations sublimes du christianisme. Mais la clientèle vagabonde des fermes est devenue trop nombreuse et trop peu sûre, et les gardiennes du logis, dans presque toute la France, ne donnent plus guère qu'un morceau de pain, souvent par timidité autant que par charité, aux coureurs de route qui viennent frapper à la vitre de la fenêtre basse, ou se pencher au-dessus de la demi porte qui donne accès dans la grande salle.

La charité de la campagne est d'une autre sorte : elle s'exerce envers les enfants orphelins ou abandonnés. Vous ne sauriez croire combien de fois j'ai obtenu les réponses que voici : « Combien avez-vous d'enfants, maîtresse Bardoul ? — Deux, monsieur. — J'en vois trois ici. — Oh ! monsieur, le troisième, je puis dire qu'il est à moi aussi; c'est le fils de notre voisin, vous vous rappelez, qui est mort voilà des années; ça n'était pas riche; ça ne savait où aller : alors

j'ai pris le garçon, et ma sœur a pris la fille. » On adopte sans y avoir songé d'avance, dans l'émotion d'un deuil qui frappe une famille parente, amie, ou même à peine connue. Et c'est là une remarque que l'on peut faire dans tous les milieux populaires français, aussi bien parmi les ouvriers que parmi les ruraux, et qui surprend, lorsqu'on songe que souvent les ménages qui augmentent par charité leurs charges, ont eu peur d'une postérité trop nombreuse.

En ce pays que la tendresse de l'Evangile a pénétré, la charité trouve des formules délicates, aussi variées que les peines. Elle est ingénieuse, elle est prompte et de bonne humeur. Pendant la terrible inondation de Paris, au début de 1910, je vis, un soir, une femme qui se tenait debout, le dos appuyé à la muraille d'une maison du quai Voltaire. Elle était en cheveux, comme les ménagères qui vont au marché ; elle regardait la foule qui passait, dans la brume, et elle pleurait. Beaucoup ne la voyaient pas, car la curiosité, la peur, la pensée du chez soi menacé ou épargné tenaient les yeux ouverts sur le fleuve énorme, qui tâtait les pierres des parapets, et essayait de les renverser. Une femme s'approcha, pauvre, et d'âge moyen, portant un panier noir, d'où sortaient les feuilles d'un poireau. Elle demanda tout de suite, ayant déjà deviné :

— Vous êtes sans logement? D'où êtes-vous?

— De Grenelle. La maison est pleine d'eau,

jusqu'au plafond du rez-de-chaussée. Tous mes meubles sont perdus, mes vêtements, mon lit, tout...

— Je suis de Grenelle, moi aussi, dit la femme. Écoutez... Il y a encore moyen d'entrer chez moi... On passe sur des planches, bien sûr, on a de la peine à passer; mais enfin, j'ai pu sortir, il faudra bien que je rentre;... j'ai un lit qui est assez grand : vous n'êtes guère grosse, nous le partagerons.

Elle ajouta, en riant :

— On n'est pas inondé tous les jours! Faut s'entr'aider!

Et elles s'en allèrent ensemble, inconnues l'une pour l'autre, mais liées par l'admirable charité qui rétablit entre les âmes, pour un jour de détresse, ou pour la vie, la parenté divine.

LE PATRON DES CURÉS DE FRANCE : JEAN-BAPTISTE VIANNEY.

Un jour d'hiver, qu'il faisait très froid, je partis de Lyon pour me rendre à Ars. Le voyage n'a rien de pittoresque; il faut l'entreprendre en pèlerin, avec la foi pour compagnon. Alors la route est brève.

Ce nom du village des Dombes, je me rappelle l'avoir entendu prononcer par mes parents, dans

ma petite enfance. J'avais six ans quand le curé d'Ars est mort, en 1859, et mon esprit a retenu le son d'une ou deux phrases que disait ma mère à table, en ces temps où les nouvelles du dehors pénétraient moins souvent qu'aujourd'hui dans la maison, et fixaient plus fortement l'attention. Elle disait : « Ce sont des foules qui vont à Ars. Quatre-vingt mille personnes cette année! J'aimerais aller avec elles. » Hélas! elle n'a vu Ars que par les yeux de son fils qui regardaient pour elle, et, tout le temps du voyage, j'essayais de penser ce que la chère morte aurait pensé elle-même. Elle disait vrai : soixante mille, quatre-vingt mille pèlerins par an de 1849 à 1859, sont allés visiter « le saint ». Les hommes, même non croyants, ont un tel besoin de la sainteté, qu'ils courent à elle dès qu'ils l'aperçoivent. Ils lui demandent la confirmation dans la foi, la certitude des pardons divins, quelquefois la sévérité des jugements qu'ils redoutent, et puis la santé, l'amour, l'espérance, l'avenir, moins de chagrins : tous les miracles. Ils allaient au curé d'Ars comme ils sont allés depuis à Dom Bosco, comme ils iront demain à celui qui aura tant de foi qu'il ne ressemblera plus aux hommes.

Je songeais encore, dans le train qui m'emportait de Lyon vers Villefranche : quelle réponse, cette vie du curé d'Ars, à tant de questions que nous croyons nouvelles! Quel saint fait pour le temps présent, et pour la France contemporaine, et sorti d'elle, « *made in France* »!

Voilà un séminariste qui a commencé par être berger, — admirez une fois de plus la gloire de cette profession contemplative ! — il n'a aucune littérature, il est timide, on affirme déjà, on prévoit qu'il ne sera jamais capable d'être curé de canton, quelques-uns se moquent de sa rusticité : mais peu d'années après, celui que l'on juge ainsi attire à lui les multitudes; il fait la leçon aux gens du monde, aux prédicateurs et aux professeurs, aux riches, aux puissants, aux mandarins titulaires de la plume de paon, d'oie ou de vautour; il lit dans l'avenir; il prie et les malades sont guéris; ses paroles sont toutes simples comme lui, mais elles ont un pouvoir d'émotion à quoi rien ne résiste, une clarté qui ravit, une grandeur qui attire, et ceux mêmes qu'il ne convertit pas se retirent en disant : « Comme il est poète ! »

Voilà un prêtre que son évêque envoie dans une paroisse indifférente en matière de religion, semblable moralement aux paroisses voisines, où le lourd paganisme des campagnes non chrétiennes tenait le paysan asservi à la terre, corps et âme, et tolérait encore le prêtre, mais le laissait seul dans les églises, avec quelques enfants, quelques vieux, quelques femmes. Un homme ordinaire, un demi-saint même eût essayé de convertir ce peuple, rencontré dix mille obstacles, gémi, échoué et désespéré. Le curé d'Ars essaya, rencontra les dix mille obstacles, échoua d'abord, n'accusa que lui-même et redoubla de

sacrifices, de prière et d'efforts. Quand il mourut, tous ses paroissiens, sans exception, étaient revenus à la pratique religieuse, et le village d'Ars ressemblait à une île sortie de la mer, et où toutes les nations viennent aborder.

Voilà un curé, me disais-je encore, qui n'a jamais eu d' « avancement », si ce n'est après sa mort, lorsqu'il a été déclaré bienheureux. Avancement! le mot lui eût fait horreur! On le vit bien, quand un gouvernement, — je crois que c'est l'Empire, — eut l'amusante idée de décorer l'abbé Vianney, d'estampiller le thaumaturge, de se concilier un prédicateur aussi populaire. Jamais M. Vianney ne porta la croix de la Légion d'honneur. Mais il fit mieux encore : Mgr Chalandon, évêque de Belley, étant venu à Ars, le curé le reçut à la porte de l'église, s'inclina, dit quelques mots, et, à ce moment même, sentit ses épaules enveloppées dans les plis d'une étoffe de soie. Il tressaillit d'étonnement, reconnut le camail des chanoines de Belley, et fit un geste pour l'arracher. Par respect pour l'évêque, il se résigna à garder, pendant l'office, le mantelet noir bordé d'hermine. Mais, peu de jours après, Mgr Chalandon recevait de son curé d'Ars une lettre. Je l'ai tenue dans mes mains à Lyon, cette lettre vénérable et mal orthographiée. Elle disait : « Monseigneur, le *camaille* que vous avez eu la grande charité de me donner m'a fait un grand plaisir : car ne pouvant achever de completter une fondation, je l'ai vendu 50 francs. Avec ce

prix, j'ai été content ». Elle était signée : « Jean-Baptiste Vianney, pauvre curé d'Ars. »

Que d'esprit il avait, ce pauvre homme, et quel grand esprit! On a bien fait de rassembler dans un livre des fragments de catéchismes, d'homélies, de conversations du saint, et d'intituler ce livre : « *Esprit du curé d'Ars* ». Je crois que peu de lectures pieuses conviennent mieux que celle-là à notre temps, parce qu'on y trouve en abondance ce qui nous manque à tous, plus ou moins : la simplicité, la gaîté, la légèreté ailée de l'âme croyante, l'intelligence de la souffrance et la force de souffrir. J'avais emporté avec moi le livre, et je soulignais d'un coup de crayon, çà et là, une pensée de l'abbé Vianney. Je me préparais ainsi à voir son église et sa maison. Il disait : « Celui qui ne prie pas est comme une poule ou une dinde qui ne peuvent s'élever dans les airs... Le bon Dieu aura plutôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu... Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens du monde. Ils ont sur les épaules un manteau doublé d'épines; ils ne peuvent faire un mouvement sans se piquer, tandis que les bons chrétiens ont un manteau doublé d'une peau de lapin. » Et puis, à côté de ces familiarités opportunes, des images neuves : « Il faut, quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu, comme le poisson quand il voit venir la vague... Notre âme est emmaillotée dans notre corps, comme un enfant dans ses langes : on ne lui

voit que la figure ». Et puis, des phrases d'une allure étonnante : « Rien n'est solide, rien, rien! Si c'est la vie, elle passe; si c'est la fortune, elle s'écroule; si c'est la santé, elle est détruite; si c'est la réputation, elle est attaquée. Nous allons comme le vent. »

J'allais moins vite que le vent. A Villefranche, j'avais quitté le chemin de fer, et pris une voiture qui passait pour fermée dans le pays. Elle descendait les côtes comme elle les montait, prudemment, et, d'ailleurs, le sol n'avait que de longues ondulations, des pentes faibles, comme il convient au sommet d'un plateau.

Vers neuf heures, à l'angle d'un champ, j'apercevais la statue de la sainte préférée de l'abbé Vianney, sainte Philomène, le bras étendu vers une quinzaine de maisons blanches, qui enveloppent la place de l'église. Ce n'est pas là tout le village, mais les autres maisons couvrent le versant d'un coteau qui tombe vers la rivière; on ne les voit pas quand on arrive par la route de Villefranche, et, de ce côté, Ars a l'air d'une couronne. L'église est au centre, la double église, car on a conservé l'ancienne, qui est devenue la nef d'une construction nouvelle. Un chœur, un transept en belle pierre blanche, des sculptures, des vitraux, des dallages de marbre, une atmosphère lumineuse créée par un grand artiste font une auréole à ce vieux corps de maçonnerie sans style et sans beauté. Mais toute l'émotion est là, entre ces murs qui ont vu le curé d'Ars, qui ont

frémi du son de sa voix, dans les chapelles mal éclairées, où fleurissent toujours, dans la demi-ombre, les lys de porcelaine enrichis de feuilles dorées, que le saint déposait aux pieds de sainte Philomène.

J'entre dans chacune des chapelles de la vieille église, et je m'arrête plus longuement dans la chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, parce que là se trouve le confessionnal de l'abbé Vianney, je pourrais dire le cachot où il se tint pendant des jours entiers et des nuits entières, héroïquement, prisonnier infatigable de toutes les misères, de toutes les lassitudes morales qui venaient à lui. Je songe, en touchant ces humbles planches, que des drames d'une haute beauté, inconnue à jamais, se sont accomplis là, et je songe aussi au don qu'avait l'abbé Vianney de lire, sur le visage des pèlerins, tout le passé secret et tout l'avenir. Puis mon guide, qui n'est autre que le curé actuel d'Ars, — un vieux prêtre bien droit de corps, bien droit de regard, bien droit d'esprit, et qui doit être un peu parent de l'ancien, — me conduit dans la sacristie de l'abbé Vianney. Dix pieds carrés, une crédence, une armoire pour serrer les ornements sacerdotaux et les vases de fleurs des autels, un second confessionnal de cet homme dont la vie se passait à absoudre les péchés des autres, une image accrochée à un clou, des murs qui ont toujours eu froid : voilà ce que j'aime ici, les témoins que j'entends le plus volontiers,

car ils n'ont jamais varié et ne se sont pas quittés, et personne n'a même eu l'idée de leur faire une toilette.

La visite du presbytère est bien émouvante aussi; malgré un peu d'arrangement, — et l'excuse c'est la foule toujours pillarde, — la maison parle encore clairement. Je vois la salle à manger, — si l'on peut donner ce nom à la pièce où le curé d'Ars mangeait, chaque jour, une pomme de terre bouillie, — l'escalier, quelques chambres devenues un musée, la chambre enfin où le bienheureux mourut, et telle qu'elle était au moment de la mort. Le lit est encore garni du matelas épais d'une main tout au plus, et des planches qui ont toujours constitué le sommier élastique de M. Vianney; il est enveloppé des mêmes rideaux que « le grappin » déchirait; et la petite bibliothèque est là aussi, et la lanterne sur la cheminée, et l'écuelle sur la table.

A onze heures, M. le curé d'Ars a pris congé de moi :

— Excusez-moi, monsieur, je vais faire le catéchisme.

— Aujourd'hui mercredi?

— Je le fais tous les jours, pendant une heure, et tous les enfants y viennent, depuis sept ans jusqu'à treize.

— Qui a établi cela?

— Le bienheureux.

Ce nom-là est doux à entendre, dans la dure tempête où nous vivons tous. Il a été donné après

la mort, mais la béatitude qu'il exprime a commencé dès la vie. Elle a été communiquée à des milliers de créatures troublées et désemparées. Quel prodigieux ouvrier de bonheur humain et divin, quelle force de consolation et de résurrection a passé dans ce village, quel génie plus bienfaisant que tous les autres, ceux des lettres, ceux des sciences, ceux des arts, quelle gloire plus proche de tout le peuple et plus sûre de durer!

LES MÉTIERS

Le Laboureur.

Quand vous vous promenez dans la campagne, aux mois d'automne, si vous rencontrez un attelage de labour, arrêtez-vous et regardez.

Quatre bœufs, ou deux bœufs et un cheval, ou deux chevaux, tirent la charrue dont le laboureur, en arrière, tient, dirige, élève ou abaisse les bras frémissants. Les bêtes vont lentement. Sous l'effort du soc de fer invisible, la terre se fend, s'ouvre, se retourne, tombe sur les débris de moisson qu'elle portait encore, et qu'elle engloutit, herbes folles, chaume, luzerne, maïs, qui vont devenir un engrais pour la moisson future. Les couches profondes du sol sont ramenées à la surface, afin de s'y pénétrer d'air et de lumière. Le laboureur, et c'est là une vérité de

science et de poésie tout ensemble, a pour mission de mêler un peu de ciel à la terre. Puis il revient, il sème, et le grain germe, pour que le monde continue de vivre.

Pensez que le labour est le plus ancien des métiers, et le plus universel. Dès le début, et lorsque l'homme marchait sur un sol tout jeune



et saturé d'énergies, il inventait la charrue. Elle est sculptée sur les plus vieux monuments, célébrée dans les plus vieux livres. Simple branche d'arbre d'abord, aiguisée en forme d'épieu, elle devait, au cours des siècles, être fabriquée en métal, s'enrichir d'un versoir et d'une paire de roues. Mais l'idée première n'a pas changé. Même la charrue primitive s'est conservée intacte dans un grand nombre de pays. J'ai vu les Arabes d'Afrique labourer avec une sorte de gros hameçon de bois qui égratignait la poussière, et que tirait un chameau attelé avec un âne. J'ai vu des machines à peu près semblables dans les

campagnes de l'Asie Mineure. J'ai rencontré, dans la plaine de Rome, quinze charrues de front, exactement alignées, ouvrant et rejetant ensemble la terre violette. C'étaient les mêmes instruments que Virgile avait décrits : un coin de fer, deux ailes de bois, une plate-forme, à l'arrière du timon, sur laquelle le laboureur se tient debout. Une moitié du monde ne laboure point autrement. En vérité, il y a peu d'exemples d'un outil aussi vénérable par l'âge, aussi sûrement indicateur de la commune origine des hommes, aussi noble par les services qu'il a rendus. Pensez à cela.

Pensez qu'il n'y a guère, non plus, de métier plus complexe. Le laboureur ne se contente pas de préparer la terre pour la semence du froment ou du seigle : il doit connaître la culture de vingt plantes ou fourrages qui trouvent leur emploi dans une ferme; il doit nourrir et élever plusieurs sortes d'animaux dont chacune exige des soins différents; il doit être un peu ingénieur, — au moins d'instinct ou d'expérience, — pour niveler ses champs, les irriguer, dresser les talus, réparer les hangars et les ponts; un peu vétérinaire, un peu bûcheron, un peu marchand, un peu vigneron.

Ce n'est pas tout. Un fermier est un chef. Il commande sur son domaine. Autorité, prévoyance, initiative, patience, il a besoin de faire preuve de qualités très diverses, et il n'excellera dans son métier qu'à condition de les posséder

toutes. Il lui faut plus d'intelligence générale et plus de véritable ouverture d'esprit qu'à l'ouvrier auquel il est encore supérieur par les conditions de la vie. Car il dépend très peu du propriétaire, encore moins d'une clientèle, et, au contraire, par les saisons qui l'obligent à modifier et à varier son travail, par les bons et les mauvais jours dont il profite ou dont il souffre, il dépend plus immédiatement de Dieu que les autres, ce qui grandit toujours les hommes.

Pensez que ce métier, ancêtre des métiers et le plus noble qui soit, est aussi le plus nécessaire. Le vieil économiste Turgot disait avec raison : « Le laboureur peut absolument se passer du travail des autres ouvriers, mais aucun ouvrier ne peut travailler, si le laboureur ne le fait vivre. » C'est lui, en effet, qui fournit le pain, la viande, et une foule d'autres richesses que la terre peut donner.

Pensez que le laboureur a donc joué dans l'histoire de notre pays un rôle immense. Rôle à peu près muet, il est vrai. Quelques historiens en ont profité pour représenter nos ancêtres les paysans comme des êtres accablés de misère, ignorants de leurs droits et soumis à toutes les tyrannies. C'est là une affirmation injurieuse pour nos vieux pères et pour nous-mêmes, autant que déraisonnable. Je ne sais pas s'ils connaissaient tous leurs droits, nos vieux pères, mais ils connaissaient leur devoir, ce qui a toujours été plus difficile, et ils le remplissaient. Ils

souffraient des maux de leur temps, comme nous souffrons des maux du nôtre, mais il a fallu qu'ils eussent beaucoup d'esprit, beaucoup de courage, de bonté, de probité, d'honneur et même quelque bien-être, puisqu'ils ont fait ce chef-d'œuvre qui est la France, chef-d'œuvre que les rois tout seuls n'auraient pu faire, pas plus qu'un général ne gagne une bataille sans armée.

Pensez enfin, quand passe l'homme qui laboure et qui sème, que si la France perdait ses paysans attirés par les villes, ceux-ci seraient remplacés par des mercenaires étrangers, ou bien de vastes parties du territoire retourneraient à la sauvagerie de la forêt et de la lande. Et apprenez à estimer et à honorer le métier si humble et si grand, qui ne pourrait mourir sans que la patrie mourût.

Le Meunier.

Il y a eu autrefois beaucoup plus de meuniers que nous n'en avons aujourd'hui. Les règlements de police et plusieurs autres causes ont détruit la bâtisse et chassé les meuniers. Quand vous voyagerez sur une route de France, que ce soit au nord ou au midi, vous ne rencontrerez guère de chaînes de collines qui n'aient des moulins pour fleurons. Les uns sont encore vivants, droits sur le pivot, les ailes tendues et tournant

à la brise, les autres ne sont plus que des carcasses de planches ou des murs en ruines. Surtout au bord des routes, il n'en reste plus guère debout : les gens de loi ayant prétendu que l'ombre des ailes faisait peur aux chevaux.

Peur aux chevaux! Est-ce que les bicyclettes, les tramways, les automobiles, les pétrolettes, les rouleaux à vapeur, les chemins de fer sur route



ou sur levée ne sont pas aussi des épouvantails? Cependant on ne les supprime pas. J'en voudrais à l'administration de ses exigences et du grand nombre de meuniers qu'elle a vexés, si le principal ennemi de ceux-ci n'était, hélas! le progrès même. Les grandes minoteries ferment les petites. Les meuniers des deux sortes sont atteints, et ceux qui faisaient travailler le vent, et ceux qui se faisaient aider par le courant des ruisseaux.

Car le premier caractère du meunier, c'est d'avoir du bon temps et de n'être guère que le surveillant de son associé, l'eau ou le vent, qui tourne la meule. Le meunier reçoit la clientèle. Il a les joues enfarinées, une blouse blanche, l'air bien portant et les yeux vifs.

— Bonjour, maître Honoré, not' meunier.

— Bonjour, Chétif.

— Je vous amène ma récolte de grain pour que vous m'en rendiez la farine et le son. Ça vous va-t-il?

— A moitié bien. Je vous prendrai cher.

— Qu'y a-t-il encore? L'an dernier, vous disiez que le froment était dur à casser vos meules. Cette année, il est mou, pesant, lourd dans la main comme un chapelet.

— Il y a qu'il y en a trop. Tout le monde veut être servi à la fois. Si vous êtes pressé...

— Justement, je le suis.

— Alors, vous n'avez qu'à porter votre récolte à d'autres. J'ai pour deux mois de travail avant de m'occuper de vous, à moins que vous ne restiez là, comme vous faites, le nez en l'air, pour souffler dans les ailes de mon moulin.

Chétif ne remportera pas son grain. Il l'enlève de la charrette, il le monte, par l'échelle, sac à sac, et le place à l'endroit que lui désigne maître Honoré : « Par ici, Chétif, par là ; serrez bien vos sacs l'un contre l'autre : tous les coins sont précieux, dans mon moulin ».

Quand l'autre est parti, maître Honoré passe

la tête par la lucarne. Il voit, à trente pieds au-dessous de lui, les champs de la colline, plus bas encore ceux de la vallée, les bois, la route où, cahotante, s'en va la charrette vide. Il mouille de salive son index pour juger d'où vient le vent, se retire à l'intérieur, change d'un degré l'orientation de sa voilure, s'assied sur un sac plein, et, tandis que la meule ronronne, que les planches craquent sous la brise, que les souris grignotent, et que la campagne perd ses dernières feuilles, il s'endort, assuré qu'au réveil la besogne sera faite.

De là vient qu'à toute époque, dans les contes et dans les histoires, le meunier a été représenté comme une sorte de philosophe. Il a le temps de l'être. Il reçoit beaucoup de gens, il sait les petites nouvelles et les grandes, il sait ceux qui payent bien et ceux qui demandent crédit. On le suppose volontiers bavard. Il est un personnage dans le monde immense des champs.

Pour le voir en sa prospérité, nombreux, sûr de sa clientèle comme du vent qui ne manque guère et qu'on retrouve un jour ou l'autre, il faut aller dans les petits pays, loin des villes, au bord des torrents, dans les campagnes que peu de routes traversent. Je sais des coins d'Italie, ou d'Espagne, je sais des cantons de montagnes, dans la Basse-Autriche, où le métier n'a rien perdu de son renom, ni de sa quiétude. Et si je ne parle pas de la Hollande, où tant d'ailes de moulins virent à la brise de mer, c'est que les

moulins hollandais, qu'on voit rangés en ligne sur les digues, servent moins à moudre le froment qu'à chasser l'eau envahissante. Ils ne sont pas de la confrérie.

En France, ils disparaissent. Le meunier de village s'en va, et je le regrette.

Je ne le regrette pas seulement à cause du pittoresque de son moulin, — avez-vous remarqué le grand nombre de moulins que les peintres ont essayé de nous représenter? — mais pour des raisons plus graves. Les industries sont comme la prospérité : il n'est pas bon qu'elles soient la chose d'un tout petit nombre. Et quand un métier meurt, trop de familles tombent avec lui.

Tendez vos toiles, serrez bien le vent, restez sur vos collines, meuniers d'en haut; que nos neveux entendent encore le vire-vire des quatre ailes! Meuniers d'en bas, ne quittez pas la chaussée où la rivière se heurte et grossit en tournant, ne quittez pas l'écluse mal fermée d'où jaillit une lame d'eau claire, et que nos neveux entendent encore le tic-tac des grandes roues!

Le Berger.

Voilà le grand silencieux. Par toute la terre, les bergers sont parents, beaucoup plus que leurs moutons.

Si vous avez traversé seulement la Beauce, la Champagne ou la Brie, vous avez vu l'homme


J·M BRETON·II

et son troupeau. On ne sait lequel mène l'autre, et j'incline à croire que c'est le troisième personnage de la bergerie, le chien, qui est vraiment le travailleur, le gardien, la tête et l'esprit du ménage. On lui a appris, quand il était tout jeune, quand le poil ne formait pas encore des houppes au bout de sa queue, des franges au bas de ses pattes, qu'un mouton bien élevé doit trouver sa nourriture dans les chaumes les plus secs, dans les landes les plus rases; ne jamais s'approcher des récoltes vertes, des pâturages abondants, et que c'est là un crime méritant un coup de croc; ne pas s'écarter du troupeau, ce qui serait d'une indépendance tout à fait déplacée, mais paître environné de quatre autres moutons, un devant, un derrière, un à droite, un à gauche; rentrer chaque soir dans un carré de palissades ou sous le toit d'une étable, et n'en sortir qu'à l'appel du chef, et en ordre si cela se peut. Le chien connaît tous les devoirs du mouton, et il veille à ce que celui-ci n'en oublie aucun. Il est infatigable, ardent, peu bruyant, mal payé d'un morceau de pain noir. On ne le voit jamais dormir que d'un œil et d'une oreille. Et c'est à cause de lui que le berger peut songer comme il fait. La confrérie est toute songeuse.

Sans doute, j'ai vu les bergers des Landes tricoter, et de même ceux de la Crète. J'ai reçu l'hospitalité chez ceux de la campagne romaine, dans la hutte couverte en roseaux, que surmon-

tent la croix de bois, et l'échelle, et la lance, tous les attributs de la Passion. Ils ont sculpté de leurs mains le mobilier de leur campement, les bois des lits, les tables, les chaises, et la panetière. En Espagne et ailleurs, quelques-uns font de la contrebande. Je sais que le journal a été vu dans les mains de quelques autres, et n'a jamais sans doute été lu avec tant d'attention par aucun de ses lecteurs. Mais les plus longues heures de la vie des bergers se passent dans le rêve. Ils contemplent le troupeau, l'horizon, les nuages, l'herbe à leurs pieds. Ils pensent peu de chose, et très longtemps la même chose. Ils n'ont même pas la distraction du mouvement. Par le grand chaud ils sont immobiles; on les retrouve immobiles, presque à la même place, lorsque le vent glacé balaye les plaines. Pendant l'orage, tandis que les autres travailleurs des champs se mettent à l'abri, les bergers se contentent de mettre leur manteau. Ils reçoivent la pluie, la grêle et la gelée comme un arbre. C'est ce qui fait leur visage tanné et ridé de bonne heure, et leurs yeux indifférents, trop habitués à regarder les choses, et qui regardent les hommes de la même manière, triste et lente.

Les bergères ont toujours eu plus d'esprit. Je ne connais pas de berger qui ait fait figure dans l'histoire, depuis le roi David. Encore n'exerça-t-il la profession que très peu de temps. On peut citer, au contraire, plusieurs saintes bergères, créatures exquises, d'intelligence éveillée

et haute, de cœur héroïque. Personne n'a raconté qu'elles fussent négligentes de leurs moutons. Il est vraisemblable qu'elles étaient exactes à les faire sortir, le matin, de l'étable, à les faire rentrer le soir, à les empêcher, tout le jour, de causer du tort au bien d'autrui, soit au champ de blé du voisin, soit à la forêt du roi. Mais elles passaient à prier Dieu le temps que les bergers, leurs pareils, dépensent à rêvasser. Leur esprit ne se reposait, ni ne dormait. Il conversait avec les anges, avec les saints; il s'emplissait des exemples de pureté, de force morale, de pitié pour la souffrance des autres, de courage contre l'épreuve personnelle, de droiture et de simplicité, qu'on n'apprend pas nécessairement dans les livres, mais que les plus pauvres enfants du monde, aux temps jadis comme aujourd'hui, pouvaient connaître et méditer, à condition d'avoir une famille chrétienne. Personne ne distinguait ces bergères d'avec les bergères voisines. On les croyait destinées à devenir de simples ménagères de village. Tout à coup, une circonstance les révélait à elles-mêmes et au monde. Ces inconnues, ces filles les plus obscures de la campagne étaient préparées à d'étonnantes missions. Elles possédaient le secret de toucher les âmes cruelles et lourdes, de se faire écouter en parlant de sacrifice et d'effort; elles comparaissaient sans crainte devant des seigneurs et des rois, ordonnaient comme ayant autorité, menaçaient au nom de la justice di-

vine, sauvaient une ville assiégée par un prince barbare, ou conduisaient une armée, battaient les ennemis mieux que de vieux capitaines, redonnaient vie et gloire à la France presque morte, et ne la nommaient qu'avec de tels mots d'amour qu'aucun fils ou fille de ce pays n'en a mieux parlé que celles-là. C'étaient sainte Germaine de Pibrac, sainte Geneviève, sainte Solange, la bienheureuse Jeanne d'Arc et leurs sœurs. L'une d'elles a été choisie pour patronne de Paris. Et ce n'est pas un mince sujet de réflexions et d'admiration que ce fait inattendu : la première ville de France ayant pour protectrice une bergère.

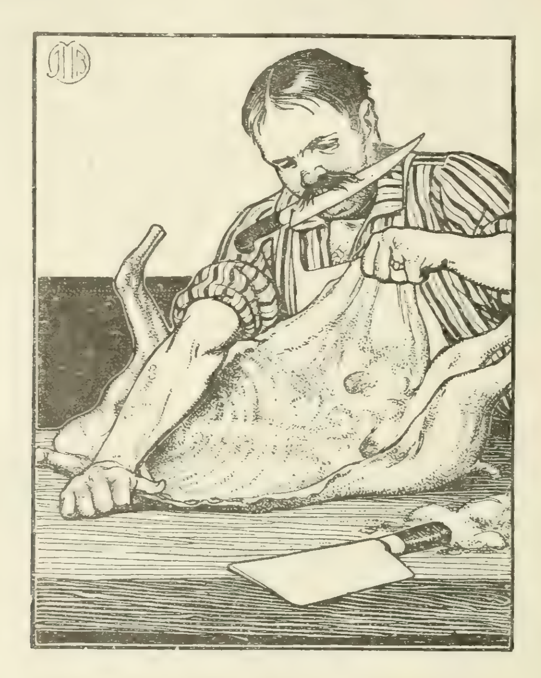
Le Boucher.

La légende n'est pas favorable au boucher. Elle a fait de lui un personnage cruel; elle a donné des instincts féroces à celui qui, par métier, verse le sang des bêtes, manie leur chair encore chaude, les dépouille de leur peau; elle l'a souvent transformé en tueur d'hommes. Dans la légende de saint Nicolas, on se souvient que les trois petits enfants :

> S'en vont un soir chez un boucher :
> — Boucher voudrais-tu nous loger?

La réponse est affirmative; on voit ce gros homme à face rouge, le coutelas à la ceinture, qui répond aux trois innocents que la place ne

manque pas chez lui, qui s'efface, et les reçoit dans l'ombre de ce vieux logis à pignon, dont la façade est barrée de poutres brunes qui font des croix de Saint André. Hélas!



Ils n'étaient pas plutôt entrés,
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Laissons de côté cette inexactitude du poète, qui parle de saloir chez un boucher, tandis que les vases de grès, la saumure et le secret de la

conservation du lard ont été, de tout temps, le privilège des charcutiers. Accordons que la force physique a toujours été en honneur, et fort justement, dans un métier où elle est nécessaire, et que ceux qui possèdent la force peuvent être tentés d'en abuser. Convenons que les exemples n'en sont point inouïs, et qu'on trouverait aisément, dans l'histoire de la vieille France, des récits de séditions, de batailles dans les rues et de pillages, où les bouchers d'une ville eurent leur maîtresse part. Il n'en reste pas moins certain que les caractères généraux qui distinguent les gens de la profession, ne sont ni la cruauté ni la violence. Ce seraient bien plutôt des qualités ou des défauts bourgeois. La boucherie est une pépinière de rentiers dont les enfants seront fonctionnaires. Et le boucher, qu'il soit de Provence, de Languedoc, de Bretagne ou de Picardie, le boucher gros et gras, l'œil luisant, le teint haut, le verbe de même, actif et remuant dans sa boutique étroite, parmi les viandes dont il respire la graisse, est, au moral, un finaud, un diplomate et même un peu, à sa façon, un élégiaque.

Il a une habileté, en effet, que les ménagères connaissent, et dont elles se défient, quand il pèse la viande, d'une main leste et prompte, ou qu'il ajoute, au morceau demandé, un paquet d'os ou de nerfs qu'on ne demandait pas, ou qu'il taille d'un coup de couteau, le sachant bien, quatre livres de bœuf au lieu de trois qui suffisent.

Adroit, il l'est encore, il est même retors, quand il va dans les marchés, afin d'acheter du bétail. Car la plupart des bouchers de province s'approvisionnent ainsi directement dans les foires ou dans les fermes. Ils ont l'air de financiers en blouse bleue, auprès des campagnards qui tiennent leur vache ou leur bœuf par le nez; on devine qu'ils ont en poche l'argent dont ils paieront, s'ils achètent. Mais achèteront-ils? Avec leur mine indifférente, leur dédain qu'ils expriment en haussements d'épaules, leur habitude de calomnier la marchandise, leurs feintes de s'éloigner, ils intimident les plus madrés et ils lassent les plus patients des vendeurs. Quand ils ont fait le tour d'une bête, ils savent ce qu'elle pèse. Ils lui ont aussi trouvé vingt défauts. J'en ai connu un qui ne manquait pas de dire au propriétaire de deux bœufs attelés au même joug et conduits au champ de foire : « Si seulement ton bœuf de droite avait le devant de ton bœuf de gauche, ça serait un joli bœuf, mais tels qu'ils sont, aucun n'est bon. » Il avait une réputation considérable, et chaque fois qu'il disait sa phrase, il gagnait trente écus.

Achetant bon marché, vendant cher, le boucher s'enrichit vite. Il juge que le monde n'est pas si mal fait, puisque les bouchers réussissent. Il offre une broche à sa femme, un piano à sa fille, une épingle à son apprenti, il orne d'une rose en papier doré la queue de ses moutons pendus à l'étalage. Pour lui-même, il se réserve le plaisir

de détacher les coupons de quelques bonnes rentes 3 %, de quelques bonnes obligations de chemins de fer et de quelques bonnes valeurs à lot, qui sont une occasion d'espoir et d'émotions. Il thésaurise; il dédaigne les stériles agitations des politiciens; il demande que le quartier soit tranquille, que le travail ne s'arrête nulle part, et que les herbages soient beaux dans la campagne. Cet homme n'est point déraisonnable. Il achète bientôt une ferme, et c'est là ce qui découvre le fond de son âme.

Le boucher, ai-je osé dire, est un élégiaque. N'est-ce pas vrai? Il devient acquéreur d'une ferme parce que le placement lui semble avantageux et solide. J'accorde qu'il ne ferait pas l'affaire si elle n'était point une bonne affaire. Mais il a une arrière-pensée d'avenir. Il rêve d'une maison rustique, pas trop loin de la ville, au bord d'une route si c'est possible, où l'on se retirerait, chez soi, environné de terres, d'arbres et de gazons qui ne seraient point à d'autres. Le rêve se réalise un jour. Vers la cinquantaine, le boucher fait bâtir un pavillon sur son domaine; c'est là qu'il se repose, toujours jovial et le teint cramoisi; c'est là qu'il pêche ou qu'il chasse, qu'il reçoit ses amis et les traite copieusement : c'est là aussi qu'avant d'être un vieillard il meurt d'apoplexie.

Le Pêcheur au filet.

Le pêcheur à la ligne a un frère : le pêcheur au filet, comme la comédie a une sœur : la tragédie. Ils ne se ressemblent pas.

Cela est bien évident pour le marin, pour le pêcheur côtier dont la vie est pleine de fatigue et de danger. Nous possédons, en France, toutes les variétés de ce type d'hommes et toutes sont précieuses. Nous avons le Provençal qui capture le thon à la madrague, et qui tend le trémail pour la dorade et le rouget, pêcheur que connaissait déjà la vieille Gaule, descendant de ces races méditerranéennes qui ont toutes du sang africain, batailleur, fataliste et pirate; nous avons les Basques et les Bretons, qui pêchent la sardine, ou traînent le chalut sur les fonds de sable, depuis l'embouchure de l'Adour jusqu'à Granville, et qui se divisent en plus de colonies bien distinctes qu'il n'y a d'arrondissements maritimes; nous avons les marins de Normandie et ceux des Flandres, gens du Nord, aventuriers de la mer grise et froide, pêcheurs de harengs et de morues, et pour lesquels il semble que les périls soient encore plus nombreux, avec les brumes et les bourrasques plus fréquentes, avec les courants des mers étroites, avec l'incessant passage des grands navires qui coupent les petits en deux et ne sentent pas même la secousse.

Oui, les tempéraments sont d'une infinie variété, et les voyageurs qui ont un peu couru le littoral de la France pourraient dire, presque à coup sûr, en passant devant un rangée de marins de l'État : « Toi, tu es de Bayonne, toi de Saint-Nazaire de Provence, toi de l'île de Groix, toi de Bréhat, toi de Honfleur, toi de Dunkerque », tant les visages et les attitudes révèlent les origines. Mais l'unité de métier a fait son œuvre aussi. Ces hommes sont tous des braves, des audacieux, des industrieux. Ils ont vingt façons différentes de s'habiller, de parler, de gréer un bateau, de souquer sur la rame, d'appâter le poisson et de composer une bouillabaisse, mais ils n'en ont qu'une d'être adroits et de n'avoir peur de rien. Et c'est ce qui nous vaut la marine de France.

On peut en dire presque autant des pêcheurs de nos lacs et de nos fleuves, qu'on ne trouve pas rassemblés dans un même corps de troupes, et qui ont, cependant, d'un bout de la France à l'autre, une parenté d'humeur.

Le long des fleuves, dans les prairies, ils bâtissent une cabane de planches goudronnées, quelquefois une maison en pierre; mais, qu'il soit noir ou blanc, le logis se distingue aisément de celui d'un rural, d'un petit rentier, d'un ouvrier d'usine ou d'atelier : il n'a point de jardin, et des filets sèchent par devant, sur la terre ou sur l'herbe. Un jardin! En vérité, celui-là en a-t-il besoin, qui se lève avant le jour, rentre à la nuit,

et reçoit dans ses poumons tout l'air sans poussière qui court sur l'eau en marche? Quand aura-t-il le loisir de le cultiver? Et la femme aurait-elle mieux le temps d'arroser les laitues et de planter les choux, elle qui doit constamment raccommoder les mailles déchirées des éperviers, des seines, des nasses, des trémails, des verveux, des pièges presque sans nombre où se prend le poisson d'eau douce?

D'ailleurs, le pêcheur est un nomade; le plus souvent, il campe au bord des rivières, et, s'il a une maison comme celle d'un bourgeois, ce n'est pas dans sa « champagne », où il est en guerre permanente, contre l'eau, le vent, le poisson, les braconniers, les garde-pêche et les bateliers. Le pêcheur loue très cher à l'État le droit de pêcher dans une portion limitée de fleuve ou de rivière, jusqu'à trois kilomètres en amont et deux kilomètres en aval, ou plus, ou moins. Il sait que la carpe est devenue rare, — c'est lui qui en est cause, — que la perchaude diminue, que le barbillon n'abonde pas; il sait que, par les grands froids, la pêche est impossible; que, pendant deux mois de printemps, elle est interdite, et qu'il y a, dans le métier, des veines malheureuses et inexplicables. Il est donc âpre au gain, dévastateur, imprévoyant. L'eau est par lui plus braconnée que les bois par les paysans. Il n'est pas souvent en règle avec la loi pour la grandeur des mailles de ses filets. On le rencontre, parfois, sur les bancs de sable, à des heures où l'honnête

pêche ne se fait plus. Il jette volontiers un coup d'épervier dans les réserves déclarées intangibles par l'administration. Toutes les occasions lui sont bonnes. Quand les rivières sont prises par le froid, il assemble en tulipe les branches d'un saule émergeant, se cache au milieu, et, au petit matin, dans les brumes où les oiseaux voyagent avec les premières lueurs de jour, il tire les canards sauvages, les sarcelles et les oies. Quand un héron gris s'aventure à portée de fusil, il le tire aussi, et va le vendre à quelque amateur. Au printemps, sur les talus des prés, il déniche des œufs de vanneau. Dans les jours chauds de l'été, s'il voit dormir un brochet, entre deux nénuphars, il a deux chances de le prendre et une de le manquer.

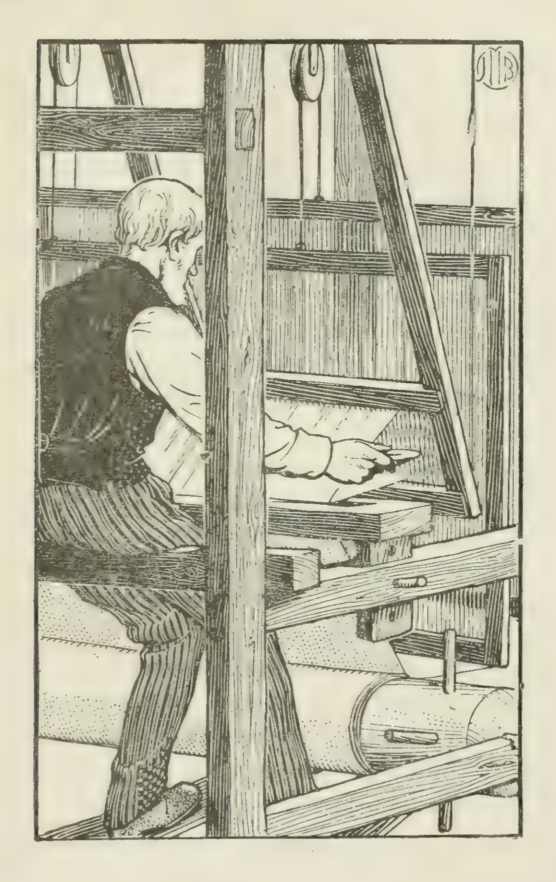
La plupart de ces pêcheurs de fleuve sont agiles et bien découplés. Ils sont agiles aussi d'esprit, moins silencieux que beaucoup de marins, moins savants sur la distinction entre le tien et le mien, plus retors et moins désintéressés. Mais la vie libre les fait assez indépendants. Ils sont serviables, durs au mal, capables d'un acte de courage pourvu que ce soit sur l'eau. La race n'est point méprisable. Elle aurait quelques défauts de moins si le métier rapportait plus, si le poisson était plus abondant dans des eaux mieux aménagées.

Le Tisserand.

C'était, autrefois, une belle industrie domestique, celle du lin et du chanvre. Si le chanvre ne poussait que dans quelques régions, dans les terres légères et profondes des plaines arrosées, le lin épanouissait sa fleur bleue presque partout en France. On le trouvait dans chaque village, comme des fileuses pour le filer. Il donnait sa fleur à tout le monde, ses graines au moulin pour faire l'huile, ses tiges aux vieilles femmes et aux jeunes filles, qui avaient le privilège de la quenouille, les mères ayant les bras chargés d'enfants.

Elles filaient donc, les anciennes et les jeunes, la quenouille passée sous le bras gauche et le plus souvent attachée au corsage; elles filaient en gardant les moutons et les oies, en conduisant les vaches au champ; elles tournaient le fuseau dans leur main droite : c'était comme le rosaire du travail qu'elles ne se lassaient point d'égrener. Elles savaient dire l'un et l'autre merveilleusement, depuis la petite enfance. Un peu de leur bon renom, un peu de leur honneur de ménagère et de leur vertu de femme semblait attaché à leur science du fuseau. La reine Berthe filait avec ses dames d'atours, comme les plus pauvres de son royaume. Jeanne d'Arc disait à ses juges, pour montrer qu'elle était honnête

fille et nullement singulière : « Pour ce qui est



de filer et de coudre, je ne crains aucune femme de Rouen. »

On n'achetait pas, en ce temps-là, des che-

mises, des draps et des torchons tout faits dans les grands magasins, mais chaque famille avait sa fabrique de fil, comme chacune avait sa fabrique de pain sous le toit où l'on vivait. Je ne dis pas que cela fût mieux que de nos jours, mais cela était très bien. Les « marraines » habiles, quand elles louaient leur fuseau, pouvaient gagner une somme assez ronde par semaine, sans quitter le logis ni le soin du ménage. Et si, comme il arrivait le plus souvent, on filait pour soi-même ou pour ses proches, ce n'était point une chose indifférente, de porter et d'user cette toile bénie, où les mères, les sœurs, les femmes avaient mêlé un peu de leur pensée.

Le fil sortait de la maison en écheveaux. On le confiait au tisserand. Et celui-ci était encore un de ces innombrables ouvriers d'autrefois, que leur profession ne séparait ni de leur maison, ni de leur famille. Très souvent la femme, la fille, les fils travaillaient à côté du père, dans la pièce où ne cessait guère le claquement du métier. Le tisserand connaissait son métier de bois; il pouvait souvent le réparer seul; il connaissait aussi la clientèle et le goût variable du monde. Et il ne faisait point une seule sorte de toile, mais, selon la qualité du fil et de l'esprit de la fileuse, selon la fortune du client et la mode du pays, il fabriquait des toiles de tous les grains et de toutes les nuances, depuis l'étoffe rugueuse comme le granit, qu'on décorait du nom de

draps, jusqu'aux fines batistes des voiles et des mouchoirs de riches.

Pendant bien des siècles, le tisserand a ainsi vécu, dans l'atelier familial. Puis le règne de la vapeur a commencé. Les métiers à la main, les pauvres petits métiers en bois, autour desquels la vie de la famille pouvait être admise et qui s'en égayaient, ont été vite dépréciés, ruinés, abandonnés. On a construit les grandes usines; des armées d'ouvriers y sont entrés, mais pour entrer là il a fallu sortir de chez soi, et Dieu sait tout ce qu'il y a de vraie misère dans ce progrès, qui sépare l'homme d'avec la femme, et la mère d'avec les enfants!

Aujourd'hui, si vous parcourez les villages où les tisserands, autrefois, étaient nombreux, peut-être vous montrera-t-on encore, dans une cave, au bord de la route où prennent jour deux lucarnes, un vieux qui s'acharne à tisser d'après les anciennes méthodes, et qui vit misérablement. Si vous l'interrogez, il répondra qu'après lui personne ne pourra songer à pousser le métier, qui ne nourrit plus même les bons travailleurs, même les obstinés. Il dira que les anciennes toiles ont moins d'amateurs, qu'elles avaient pourtant de solides mérites, et il se plaindra. Vous remarquerez vous-même que les pots de basilic, qui verdissaient et embaumaient jadis, ou que le géranium rouge qui s'épanouissait tout l'été à la lucarne du sous-sol, sous les yeux du tisserand, ont disparu avec les bonnes années,

avec la chance, avec le goût du métier et l'espérance de vaincre la pauvreté.

Heureusement, ce que la vapeur a fait, l'électricité peut le défaire. Une invention merveilleuse permet de transmettre la force motrice, le long d'un fil, à grande distance. Il y a là, peut-être, de quoi révolutionner de nouveau le monde du travail manuel, de quoi ressusciter en bien des cas l'atelier familial. Les tisserands sont de ceux qui peuvent ainsi, le plus facilement, rentrer au logis déserté. Déjà, en quelques coins de la France, le bel ordre des choses est rétabli ; la force, plus complètement obéissante, vient se mettre au service de l'homme partout où il lui plaît d'habiter, comme l'eau, comme le gaz, et l'on voit se refaire des foyers qu'on croyait à jamais détruits. Les métiers à tisser commencent à rentrer dans les chambres.

Je souhaite de tout mon cœur l'avènement de ce progrès nouveau. Mais, ce qui ne reparaîtra plus, c'est la fileuse de quenouille, c'est la fileuse au rouet, c'est toute la poésie et l'humble richesse que créaient, aux mains de nos aïeules, la laine, le chanvre et le lin.

Le Forgeron.

Ces enfants de saint Éloi sont tous des hommes robustes. Ils n'ont pas la graisse inutile des

bouchers, mais ils ont de gros muscles, surtout des bras énormes, habitués à soulever des choses pesantes, des marteaux, des barres de fer, des roues de charrettes, des poutres qu'ils amincissent en timons. Car ils sont bien souvent charrons, à la campagne, en même temps que forgerons, et ceux qui ne construisent ni tombereaux ni carrioles, savent au moins ferrer les chevaux.



Ils ne travaillent guère seuls. Le métier exige que le forgeron ait avec

lui un ouvrier ou un apprenti. Ils vivent un peu sur la route que borde leur atelier, et les plus occupés, les plus consciencieux, ne passent pas une heure sans échanger le bonjour avec l'adjoint qui se rend à la mairie, avec le messager ou la laitière qui revient de la ville, avec le valet de ferme qui s'informe si la pointe du soc est enfin redressée. Les petits gars à califourchon, montant les poulinières qui connaissent le chemin de la forge et s'arrêtent d'elles-mêmes devant la porte, arrivent avec la nuit tombante, quand les hommes ont dételé les bêtes de labour. « Que veux-tu, mon petit? — Relever les fers à Julie, maître Foubert; le patron a recommandé de lui mettre de bons clous. Faut-il attendre longtemps? — Une heure au plus. » L'heure se prolonge et la nuit tombe. Les peintres ont aimé à rendre cet aspect de la forge. Français, Flamands, Anglais, Allemands, ils l'ont peinte au crépuscule, quand le feu de charbon jette plus d'éclats et provoque plus de reflets dans le jour mêlé d'ombre. L'apprenti actionne le grand soufflet pendu au plafond, et tire sur la chaîne; le patron, son lourd visage en sueur et tout illuminé, tourne et retourne le fer dans le foyer; des chevaux sont attachés aux boucles du mur, et attendent, la tête basse, tandis que la route, derrière eux, déroule son ruban qui diminue, tourne et se perd entre les arbres.

C'est un sujet si familier à tout promeneur,

que vous le trouverez reproduit sur les assiettes en couleurs qui plaisaient au bon public, encore simple dans ses curiosités, du commencement du dernier siècle. Avec les « vues » de Paris, rien n'était plus à la mode, parmi les gens de la province, que les vues des principaux métiers, imprimées dans la pâte tendre, par les ouvriers de Limoges ou de Gien. Regardez-en la collection. Après le porteur d'eau, robuste Auvergnat dont le visage s'élargit par en bas, aucun personnage n'a meilleure mine et ne semble plus heureux de vivre que le forgeron du village, posant un fer sur le sabot fumant d'un cheval. Et ce n'est pas si mal observé.

Il faut ajouter que, ici comme ailleurs, le métier grandit avec l'homme et peut s'élever jusqu'au grand art. Ce qui est fermé, dans le monde, ce qui n'a point d'issue, ce qui emprisonne à la fois les corps, les esprits et les fortunes qui ne feront que végéter, ce sont les emplois subalternes dans les administrations, les mauvaises places de scribes que des naïfs recherchent avec avidité. Les métiers manuels sont autrement libres, ils sont d'autres écoles de dignité humaine, de progrès, d'autres sources de richesse. Au-dessus du forgeron ordinaire, il y a le forgeron assez habile pour construire des serres et des charpentes de métal; il y a la grande entreprise qui dispose de capitaux considérables, qui forge les plaques de blindages de nos cuirassés et de nos tourelles, qui fore nos canons

et lance des ponts sur les rivières, et, au-dessus encore, il y a les maîtres forgerons, ceux qui ont dessiné, battu, limé, poli, amené jusqu'à leur perfection des grilles de fer comme celles de Nancy, des portes comme celles de la galerie d'Apollon au Louvre, des armures comme celles de nos musées, des épées, des boucliers, des vases, des torchères, et même les nombreux balcons ouvragés que l'on voit encore dans les vieilles villes de France, d'Espagne, d'Allemagne, qu'on reverra demain, tout neufs, scellés dans la pierre blanche, lorsque le goût de la décoration, qui renaît rapidement, aura renouvelé l'intérieur de nos maisons, et songera aux embellissements de la façade.

Le Rempailleur de chaises.

Un tout petit métier, qui a été sur le point de mourir, et qui revit. Je ne crois pas qu'il ait jamais enrichi personne; mais il nourrit son homme. Peut-on demander plus à un métier, quand, d'ailleurs, il est sain et sans chômage?

Qu'il soit sain, vous en conviendrez, c'est une vérité d'expérience. Les plus heureux des rempailleurs m'ont toujours semblé les plus pauvres, ceux qui, n'étant liés par contrats ni promesses

avec aucun marchand, mais recevant la commande du client qui a usé la chaise, ont pour coutume d'aller eux-mêmes cueillir le jonc. Ils choisissent les jours où l'ouvrage ne presse pas, ils se dirigent vers quelque bras de rivière abandonné, vers un étang ou une mare, au bord desquels il est connu, de science certaine et traditionnelle, parmi les gueux de la ville et les oiseaux de l'air, qu'on trouve des joncs pour joncer des chaises et pour bercer des nids. Ils cueillent avec précaution, brin à brin, en ayant soin d'allonger la main jusqu'à l'endroit où la belle tige ronde et verte s'enfonce dans une gaine de feuilles couleur de terre mouillée; ils forment une gerbe haute comme un homme, dorment auprès si le temps dit oui, s'en retournent ensuite à leur logis, ayant pris une demi-journée de bon air, et n'ayant payé, pour acheter leur marchandise, qu'un coup de chapeau à l'adresse du maître qui passe ou du garde qui fait sa tournée.

Le jonc pour les chaises, les prunelles pour la boisson, l'herbe folle et frisée qu'on coud dans les matelas, les escargots des haies, la myrtille, le muguet, la fraise des bois et quelquefois le pissenlit, sont les derniers biens vacants des terres civilisées. C'est le profit des moindres rempailleurs. Les autres, ceux qui travaillent, non à leur compte, mais pour un chaisier, un tapissier qui les emploie, reçoivent d'ordinaire le jonc en même temps que le meuble à garnir. Ils ont moins de promenades à faire. Mais les uns comme

les autres, ils ont pour atelier l'appartement familial; ils tordent le jonc ou la paille sans quitter la maison ni les enfants; ils ont l'âme mieux en paix pendant que les mains s'agitent. L'usine ne les engloutit pas.

Un moment, ils ont pu se croire menacés. Quelques vieux rempailleurs de ma connaissance ont abandonné le métier, croyant que le métier allait les abandonner. Songez donc! au lieu de jonc et de paille de seigle, les générations nouvelles demandaient qu'on tressât, selon un goût savant, des lanières d'écorce de rotin, ou même des écorces d'autres bois! Plusieurs artistes s'y refusèrent. Les enfants de ceux-là, ou leurs cousins, plus philosophes, acceptèrent l'évolution des genres, tressèrent tout ce qu'on voulut, et s'en trouvèrent bien.

Il ne fallut pas un temps très long pour leur démontrer que le rotin s'use comme autre chose, et que la mode peut bien compliquer un peu l'apprentissage, mais qu'elle aura beau sévir et changer, le bon gros jonc de marais, la paille d'or enroulée sur elle-même seront toujours le vrai gagne-pain du rempailleur de chaises.

Quant au chômage, il n'est jamais très long. Printemps, été, automne, hiver, on s'asseoit en toute saison; en toute saison les gamins sautent à pieds joints sur les chaises ou font éclater, avec la pointe du couteau, les belles torsades de seigle pour s'en faire des couronnes. Le rempailleur crie dans la rue : « Pailleur! Pailleur de chaises! »

On l'appelle; il monte; il redescend avec le meuble endommagé; il l'a pendu à son bras droit; il en pend un autre à son bras gauche; il accroche de nouvelles chaises invalides aux pieds des deux premières; il rente chez lui portant une pyramide. Et le travail peut commencer. La femme aide souvent l'homme. Les enfants, s'ils sont assez débrouillés et adroits, taillent les barreaux de bois blanc. Un sansonnet en cage, un bouvreuil, un pinson siffle à la fenêtre. J'ai vu des familles de rempailleurs qui étaient gaies comme leur oiseau. Je dois avouer cependant qu'elles demeuraient peu fortunées, et moins sûres que lui de la graine quotidienne.

Le Jardinier-Fleuriste.

C'est un joli métier que celui-là, très sain, suffisamment lucratif, et dont la bonne renommée n'a jamais été compromise dans les violentes grèves et les séditions. Les jardiniers sont des pacifiques, des sages. Où voyez-vous qu'ils aillent perdre leur temps à faire des discours et surtout à en écouter? Quand les a-t-on rencontrés dans les rues, promenant des drapeaux qui n'ont rien de national, des chansons qui n'ont rien d'harmonieux, des idées qui n'ont rien de fraternel? Ils ne figurent pas, et cela doit se dire

à leur honneur, dans les comptes rendus des mauvaises journées de la France.

Jardiniers-fleuristes, ils ont mieux à faire : ils ont leur vie à gagner en propageant, en vulgarisant un des grands biens de ce monde, qui est la fleur. Ils fleurissent nos fenêtres, et l'étage le plus haut est souvent le mieux fleuri ; ils fleurissent nos rues, nos tables, nos boutonnières ou nos corsages, nos chapeaux quelquefois et les petits jardins que les villes nous permettent d'avoir ; ils fleurissent aussi les grands jardins qui sont à tout le monde, où chacun peut admirer, et respirer, et méditer, s'il lui plaît, des fleurs si belles et si choisies que les rois n'en ont pas de plus superbes. Que deviendrions-nous sans eux, dans les villes, si nous n'avions devant nous que de la poussière, des pierres, du fer et des hommes, sans un brin de verdure qui nous rappelle qu'il y a la nature autour de l'artificiel, et qu'il y a le silence autour du bruit?

En vérité, le monde ne saurait se passer de fleurs, surtout le monde qui vit à l'étroit et qui souffre. Avez-vous remarqué les acheteuses de bouquets de violettes, de piquets d'œillets et de réséda, quand les marchandes passent, dans les rues de Paris, poussant les petites voitures à bras? Ce sont des ouvrières, qui se priveront d'un dessert, tout à l'heure, à cause des deux sous qu'a coûtés le bouquet, des jeunes femmes qui sont loin d'être de grandes dames, des ménagères, des vieilles toutes ridées, fanées, et assuré-

ment peu gâtées par la fortune. Elles emportent le même bouquet dont il y a tant de douzaines dans la voiture, et elles ont toutes un sourire de contentement, un geste de tendresse pour cette pincée de feuilles et de corolles, de couleurs et de parfums, qui est de la vie, et de la vie jeune, élégante, exquise, fragile et émouvante ajoutée à la leur.



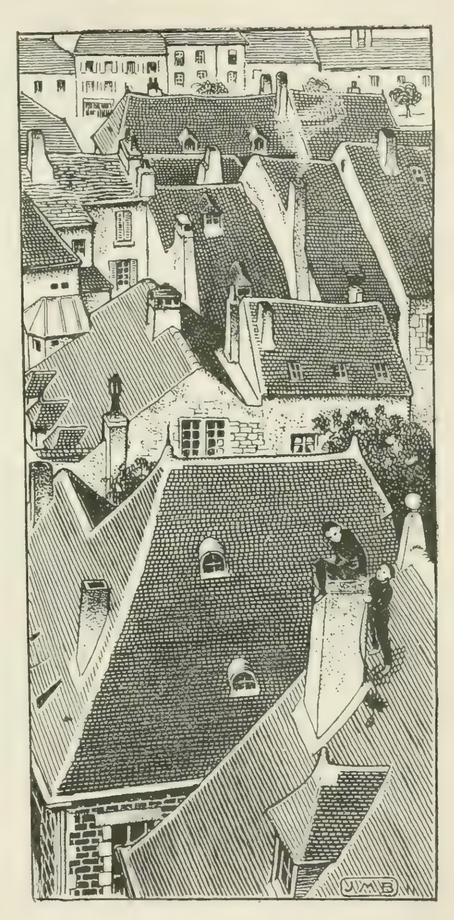
L'ouvrière mettra les violettes dans un verre, sur la table de travail, et elle imaginera un avenir; la jeune femme les laissera se faner à son corsage, et sentira que c'est bien, et qu'il y a une harmonie de plus ici-bas; la vieille les gardera

dans l'ombre, et trouvera une douceur à voir ces petites créatures, qui ne se détournent point d'elle parce qu'elle est vieille, et qui lui donnent leur fraîcheur, leur parfum, leur éclat, sans les retirer et les diminuer, comme tant d'autres douceurs se retirent et diminuent. Personne ne saurait dire ce que les fleurs ont éveillé de pensées heureuses dans les âmes. Elles sont des associées et des amies. Elles sont une forme de notre adoration, quand nous ornons les églises avec des gerbes ou que les enfants, dans les processions, effeuillent des roses. Elles suivent, avec nous, nos morts, et veillent un peu de temps sur les tombes, plus que nous-mêmes.

Le Ramoneur.

Du temps que j'étais enfant, je me demandais souvent : A quoi sert la grêle? A quoi servent les puces, les chenilles? A quoi sert le vent, la fumée? », etc. On m'avait dit, — et la proposition est toute raisonnable, — qu'il n'y avait rien d'inutile dans le monde. Je cherchais à justifier la formule, et cela me jetait dans de grands embarras et de grands efforts d'esprit. Quelquefois, il est vrai, la réponse se présentait d'elle-même. Pour la fumée, par exemple, je me rappelle qu'à peine m'étais-je posé la

question, je me répondis, avec la rapidité dédaigneuse qu'on met à résoudre les questions trop faciles : « C'est bien simple ! D'abord, elle est jolie au-dessus des cheminées, la fumée. Et puis, elle sert à faire vivre les ramoneurs. »



Je me trompais. L'utilité des choses ne nous sera jamais entièrement connue. Nous avançons lentement et sans sûreté dans cette nuit prodigieuse des volontés souveraines de Dieu, et, là où il faudrait un

soleil pour tout illuminer, nous ne possédons qu'une mèche soufrée, pétillante, tressée brin à brin, allumée avec peine, que nous appelons la science, et dont nous sommes, d'ailleurs, justement fiers. Mais ce n'est qu'une mèche. Il a fallu du temps pour découvrir que rien n'est plus précieux qu'une cheminée qui fume, et que ces bons coups de vent, par lesquels toute la colonne ascendante des gaz et des poussières de charbon est ramenée dans l'appartement, et roule sur les plafonds et les poutrelles. Nous gémissons sur les tentures et les peintures fanées, et c'est une marée désinfectante qui les a imprégnées et assainies. La fumée tue les germes morbides. Elle a sauvé, dans les fermes basses, dans les taudis, dans les mansardes, et quelquefois, malgré les fumistes, dans les appartements bourgeois, une foule de gens qui ne s'en sont jamais doutés et qui se plaignaient d'elle.

J'étais moi-même ingrat envers la fumée qui sort de la route tracée. Je ne l'estimais que bien droite, sage, entre les quatre pans de la cheminée, ou se déversant dans l'air libre, ondoyante, poussée par la brise. Je croyais naïvement qu'elle n'avait que ce double rôle, panache et girouette à l'extérieur, ou bien suie noire le long des parois, ouvrage lentement préparé pour les ramoneurs d'hiver. Ne faut-il pas qu'ils vivent? Que deviendraient-ils sans la suie?

Je les ai toujours plaints. Non pas de cette

pitié qui s'est exprimée dans des chansons, et des romances, et des gravures, et qui prétendait nous faire pleurer sur le petit ramoneur quittant l'Auvergne, emmenant sa marmotte et laissant sa mère. C'est toujours triste de quitter sa mère, même quand on n'est pas d'Auvergne, et je connaissais beaucoup trop d'exemples du même ordre, pour m'apitoyer particulièrement sur celui-là.

Les ramoneurs n'étaient pas plus intéressants que les mousses après tout? Mais je les plaignais pour la dureté de leur métier. Je les voyais monter sur les épaules de leur maître, et se hisser dans le trou de la cheminée, retenus seulement par la pression de leurs genoux et de leurs reins; je songeais, tout le temps de leur ascension, à ce qu'il arriverait si la fatigue les prenait, et s'ils n'avaient plus la force de s'arcbouter ainsi aux deux parois principales; je songeais à leur angoisse dans les passages plus étroits où ils pouvaient étouffer, et à la respiration difficile de ces petites poitrines, serrées par la contraction du corps, et aspirant un air tout empesté par la suie qui tombait.

Heureusement le métier disparaît. Les cheminées ne se prêtent plus à cette besogne inhumaine. Elles nous chauffent mal; elles n'ont plus que des ouvertures dérisoires, mais au moins les enfants n'y montent plus. Je ne sais pas quels peuvent être les profits des derniers Auvergnats, munis de la râclette, qu'on entend

encore chanter, de loin en loin : « Ramonez les cheminées, du haut en bas! », mais ils doivent être bien médiocres. Ils deviendront si faibles, d'année en année, que toutes les mères d'Auvergne aimeront mieux faire émigrer leurs petits Auvergnats en Tunisie, au Tonkin, en Nouvelle-Calédonie, à Madagascar, ou dans les plaines de France, — pourquoi pas? — que dans les tuyaux de cheminées.

Ainsi soit-il!

Le Marinier.

Le marinier n'est pas le marin, pas plus que le fleuve n'est la mer. Mais il y a une parenté entre l'un et l'autre. On n'exerce pas le métier de marinier sans vocation, ni sans danger, ni sans que l'humeur de l'homme en devienne plus indépendante et plus brave. Quant au profit d'argent, c'est un point qui a varié et variera avec le temps.

N'a-t-on pas cru, par exemple, quand les chemins de fer ont été construits en tous sens, à travers la France, que c'en était fini de la batellerie, que la lutte n'était plus possible, que les « routes qui marchent », les beaux fleuves et rivières qui ne cessent de nous offrir le voyage des montagnes à la mer, allaient perdre un de leurs rôles naturels, devenu inutile grâce au

progrès des sciences, et ne transporteraient plus, désormais, que les canots de plaisance des riverains et les vieux nids des fauvettes riveraines? Hélas! oui, on l'a cru.

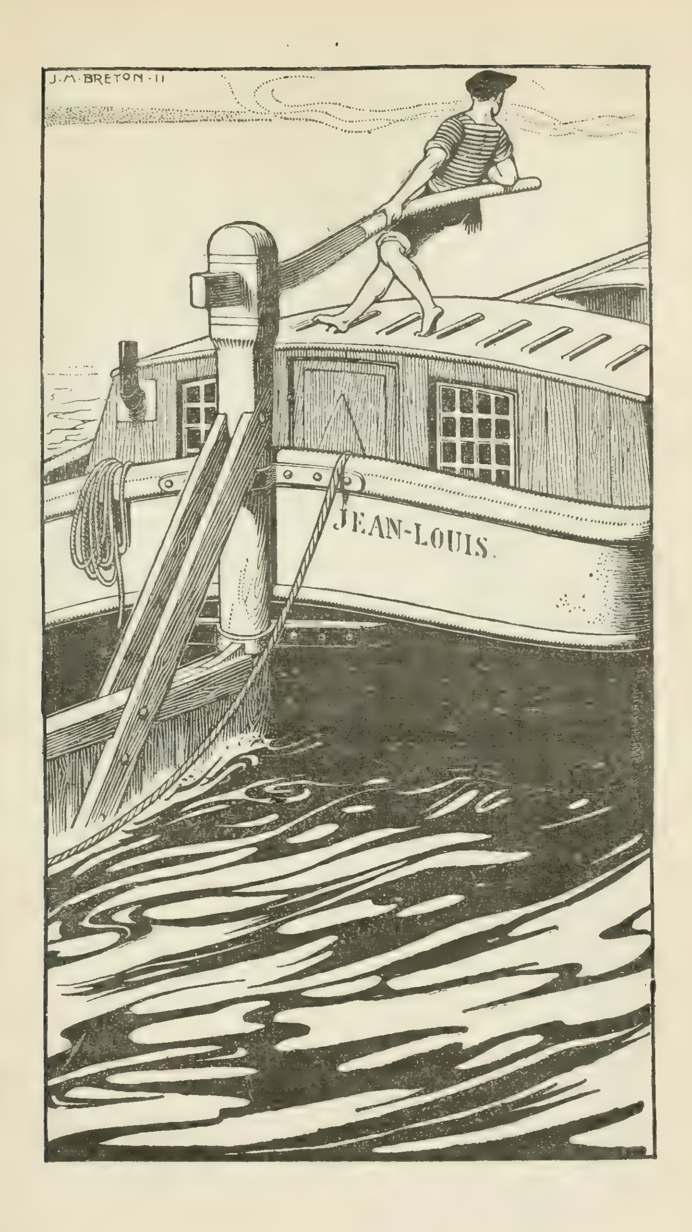
L'erreur n'eût pas causé grand dommage, si elle était demeurée dans le seul esprit des économistes et de ceux qui les lisent : leurs prédictions n'ont jamais conduit le monde. Mais les mariniers furent malheureusement intimidés par la vitesse de ces locomotives qui passaient en vue des berges; ils désespérèrent de leurs bateaux, les démolirent un à un, en firent du bois de feu, et, devant les cendres des chalands, rêvèrent tristement que la profession était morte. L'Administration s'en persuada bientôt. N'apercevant plus, sur la surface des eaux, les voiles blanches d'autrefois, elle négligea d'entretenir le chenal, et le fleuve s'ensabla : c'est l'histoire de la Loire. Là où les fleuves ne furent pas abandonnés, ils furent du moins négligés, et les petites villes des bords, qui vivaient plus ou moins du commerce fluvial, connurent un déclin rapide. Il faut le dire tout simplement : les maîtres mariniers de la belle France avaient manqué de ténacité et peut-être d'esprit.

La leçon leur est venue du nord, du nord de la France, et surtout de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne.

Regardez un atlas. Cette côte immense, dentelée, plate, à peine exhaussée au-dessus du flot, qui va de la frontière de France à la frontière de

Russie, est toute maillée de bleu sur les cartes. Nulle part, l'eau libre et courante n'occupe une plus large place. L'Escaut, le Rhin, l'Ems, la Weser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, fleuves énormes, vingt autres plus petits, plus de cent rivières y ont creusé leur lit. Des canaux dont le système est aujourd'hui presque complet, relient l'une à l'autre ces routes d'eau, qui pénètrent jusqu'au centre de l'Europe, communiquent même, par le Danube, avec l'Orient. Dans de tels pays, la batellerie était trop puissante, trop nécessaire pour capituler devant les chemins de fer. Les mariniers ne furent pas réjouis, assurément, par l'arrivée des premières locomotives traînant des wagons chargés. Mais ils étaient nombreux, persévérants, têtus, et ils comprirent qu'il y avait un moyen de ne pas laisser mourir la batellerie : c'était de la transformer.

Aujourd'hui, si vous voyagez dans le nord de la France, pays de terres plates aussi et de canaux multipliés, vous rencontrerez, glissant entre deux prés ou deux champs de betteraves, des chalands d'un nouveau modèle, plus solides, mieux construits, et qui ont au centre une écurie. Oui, le bateau s'est affranchi de la tyrannie des loueurs de chevaux; il porte avec lui sa cavalerie de hâlage, et, d'habitude, quand un bon gros percheron, descendu à terre, tire la maison flottante, son camarade s'y repose en attendant le relai.


J.M. BRETON . 11
JEAN-LOUIS.

Mais si vous voyagez en Allemagne, ce sont de bien autres innovations que vous remarquerez!

Les Allemands n'ont pas seulement dépensé des sommes énormes pour l'entretien et la rectification des cours d'eau, pour la construction d'écluses modèles, de ports fluviaux et de bassins; leur grand mérite est d'avoir transformé l'outillage et perfectionné l'organisation de la batellerie. Effort privé, celui-ci, lutte mémorable de petites gens qui voulaient vivre. Ils se sont associés, bateliers de Mayence, bateliers de Düsseldorf, bateliers de Rührort; ils ont abandonné les anciens chalands en bois et inventé un type nouveau, en tôle d'acier, d'un plus fort tonnage et de forme élégante cependant; ils ont abandonné la voile, ou à peu près, et fait construire de puissants remorqueurs d'un faible tirant d'eau; ils ont ouvert, dans tous les petits ports où hivernent les bateaux, des écoles professionnelles de batellerie, où les jeunes gens apprennent à devenir mieux que des manœuvres habiles, des industriels avisés et armés pour la grande concurrence; ils ont pressé et guidé l'État dans l'exécution des travaux publics, et le succès leur est venu, à ce point que, sur le Rhin seulement, la navigation fluviale, en vingt ans, s'est élevée de 882 millions à 3 milliards de tonnes!

Voilà l'exemple. Il est encourageant. Quand nos mariniers de la Seine, de la Gironde et du

Rhône s'entendront, et à la vanité des plaintes et des gémissements substitueront la tactique des efforts associés; quand la vaillante campagne que mènent les compagnons de « La Loire navigable » ou leurs contradicteurs, partisans « du canal latéral », aura abouti et rendu au pays le premier de ses fleuves ensablé; en somme, quand nous l'aurons voulu, le métier de marinier reprendra vie aussi chez nous. On reverra, plus nombreux, plus chargés, plus rapides qu'autrefois, les trains de bateaux monter et descendre nos cours d'eau et s'arrêter aux petits ports désertés. Le métier refera la race des vieux mariniers de France, la race hardie, active et gaie, que le voyage affine et tient en perpétuel éveil. Car le marinier est un voyageur et plus ou moins, par conséquent, un philosophe et un humoriste; il commerce avec des gens de toute humeur et de tout accent, et par là il acquiert plus de connaissances et de finesse que ceux qui restent chez eux; il a besoin d'initiative et de résolution; il doit connaître le temps comme un paysan et les courants comme un marin; il est plus indépendant qu'un terrien, parce qu'il a sous les pieds une planche qui est à lui, et qu'il y a sous la planche l'eau qui n'est à personne; il s'enrichit souvent comme l'histoire en témoigne; il vit, comme il est bon de vivre, actif dans le grand air qui passe.

Si vous vous promenez le long des quais de la Seine, à l'automne surtout, quand la récolte

vient d'être achevée, et que les bateaux, greniers montants, tout pleins de pommes, de marrons et de vin, s'entassent dans les ports de Paris, regardez la population qui vit là, pour un temps, et songez aux jolis voyages qu'ont faits ces mariniers. Ils sont de Normandie, de Bretagne, mais surtout de Franche-Comté, d'Auvergne ou de Lorraine. On les reconnaît à l'accent. Ils ont vu couler doucement, du pont de leur chaland, les collines et les plaines de France. Les voici maintenant au cœur de la cité, vivant dans leurs maisons, comme un bourgeois de Paris. Et, mieux qu'un bourgeois peut-être, quand la saison de vente sera finie, ils reprendront, la poche pleine, le chemin de leur province.

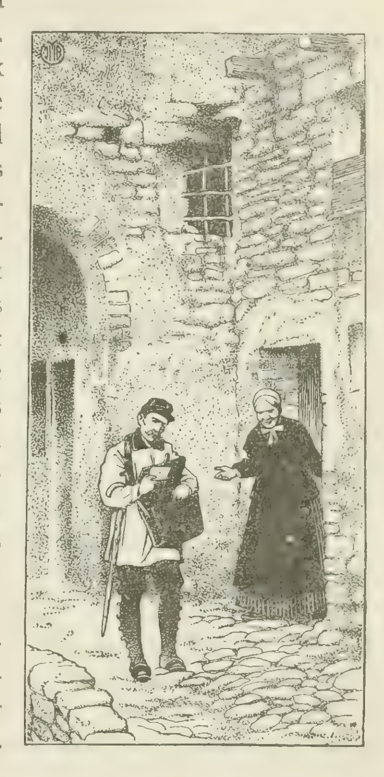
C'est un joli métier qui peut redevenir florissant. Que Dieu protège la batellerie!

Le facteur.

On peut diviser les hommes de bien des manières, et de celle-ci notamment : ceux qui redoutent le facteur, et ceux qui l'attendent avec impatience.

La première catégorie est assurément la moins nombreuse et celle où la jeunesse est rare. Il faut avoir souffert de la vie cruellement, ou posséder un esprit dénué de toute curiosité, peureux et d'humeur sauvage, pour fuir le brave petit

employé qui vient, chaque matin, plus régulier que le soleil, s'encadrer entre les montants de la porte et ouvrir sa boîte à nouvelles. J'ai connu un vieux savant qui était de cette humeur-là. Il avait couru, dans sa jeunesse, l'Europe, l'Asie et l'Amérique; on l'avait vu converser, dans leur langue, avec les brahmanes de l'Inde, avec les mandarins de la Chine, avec les Portugais de la côte du Mozambique, les Espagnols des Républiques américaines et les Anglais du monde entier. Et d'avoir connu tant de variétés d'hommes, il avait gardé envers le genre humain quelque dédain et même quelque défiance. Retiré à la campagne, il était pris de peur, quand il apercevait, au tournant de son avenue, l'homme en blouse bleue, coiffé de la casquette liserée. « Mon



Dieu! disait-il, le voici! Il va entrer! Il entre! Quelle fâcheuse histoire va-t-il encore m'apprendre? Pourquoi m'écrivent-ils donc? Que me veulent-ils, avec leurs lettres, leurs livres et leurs télégrammes? »

Un sentiment tout contraire anime la plupart des citadins et des campagnards. A la campagne surtout, l'arrivée du facteur est un événement. Pour avoir de bonne heure son courrier, le châtelain du pays fait déjeuner chez lui le facteur, le maire lui promet de beaux chemins cyclables, le vigneron lui offre un verre. En tout lieu, le facteur reçoit bon accueil et un sourire qui ne va point à lui, mais à l'inconnu qu'il apporte. « Bonjour facteur! Une lettre pour moi? Deux? Trois? Donnez vite! » Avez-vous observé les mines des cuisinières, des femmes de chambres, des enfants, qui reçoivent le courrier? Ils croient qu'ils ont du mystère tout plein la main. Ils ont un regard d'étude et d'envie pour monsieur, pour madame, pour le père ou la mère qui ouvrira l'enveloppe blanche. Ceux-ci éprouvent aussi une émotion. L'âge l'affaiblit, et ne la supprime pas. Celui qui rompt un cachet s'imagine briser le sceau du destin lui-même. C'est souvent vrai : naissances, mariages, morts, maladies, nos gains, nos pertes, nos joies, nos pauvres essais pour dire qui nous sommes à ceux que nous aimons, tout cela s'écrit, se lit, s'oublie. Mais la minute où l'on va savoir enferme plus de vie que les autres, et quelque chose

tremble en nous, toujours, qui n'a pas toujours tort et n'a pas toujours raison. Nous nous sentons fragiles, mobiles, exposés aux changements. Pour rendre émouvante cette minute de la lettre close qui va dire son secret, il y a d'abord ce que nous attendons, ce que nous espérons, ce que nous craignons, le rêve que nous avons bâti et appelé notre avenir. Et puis, il y a l'incertain, l'événement qui peut se produire, que nous n'imaginons pas d'une manière précise, mais que nous n'en souhaitons peut-être que plus ardemment. N'avez-vous pas songé, bien des fois, que le facteur vous apporterait un jour une lettre, vous ne savez pas de qui, et que cette lettre vous annoncerait un bonheur, nous ne savez pas lequel? N'avez-vous pas éprouvé de déception, quand la lettre, — ce qui arrive souvent, — disait autre chose, ou ne disait rien, ou se laissait désirer? N'avez-vous pas pensé : « Ce sera pour demain »?

Ne vous lassez pas de sonner à ma porte, facteur. C'est la vie qui sonne avec vous, c'est le travail, c'est l'amitié, c'est la peine que j'aurai seul ou celle que je partagerai, c'est le signal qui m'est fait par les compagnons de ma route. Même si j'en dois souffrir, soyez le bienvenu! Il y aurait sans vous, dans le monde, moins de fraternité. Et si jamais mon suffrage m'était demandé, facteur, je voterais pour qu'on traitât largement, libéralement, l'homme utile que vous êtes.

La dentellière.

La dentellière se lève au petit matin, car elle a besoin de tout ce que le jour pourra lui donner de clarté. A peine a-t-elle terminé son ménage, elle s'installe près de la fenêtre, ou sur le pas de sa porte, suivant la saison. Elle pose bien solidement, sur ses genoux, le métier couvert d'étoffe ou de toile cirée, où la masse des épingles à têtes de verre de toutes couleurs se dresse, et elle commence à manier ses fuseaux. Elle est habile; ses doigts vont vite; elle ne s'interrompt de tordre et de croiser ses fils que pour piquer, entre les mailles nouvelles, une de ses grandes épingles, et pour dévider le fil de lin enroulé sur le fuseau. Le cliquetis net et menu des petits manches de bois qui se choquent par la pointe accompagne son travail. C'est comme une galopade de souris ou la musique légère d'un jet d'eau. Pourtant la dentelle n'avance pas très vite, à moins qu'elle ne soit bien grossière; et ce n'est guère qu'au repas de midi que la dentellière pourra mesurer son ouvrage.

Quelquefois, auprès d'elle, sa petite fille vient s'asseoir, ou bien la petite fille d'un voisin qui veut apprendre le tranquille et joli métier qu'elle voit faire tout autour d'elle. La petite s'assied au seuil de la porte ouverte, et, sur ses genoux un peu remontés, couverts du tablier bien tendu,

elle aussi pose son attirail. De temps en temps la mère se penche vers elle, pour ôter et remettre une épingle mal placée, ou pour débrouiller les fils, qui se mêlent tout le temps comme si les fuseaux jouaient ensemble.

Que de femmes et de filles de France ont ainsi tressé, tressent encore et tresseront les souples fils de lin sur le métier! Depuis des centaines d'années, les fuseaux dansent d'un bout à l'autre de notre pays, entre les Flandres et l'Espagne, entre l'Italie et l'Angleterre. Tout autour de la France on a fait depuis longtemps de la dentelle : passement, filet brodé, guipure, dentelle ou « point ». Les Anglais avaient le point d'Angleterre; les Flamands celui de Malines, de Gand, de Bruges; les Espagnols faisaient de grandes tentures en « fils tirés » ou des dentelles communes qui s'appelaient des « gueuses ». Les Italiens avaient leurs merveilleuses dentelles de point de Venise et de point de Milan. Mais très vite ce furent les points de France qui eurent le plus grand succès, et eux qu'on imita. Bien avant que le sage ministre Colbert eût fondé la Manufacture des points de France, en 1665, et interdit la vente des points étrangers, les mains de France étaient renommées pour leur adresse, et le goût des Françaises était sûr pour le choix des dessins. C'était peut-être bien le roi François Ier qui avait mis les fuseaux en branle, car, voulant que sa cour fût plus belle, il y avait admis les dames, et cela détermina un grand

luxe par tout le pays. Les princesses de la cour se parèrent magnifiquement; les châtelaines et les dames riches de la province les imitèrent; et les seigneurs se mirent à orner et fleurir leurs vêtements. Les plus belles pièces connues de dentelle ancienne, ont été portées par des hommes. Il fallut des manchettes, des ruchés, des barbes, des rabats, des jabots, des cols, collerettes et fraises tuyautées, comme il fallut des bavolets, des bonnets, des rideaux de lit et des courtines de berceaux. On n'oublia pas le Seigneur de tous ces seigneurs; on commanda de riches aubes pour son autel, des surplis et des aubes pour ses prêtres. Enfin il y avait les innombrables coiffes, sur lesquelles, sitôt née, la dentelle se mit à grimper. Certaines de ces coiffes, en Normandie, se dressaient très haut sur la tête, comme une petite tour, et, du sommet, tombaient jusqu'au milieu du dos deux grandes brides qu'il fallait avoir du plus fin travail. La dentelle devint vite une industrie considérable. On assure que, dans l'Ile-de-France et ses entours immédiats, au début du dix-septième siècle, plus de dix mille familles vivaient de ce métier. Sitôt qu'ils avaient dix ans, tous les enfants, garçons et filles, se mettaient à en faire l'apprentissage. Le métier était fort bon, la dentelle étant restée jusqu'en ce dernier siècle d'un prix très élevé, toujours maintenu, objet de luxe et parure royale.

Ah! les merveilles qui se sont épanouies, et


J.M.BRETON

qui s'épanouissent encore, sous les doigts des dentellières de France! Parfois c'étaient les grosses et lourdes dentelles décoratives, avec de francs dessins et des compartiments réguliers, à formes géométriques, où les clairs et les mats s'encastraient entre des cordons; ou les guipures en haut relief, qui se travaillaient sur de gros fils réunis et tordus au « guipoir ». Mais on les vendait peu en France, et les dentellières de Lorraine, les célèbres dentellières de Mirecourt, de Sedan, de Saint-Mihiel, les faisaient pour l'Espagne et le Portugal. Ce que la France aimait, c'était l'exquise légèreté. La Normandie, avec son aiguille, faisait le point d'Alençon et celui d'Argentan; les autres provinces faisaient la dentelle avec leurs fuseaux. Mais, par l'un ou l'autre procédé, on arrivait à la même finesse, à la même ténuité, et les guimpes et les volants, tendus devant le jour, le tamisaient moins qu'une brume blanche. Pourtant, quand on les regardait de près, c'était tout un fouillis de fleurs, de feuilles et de rinceaux.

Les petites dentelles ordinaires s'appelaient la « bisette ». La « campane » avait en bordure des picots en forme de grelots, ce pourquoi on la nommait du même nom que les campanules. La « mignonette » était plus fine déjà. La « blonde », c'était de la dentelle de soie; la dentelle en soie noire pouvait s'appeler la « petite duchesse », ou encore la « respectueuse ». Certaine dentelle presque unie s'appelait « à la

Vierge », et une autre « neige », sans doute bien blanche et comme mousseuse :

> Ton beau galant de neige avec ta nonpareille,

a dit Molière.

Chaque pays avait son réseau à lui pour le fond. Il y avait le réseau de Dieppe, celui d'Alençon, dit « fond clair », celui de Malines, celui de Valenciennes, le « treune » du point de Paris, et le réseau « mariage », qui était « à cinq trous ». Au plus fin cela avait l'air d'être tissé avec des fils de la Vierge. Je connais un bonnet d'enfant où les roses sont si petites qu'elles semblent faites pour les mains du poupon. J'ai vu le voile de mariage d'une reine de France, où des fleurs inconnues coulent le long de longues branches flexibles, où les pétales sont presque détachés comme si un souffle d'air les avait soulevés. Et ce voile est si long, si délicat, si précieux et si pur, qu'on reste à rêver, en le regardant, à la grande traîne d'étoffe soyeuse, sans doute lamée d'argent, dans les plis de laquelle mollement, comme un nuage, il se confondit, et au respect avec lequel l'ouvrière de jadis dut faire ce voile de reine, dont le prix fut sa dot.

Voici à présent que l'art, un peu endormi, de la dentelle, se réveille. La création des manufactures, et plusieurs autres causes, avaient beaucoup diminué le nombre des dentellières. Maintenant, en Hongrie, en Belgique, en Italie, tout

de même qu'en France, celles-ci reprennent leurs petits outils. C'est l'aiguille pour les dentelles de haut luxe et pour les travaux d'art, c'est le fuseau pour la dentelle commune, et c'est le crochet, relativement récent en France, pour la dentelle d'Irlande. La dentelle d'Irlande est faite surtout en Bretagne, mais aussi en des points isolés, un peu partout dans nos provinces, introduite et encouragée par des mains bienfaisantes. La plus grande part de nos dentelles au fuseau nous vient maintenant de la Haute-Loire, où le métier, d'ailleurs, a de longues traditions, puis de la Haute-Saône et des Vosges. Pour les très jolies et savantes choses, c'est toujours la Normandie qui sait les secrets. Là-bas, et particulièrement autour de Bayeux, on a, par de grands efforts, réussi à préserver la plante délicate. Et, grâce à la ténacité de M. Lefébure, le « grand dentellier de France », grâce à quelques couvents qu'on a pu conserver comme centres d'apprentissage, elle fleurit comme aux saisons de jadis.

Si la dentellière est habile, et qu'elle ait bien du temps, elle peut gagner sa vie au jour le jour, et même celle du lendemain. Si elle ne peut travailler que quelques heures, entre l'heure du ménage et celle des repas, elle peut encore ajouter, au salaire de l'homme, son petit grain d'abondance. Et puis, la dentellière, au moins, ne quitte pas la maison... Dansez, fuseaux, tout le long de la France! Votre bruit est aussi plein de promesses que le bruit des moulins!

N'AYEZ PAS PEUR!

Enfants, si vous voulez être des Français dignes de votre race, défaites-vous de plusieurs peurs que voici :

N'ayez pas peur d'être bons. C'est là une crainte très répandue, et qui donne leur audace aux mauvais. Ne criez pas votre bonté, mais ne la cachez pas, à cause de l'exemple.

N'ayez pas peur du danger, toutes les fois que le devoir commande. Allez-y vivement, joyeusement, comme à la fête.

N'ayez pas peur des échecs. Le premier est nécessaire, car il exerce la volonté. Le second peut être utile. Si vous vous relevez du troisième, vous êtes un homme, vous êtes comme le raisin, qui n'est jamais si bon que s'il mûrit sur les cailloux.

N'ayez pas peur de la médiocrité de fortune. Soyez persuadés que la paix, la fierté, la générosité, l'honneur, la joie aussi, ont été souvent pauvres chez nous. Il y a des races qui cherchent l'argent passionnément. Il y en a qui en usent et qui croient à mieux. La plus belle race française a toujours été ainsi.

N'ayez pas peur du victorieux, comme si la victoire était une raison. Ne restez pas dans l'esprit de la défaite. Les vaincus s'accusent trop eux-mêmes, ils perdent la moitié de leurs forces à copier leur ennemi.

N'ayez pas peur parce que vous vous êtes trompés de bonne foi, mais relevez-vous de l'erreur. Les saints, comme tous les chefs-d'œuvre, se font lentement.

N'ayez pas peur de la mode; ne jugez pas d'une cause, d'une idée, d'une vérité, par le nombre de ses partisans. Voyez les chiens. Ils ne considèrent pas la pauvreté de leur maître, ni son isolement. Ils l'aiment. C'est un exemple. Vous aimerez Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'abandon où les hommes le laissent.

N'ayez pas peur de l'obscurité, de la difficulté de votre métier, car l'homme vaut non pas par l'importance et le retentissement de ses actes, mais par la volonté qui l'anime. Un brin de paille ramassé avec amour, par une fermière, pour le nid de ses poules, méritera plus de récompense que dix actions d'éclat faites orgueilleusement. Quand l'homme a cassé des mottes, semé de l'herbe, raboté des planches, conduit un tramway, graissé des roues de wagon, copié des lettres, aligné des chiffres, quoi qu'il ait fait, s'il l'a fait honnêtement, s'il n'a point causé de tort à son voisin, ni blasphémé, ni méconnu la Bonté par qui tout subsiste, Dieu lui donne son paradis. Pour ceux qui savent voir, tous les métiers luisent également de ce reflet d'en haut.

N'ayez pas peur de la guerre. Priez pour qu'elle soit épargnée à votre pays, parce qu'elle est accompagnée de grands maux. Priez pour qu'elle ne soit pas injuste : mais, si elle est dé-

clarée, jetez-vous-y. Un vieux chevalier, le comte de Gruyère, partant pour la croisade de Godefroy de Bouillon, criait à ses compagnons ce cri de guerre, qui doit être celui des braves : « En avant! s'agit d'aller, revienne qui pourra! »

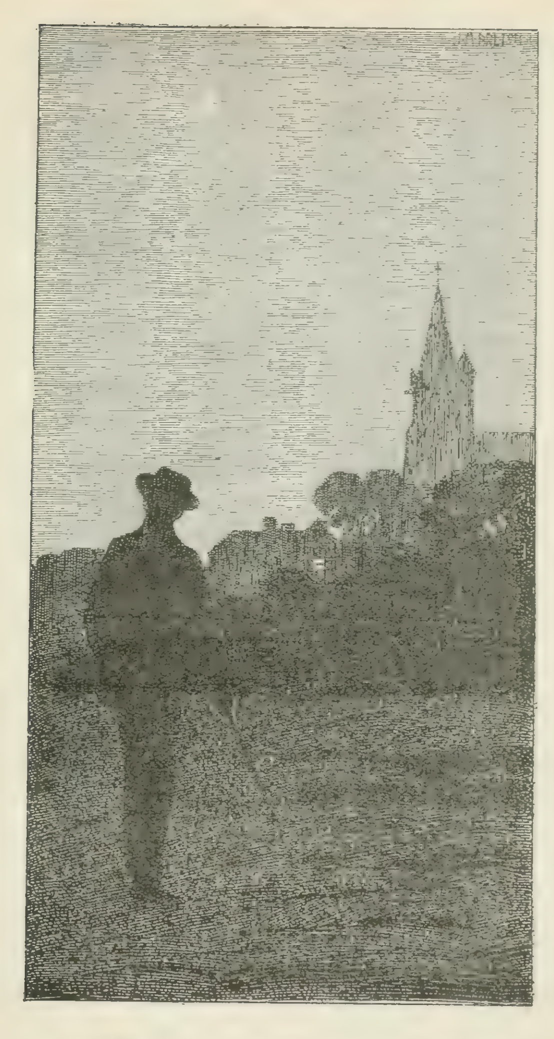
N'ayez pas peur de la mort, parce qu'elle n'est qu'un passage, le défilé coudé, obscur pour nous, qui s'ouvre sur la plaine de lumière.

CE QUI NE CHANGE PAS

Un enfant, à l'âge où ils s'en vont aux champs, tout seuls, tout petits parmi les bœufs et les vaches qui sont très grands, mais qui ne sont que des bêtes, conduisait son troupeau, dans un pré long qu'un ruisseau bordait. Depuis le milieu de juin, où les charrettes, grinçant de tout leur bois et de toute leur ferraille, emportaient les meules de foin, montagnes blondes qui tremblaient, jusqu'au premier mars où la permission de pousser est enfin donnée à l'herbe, il venait là chaque jour. Les haies étaient solides. La barrière n'avait que deux lattes de moins, ce qui peut donner passage à un chien, mais non pas à un bœuf. Il n'avait pas beaucoup à faire pour garder le troupeau, et, quand il avait fouaillé au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, de manière à montrer à tous et à l'écho qu'il était là, lui, le petit maître, quand il avait usé ainsi

la mèche de son fouet, devenue jusqu'à moitié comme une pincée de cheveux blancs, il ne lui restait guère d'autre devoir que de s'amuser.

C'est ce qu'il faisait. Rien ne lui manquait : ni l'espace, ni le loisir, ni l'invention, ni la pluie qui oblige à changer de jeu. Quand il pleuvait trop fort, ou que le soleil piquait trop dur, il se réfugiait sous les chênes plantés au bord de l'eau. Ce n'était pas un large courant qui baignait le pré : mais la vivacité de la pente qui faisait courir l'eau, les herbes qu'il ployait et entraînait comme une ligne, et qui se redressaient soudain, pour recommencer le jeu, lui donnaient une importance. On est toujours un personnage, quand on a ce mouvement, cette lumière, et cette chanson qui n'arrête pas. L'enfant connaissait le domaine comme une petite fille connaît sa poupée et les robes dont elle l'habille ; il aurait été, les yeux fermés, droit au maître chêne qui étendait les bras au-dessus de cinq autres chênes, sa famille ; il aurait dit, à trois jours près, la place où l'on trouverait, sur les talus, une fraise mûre, une nichée de merles prête à sortir, la première fleur du printemps, ou la dernière de l'automne. Il lui arrivait aussi d'observer le ciel. En hiver surtout, il restait aux champs longtemps après que l'ombre avait commencé de mêler et de brouiller toutes les formes basses : les buissons, les bêtes, les taupinières, les fourmilières et le petit bouvier lui-même, qui s'enveloppait dans sa limousine



et sifflait pour écarter la peur. Alors, entre les branches et précisément à la pointe du maître chêne, il apercevait une étoile, grande, ardente, qui ne jetait pas son or sur le monde, sans trêve et sans changement, comme font les autres, mais qui parfois, un court moment, devenait toute bleue. « Quand elle regarde bleu, disait l'enfant, c'est à moi qu'elle parle. »

Il n'avait pas douze ans que la mort de sa mère l'obligeait à quitter la ferme et à vivre chez un parent, dans un pays côtier. Il n'y demeura guère, et, ayant vu l'Océan, il fut marin. Bien des années et des années passèrent. Le petit bouvier d'autrefois navigua sur toutes les mers connues, et sur plusieurs qui ne le sont pas. Il fit une fortune de gabier, qu'on peut porter dans le creux de sa main, mais il n'avait pas une si grande ambition qu'il fallût être bien riche pour la réaliser.

Un soir d'automne, il revint seul dans le pays où il était né. Comme il avait beaucoup changé, personne ne fut même tenté de se souvenir du passé, personne ne dit : « Ne trouvez-vous pas que ce voyageur ressemble un peu à un enfant qui fut de chez nous ? » Lui-même il ne retrouvait pas aisément les paysages familiers dont il avait si fidèlement et si longtemps conservé l'image dans son cœur. Tantôt les arbres avaient disparu, tantôt plusieurs champs s'étaient fondus en un seul. Des cheminées d'usine se levaient du creux de la vallée.

Il entendait des bruits de marteau qui étaient rares autrefois, du temps de l'unique forgeron. On avait découvert du minerai de fer dans les cailloux, creusé des puits, édifié des usines. Une industrie nouvelle avait amené, de toutes parts, des ouvriers qui n'étaient ni de même humeur, ni de même parler, ni de mêmes coutumes que les anciens laboureurs et bergers. Ceux-ci, ou leurs descendants, continuaient de vivre à la surface de la terre ; mais les travailleurs du dessous les avaient dépossédés du paysage familier, et ils avaient changé la figure du sol.

Le voyageur essaya de retrouver le pré long où il menait jadis ses bœufs et ses vaches. Il chercha le ruisseau. Le ruisseau ne coulait plus entre des bords plantés de roseaux. On l'avait détourné, canalisé et conduit jusqu'à une usine où il dépensait, à faire mouvoir les machines, toute sa vigueur autrefois inutile et chantante. Sur son lit comblé, passait une grande route, bien empierrée, convexe, unie comme la glace d'une patinoire, bordée de poteaux télégraphiques qui se dressaient là où les chênes avaient vécu, et, de chaque côté, des maisons bordaient la route, chacune ayant son petit verger. Il y avait une auberge au bout de ce hameau sorti, lui aussi, de la mine. Comme il avait marché tout le jour et que le soir approchait, le voyageur entra dans l'auberge, et s'assit derrière la fenêtre ouverte.

Que restait-il de ce qu'il avait connu ? De

toutes les images qui avaient réjoui sa jeunesse, laquelle retrouvait-il intacte? Ni l'herbe, ni les arbres, ni les champs, ni les visages, ni les eaux n'étaient demeurés fidèles. Les hommes et le temps avaient tout changé. Le voyageur sentit qu'il était étranger par chacun de ses souvenirs. Il lui vint au cœur une grande tristesse. Mais la nuit s'était faite peu à peu, et, juste au-dessus de la route, quand il leva les yeux avant de partir, il découvrit l'étoile d'or. Il la reconnut; il lui sourit; dans le ciel, à la place accoutumée, au-dessus du monde transformé, elle luisait, pure et fidèle, et, par moments, aussi doux qu'autrefois, elle avait le regard bleu qui ravissait le berger.

TABLE





